This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

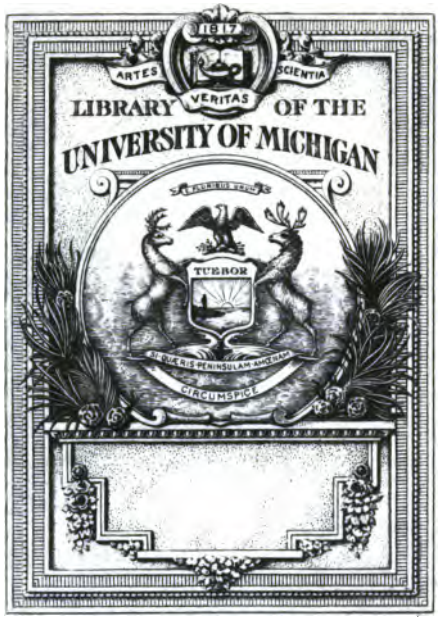
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
2d Ser.

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre C.

TOME DIXIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Cercle. (le)
Clementine & Deſormes.
Comédie (la) à l'Impromptu.
Comte (le) de Neuilly.
Comteſſe. (la)
Cri (le) de la Nature.
Critique. (la)

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre C.

TOME DIXIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. POINSINET, de l'Académie des Arcades de Rome.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, par les COMÉDIENS FRANÇAIS ordinaires du Roi, le Septembre 1764.

Amavit risus, nunc mores pingere tentat.

Prix, 1 *liv.* 4 *sols.*

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, *Veuve d'un Financier.*
CIDALISE, } *ſes Amies.*
ISMENE, }
LUCILE, *Fille d'Araminte.*
LISETTE, *ſa Femme-de-Chambre.*
LISIDOR.
LE MARQUIS, *jeune Colonel.*
LE BARON, *ancien Militaire.*
UN MÉDECIN.
UN ABBÉ.
DAMON, *Bel-Eſprit.*

La Scène eſt à Paris, dans la Maiſon de Madame Araminte.

Dram. Fl.
Dept. of Rom. Langs
8-7-38

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie, où ſe trouvent des Siéges, un Canapé, un Métier de Tapiſſerie, des Tables de Jeu, des Livres de Muſique, une Guitarre, &c.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LISIDOR.

(*Ils entrent de différens côtés.*)

LISETTE.

AH! c'eſt vous, Monſieur! Quoique nous vous deſirions ſans ceſſe, nous ne vous attendions pas ſitôt.

LISIDOR.

Mon empreſſement t'étonnera moins, quand le

motif t'en ſera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, & je voulais avoir, à l'iſſue de ſon dîner, une converſation avec l'aimable Lucile. (*Il tire ſa montre.*) Le repas me paraît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'eſt pas que Madame Araminte s'amuſe à table : depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'eſt jamais où elle eſt qu'elle ſe deſire ; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de ſon doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames ſoit viſible.... te pourrai-je conſulter ſur ce bijou ?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment ! c'eſt la plus jolie bague....

LISIDOR.

C'eſt un léger cadeau que j'ai deſſein de faire.

LISETTE.

Il ſera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition ; c'eſt que la perſonne à qui je le deſtine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle ſerait bien ingrate.

LISIDOR, *finement.*

J'eſpère cependant que tu ne le feras point, Liſette.

LISETTE.

Oh ! pour le coup, Monſieur, vous étonnez juſqu'à ma reconnaiſſance. Que vous êtes charmant !

vous joignez au mérite de donner, le mérite, plus rare encore, de ſavoir donner avec grace. Auſſi qui ne s'intéreſſerait à vous? Si Lucile pouvait diſpoſer d'elle-même, je vous ſuis caution que le Marquis, malgré ſon élégance & ſes talons rouges, ne remettrait jamais les pieds dans la maiſon.

LISIDOR.

Mais tu ſais quels étaient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la ſers depuis long-tems, Liſette, inſtruis-moi plus à fond de ſon caractère; indique-moi, de grace, quels ſeraient les moyens les plus aſſurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choſes que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéreſſe & me contente. Nous autres Domeſtiques, dont le ridicule devoir eſt d'écouter ſans ceſſe & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres, tant de plaiſir à les divulguer; tenez, cela nous conſole, nous ſoulage, & il ſemble que cette petite médiſance, qui dans le fond eſt bien innocente, allège de tems en tems le poids de l'obéiſſance, & rapproche l'intervalle qui les ſépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien ſincèrement ce que je penſe d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, diſpenſez-m'en, je vous en prie; elle n'y réuſſirait pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle penſe, ce qu'elle deſire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ſes occupations dans la haute Finance empêchaient de veiller un peu ſoigneuſement aux ridicules naiſ-

ſans de ſon épouſe, elle a choiſie dès-lors pour ſon idole cette liberté extrême, qui, dans l'eſprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour-à-tour coquette & ſenſible, incertaine & biſarre, toujours le cœur vuide, l'eſprit jamais oiſif, nous avons ſucceſſivement aimé la Muſique & les petits Chiens, les Magots & les Mathématiques. Notre conduite eſt le réſultat des ſentimens de la ſociété qui nous environne; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir ſur notre propre exiſtence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Liſette, que ce portrait eſt à-peu-près celui de toutes les femmes de ſon état: ſi demain la fortune t'en faiſait changer, il deviendrait le tien....

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en ſerait pas moins ridicule. Vraiment! le cœur me dit bien tout bas qu'il n'eſt pas trop dans les règles du reſpect de juger ainſi ſa Maitreſſe; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penſer, il y a bien du plaiſir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'eſt pas difficile de ſoupçonner quel peut être à ſes yeux le mérite de mon nouveau Rival.

LISETTE.

Votre Rival! ſi donc, il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'eſpoir de plaire; mais ne le craignez pas; Lucile, élevé en Province ſous

les yeux d'une Tante reſpectable, ne connaît que les douces impreſſions de la Nature & de ſon cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudrait bien nous paraître, elle ſait apprécier ſon mérite, & s'apperçoit, auſſi bien que moi, tous les jours, que l'hiſtoire de ſes valets, le prix de ſes chevaux, le deſſin de ſa voiture, quelques ſaillies, de la mauvaiſe-foi, de l'impertinence & des dettes.... voilà de cette homme ſi merveilleux quels ſont en quatre mots la converſation, les vertus & les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Liſette, de me faire un peu, au dépens de ton cœur, les honneurs de ton eſprit?

LISETTE.

Eh bien! que penſerez-vous de moi? Que je ſuis trop ſincère? je vous l'avoue, & tout eſt dit: auſſi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient mieux, je n'en rirais pas. On n'eſt indulgent que pour les perſonnes que l'on chérit; & il eſt bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me ſerait aiſé de m'égayer encore aux dépens de la ſociété d'Araminte! Je vous parlerais de Cidaliſe la prude, de la minaudière Iſmène, qui ne peut dire un mot ſans l'accompagner de la plus jolie petite grimace....

LISIDOR.

Mais ta Maitreſſe ne verrait-elle plus cet homme ſenſé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui ? ce Baron Philoſophe, qui dit tout ce qu'il penſe & ſe permet de tout penſer? Si fait vraiment. C'eſt le Tuteur de Lucile ; nous lui avons cru pendant quelque tems des vues ſur Madame ; mais tout cela eſt fini, il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y ſoit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connaître ; mais malheureuſement il vit ſans ceſſe à la campagne : mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment ! il conſerve toujours le plus grand crédit ſur l'eſprit d'Araminte ; & s'il voulait.... Mais quelqu'un vient, c'eſt ma jeune Maitreſſe ; ſon petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute ſeule.

SCENE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

AH ! vous voilà, Monſieur ?

LISIDOR.

Quelles que ſoient mes occupations, belle Lucile, mes ſentimens pour vous ſe juſtifient par

ma conduite. Je conſacre à vous attendre tous les momens où je ſuis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus ſi la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante ! Ce qui ne ſerait qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un ſentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne ſais plus ce que je vous ai dit ; je ſuis ſi troublée ! ma mère m'a tant grondée !

LISIDOR.

Et pourquoi ?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a preſque point dîné, parce qu'elle ſe dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'aſſurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur ; & point du tout, je l'ai miſe d'une humeur affreuſe.

LISETTE.

Vraiment ! c'eſt que vous ignorez encore, Mademoiſelle, que rien n'eſt moins décent dans le grand monde que de jouir d'une ſanté parfaite : à quelque prix que ce ſoit, on veut inſpirer un ſentiment. Une jolie Malade ſe fait plaindre ; & pour la coquetterie, la petite ſanté eſt une reſſource.

LUCILE.

Ah ! je te promets que, ſi j'euſſe bien connu ce monde & ſes travers, je n'aurais pas tant deſiré de quitter la Province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez ! Ainſi vous haïſſez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime ?

LUCILE.

Vraiment non.... Je ſais bien que ce n'eſt pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que, de toutes les perſonnes qui viennent ici, vous êtes le ſeul dont la converſation me ſoit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, ſur la réſolution que, malgré ſes promeſſes, votre mère a priſe de vous unir avec le Marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me déſeſpère.

LISIDOR.

Vous.... ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis ſouffrir.... Si cependant on me l'ordonne....

LISIDOR.

Je vous entends, je ſais que l'obéiſſance eſt un devoir ; mais ce devoir a ſes bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez ſans ceſſe, & d'après vos diſcours & mes livres, je ſuis quelquefois bien tenté de croire qu'une obéiſſance aveugle tient un peu du préjugé ; mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus ferme-

ment encore, c'eſt que l'exacte obſervation des bienſéances eſt un des premiers devoirs de mon ſexe, & qu'entre le vice & la vertu, il n'y a ſouvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante! & qu'il eſt rare & beau d'unir tant de raiſon à tant de graces! Eh bien! ne parlons plus de déſobéiſſance; mais par quelque réſiſtance, au moins, tâchons d'obtenir du tems. Si je connais bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconſéquence & la légèreté ſont le caractère diſtinctif des gens à la mode, & mon heureux Rival peut en un inſtant perdre tout le crédit que je ne ſais quel heureux haſard lui a fait ſi vîte acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du Théâtre.*

Oh! ceci me regarde; c'eſt une petite anecdote que je poſſède & qu'il eſt bon de vous conter. Or, écoutez: notre Maitreſſe & ſes deux inſéparables, (vous reconnaiſſez bien Iſmène & Cidaliſe), ennuyées d'un Tri & ne ſachant ſur quoi médire, s'aviſèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de tapiſſerie; Cidaliſe prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de ſon fauteuil un tambour & brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Iſmène, couchée ſur le canapé, travaille un falbala de Marly: on entend des chevaux hennir, l'eſcalier retentit, un Laquais annonce, & le Marquis paraît. « Que » je ſuis heureux de vous trouver, Meſdames! » mais que vois-je? Que ce point eſt égal! Comme » ces fleurs ſont nuancées! C'eſt l'ouvrage des

» Graces, c'eſt celui des Fées, ou plutôt c'eſt le » vôtre ». Auſſitôt il tire de ſa poche un étui dont aſſurément on ne le ſoupçonnoit pas d'être porteur, il y choiſit une aiguille d'or, s'empare de la ſoie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapiſſerie. On le conſidère, on l'admire; mais ce n'eſt rien encore: il quitte Araminte & ſon ouvrage, il court à Cidaliſe, lui dérobe le tambour, & déja ſa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Iſmène, la minaudière Iſmène, laiſſe alors tomber un regard, & ce regard veut dire: *ſerai-je la ſeule délaiſſée? mon ouvrage eſt-il indigne de vos ſoins? Non, Madame, non, certainement*, reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance ſur le canapé, ſaiſit un bout du falbala, & accélère d'autant plus ſon ouvrage, qu'il eſt plus jaloux d'être auprès de l'aimable Iſmène. Peignez-vous la ſurpriſe, l'extâſe de nos trois Femmes; le Marquis tire ſa montre, ſuppoſe un rendez-vous & les quitte; mais que le frippon ſavait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de ſon mérite! C'eſt un homme unique, eſſentiel; un Colonel qui brode, qui fait de la tapiſſerie; il eſt charmant, il faut ſe l'attacher; mais, comment? Lucile eſt fille, eh bien! qu'il ſoit ſon époux. Le deſirer, le dire & le vouloir, c'eſt l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ſes deux Compagnes approuvent; & c'eſt ainſi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiſelle devient en ce jour la récompenſe & la victime.... Mais chut, taiſons-nous, j'entends Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCENE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Liſette, vous êtes une fille bien étrange. (*A Liſidor.*) Bon jour, Monſieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me ſemble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille auſſi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maiſon.

LUCILE.

Ce n'eſt que par diſcrétion que je ſuis ſortie.

ARAMINTE.

Taiſez-vous: je m'apperçois aſſez, Mademoiſelle, que mes plaiſirs vous ennuient, mais vous n'exigerez pas de moi, j'eſpère, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mère....

ARAMINTE.

Eh! je ſais bien que je le ſuis. Rentrez, votre Maître-à-chanter vous attend. (*Lucile ſort.*) Ils veulent abſolument, Liſette, m'entraîner ce ſoir au Spectacle. (*A Liſidor.*) Je crois, Monſieur, vous faire aſſez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame ; ce ſeul mot me pénétrerait de reconnaiſſance, ſi j'oſais y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phraſes. La Compagnie eſt dans le petit ſallon ; vous, reſtez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'appercevoir que c'eſt ma fille qui vous y retient, il me ſemble que cela eſt fort honnête. Au reſte, vous me rendez un vrai ſervice ; & ſi vous pouviez un peu rédreſſer ſon eſprit.

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi ; & s'il m'était permis de ſouhaiter quelque choſe à votre aimable fille, ce ſerait de reſter toujours la même.

ARAMINTE.

Oh ! vos deſirs ſeront parfaitement remplis : c'eſt dont je tremble.... Que faites-vous donc là, Liſette ? Ne vous ai-je pas dit que j'allais au Spectacle ? Il eſt près de cinq heures. Vous ne ſongez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame ; mais il y a quelquefois ſi loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant ; mais aujourd'hui je ne puis diſpoſer de moi-même ; je te dis que l'on m'entraîne. (*Liſette ſort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite ; vous allez, ainſi que tout

Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement ſon Auteur (*): vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monſieur? je m'en garderai bien. Ah! ne préſumez pas me ſurprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, fi donc! une femme ne ſort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes & le cœur de ſoupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en reſtait ſur le viſage, & dans l'ame, une empreinte de triſteſſe que toute la vivacité du plus joli ſouper ne pouvait éclaircir. Et qu'eſt-ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidens impoſſibles, des reconnaiſſances que l'on devine, des Princeſſes qui ſe paſſionnent ſi vertueuſement pour des Héros que l'on poignarde quand on n'en ſait plus que faire, un aſſemblage de maximes que tout le monde ſait & que perſonne ne croit, des injures contre les Grands, & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus & le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, Madame, il eſt des perſonnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monſieur, vive l'Opéra-Comique: le Théâtre Italien eſt à mon

(*) J'ai eu l'honneur d'entendre répéter pluſieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* était la Tragédie qu'il préférait.

gré le vrai Spectacle de la Nation ; il n'intéreſſe point l'ame, il n'attache point l'eſprit, il réveille, il anime, il égaye, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Pièces en général auſſi peu ſoignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune ; n'imaginez donc pas que ce ſoit le genre de Pièce qui nous y attire ? Eſt-ce qu'on y prend garde ? Et non, Monſieur, c'eſt la Muſique, c'eſt cette Muſique brillante qu'il eſt du bon ton de trouver ſublime ; pour les Pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je ſerais fort embarraſſée de vous dire le titre ; & pour moi, je fais perſonnellement ſi peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaiſie de chanter.... A propos, on me conſeille de vendre ma Terre en Champagne ; vous la connaiſſez, nous en raiſonnerons ; je placerai cet argent ſur ma tête & ſur celle de ma fille : cela m'arrangera, ainſi que le Marquis, dont l'unique deſir eſt d'augmenter ſon revenu.

LISIDOR.

Ainſi malgré l'eſpoir que vous m'avez permis, il eſt décidé que le Marquis ?...

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile.... Et vous ne devez pas m'en vouloir..... Je ſais bien quelles étaient vos vues ; mais il y a dans ce dernier arrangement

arrangement une ſorte de convenance. Vous tenez à votre état ; il eſt triſte ; je le ſuis naturellement, & j'ai beſoin d'un gendre qui m'égaye. Au reſte, je ne réponds point des évènemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte ſur eux, Madame ; aujourd'hui je cède à mon Rival, mais ſon triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comteſſe, que ſans doute il vous ſacrifie. Je ne le ſoupçonne point d'oſer jamais vous ſacrifier vous-même. Il eſt pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, ſouvent les idées du matin ſont contrariées par celles du ſoir.

ARAMINTE.

Je connais le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Liſette ?

SCENE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquiſe Céliante....

ARAMINTE.

Cette petite précieuſe! quoi! déjà des viſites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'eſt que ſon Valet-de-Chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce ſoir au Spectacle; elle vous envoye demander ſi vous voulez lui donner une place & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! ſérieuſement, Céliante me demande?... Mais, en vérité, Liſette, voilà bien la propoſition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien!

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Liſidor? Que je me

charge de Céliante, que je la conduiſe au Spectacle! Mais, j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connaiſſez donc pas? C'eſt la plus mauſſade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne ſe parer jamais; elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle ſemble dire: « Regardez-» moi, je ſuis jolie; mais ces charmes-là ſont à » moi, il n'y a point d'art; je n'en ai que faire: » la Nature a pourvu à tout »... Joignez à cela ſon impertinente manie de ne porter jamais que des ajuſtemens jaunes, & de ſe placer toujours à côté de moi qui ſuis blonde.

LISIDOR.

J'ignorais ces motifs; mais ſeraient-ils aſſez puiſſans pour vous faire renoncer au plaiſir que vous vous promettiez au Spectacle.

ARAMINTE.

Aſſurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état ſe reſſerrer dans une loge & braver en public tous les haſards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrais pas, & puis il faudrait au moins cinq ou ſix hommes pour nous conduire; & tout cela reſſemblerait à un lendemain de nôces. Allons, que ce tracas-là finiſſe. Que l'on diſe à Céliante que j'ai.... ma migraine, & que notre partie eſt remiſe. Je reſterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites ſavoir que je ſuis viſible. (*Liſette ſort.*) (*A Liſidor.*) Auſſi-bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendrait ce ſoir; s'il ne me trouvait pas, il faudrait bouder des ſiècles. Mais qu'entends-je?

Serait-ce déja lui ? Je vous garde au moins, Liſidor.

LISIDOR.

Je ſerai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette eſpèce. Cet homme eſt un original dont le caractère..... Eh, bon jour, mon cher Baron.

SCENE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

BON JOUR, ma belle Dame. Pardon, ſi j'entre ſans façon, ſans me faire annoncer ; mais ce n'eſt pas ma faute. Vos gens ſont ſi occupés à jouer dans votre anti-chambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, il n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des ſiècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-tems que je ne ſuis venu ; mais, que voulez-vous ? On ne peut pas être par-tout. Je ne dis pas par-tout où l'on s'amuſe ;

car ſi on n'allait que là, on reſterait ſouvent chez ſoi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'eſt pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraiſſez toujours auſſi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Je m'en fais honneur. Ils y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureuſement par devoir, que l'on oublierait enfin l'exiſtence de la vérité, ſi le cœur de quelque galant-homme ne lui ſervait encore d'aſyle. Au reſte, ce n'eſt point vous qui me devez reprocher ma franchiſe; elle vous a ſouvent été utile & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendais.

LE BARON.

Vous ſavez que je n'aime pas les viſites inutiles; mais ſavez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant Monſieur?

ARAMINTE.

Il eſt de mes amis; il eſt digne d'être des vôtres; ſa réputation même vous eſt déja connue: c'eſt Monſieur Liſidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, Monſieur, le ſeul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'eſt trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter fois, ma chère Araminte, au ſingulier bruit qui ſe répand de vous dans le monde ?

ARAMINTE.

Comment ?

LE BARON.

Êtes-vous décidée abſolument à marier votre fille, ſans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou ſans mérite ?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne ſuis pas le ſeul....

ARAMINTE.

Oui, je ſens que vous triomphez.... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le ſais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état & de mon âge ne ſe compromettent jamais & n'avancent rien ſans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que ſoient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce

mariage ne ſe fera point. Je viens tout exprès ici vous propoſer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je ?

ARAMINTE.

Et quel eſt-il ?

LE BARON.

C'eſt moi.

ARAMINTE.

Quoi ! vous-même, Baron ?

LE BARON.

Oui, moi-même ; que trouvez-vous donc là de ſi ſurprenant ? Je ſuis las de vivre ſeul au ſein d'une maiſon que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaiſirs ; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent ou des neveux qui traitent proviſionnellement de ma ſucceſſion avec des uſuriers ; & puis, je ne ſais, je me ſens un certain vuide dans l'ame ; enfin je veux me marier. J'épouſerai quelque perſonne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins ; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation ſera l'amuſement, la conſolation de mes vieux jours ; en formant leur cœur je jouirai du mien, cela m'animera, m'occupera ; car il faut s'occuper : j'en ai plus beſoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oiſif puiſſe être vertueux.

LISIDOR.

C'eſt un peu trop vous défier de vos forces, Monſieur, & j'aurais cru qu'une ame auſſi-bien

placée que la vôtre pouvait regarder la liberté conme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le ſerait, ſans doute, pour qui n'en abuſerait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des ſéductions qui nous environnent? Les plaiſirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut ſe livrer à tous; l'eſprit s'y habitue, les ſens s'émouſſent, le cœur ſe blâſe, le goût s'endort, & ce n'eſt plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je penſe ainſi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre propoſition me flatte en même tems qu'elle m'étonne; ſongez-vous bien, Baron, que Lucile eſt ſi jeune?...

LE BARON.

Vraiment! j'avois d'abord jetté les yeux ſur vous. Je vous eſtime, je vous honore, & même, vu votre âge & d'autres conſidérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudrait y renoncer, & je m'apprécie; je n'en vaux pas le ſacrifice. C'eſt à la main de Lucile que j'aſpire: elle a été élevée en Province: elle eſt jeune, aſſez naïve; il lui en coûtera moins pour ſe faire à ma façon de penſer: car je vous déclare que j'ai deſſein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une réſolution bien ſévère.

LE BARON.

Vous le croyez vous autres, que le tourbillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaiſir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez ſoi : une maiſon ſimple & bien diſpoſée, où l'agréable s'unit ſans faſte à l'utile, un Ciel ſerein, un air pur, des alimens ſalubres, des vêtemens commodes, une ſociété peu nombreuſe, mais choiſie, des plaiſirs vrais que ne ſuit jamais le repentir, & qui ſervent à la ſanté loin de la détruire. C'eſt-là, c'eſt du ſein de ſon château qu'un bon Gentilhomme voit ſe fertiliſer ſous ſes yeux la terre, qu'il a ſouvent aidé à défricher lui même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent ſous ſa vue, & ſa joie s'accroît avec eux. Entouré de Payſans qui le chériſſent en père, il les anime au travail le moins eſtimé, mais le plus noble ; il les encourage, il les récompenſe. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le béniſſent, & cela vaut mieux. Il connaît ſes prérogatives ; il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuſer ; il ſait qu'il commande à des hommes, & c'eſt en les rendant heureux qu'il s'aſſure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuſer, Baron ; il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en ſuis au déſeſpoir ; mais les engagemens que j'ai pris ſont d'une nature à ne ſe pouvoir rompre, & ſi j'oſais manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monſieur qui depuis long-tems ſe propoſe.

LE BARON.

Quoi ! Liſidor auſſi prétend à Lucile ?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'eſt une excuſe pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été poſſible de vous prévenir ſur mes ſentimens...!

LE BARON.

Il me ſuffit. Vous ſavez ce que je penſe de vous, & je ne veux pas qu'il ſoit dit que j'ai jamais fait obſtacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s'amuſer ; j'ai du monde.

LE BARON.

Raiſon de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez ſouper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part, auſſi bien des choſes à vous dire. Je reviendrai ; mais à condition que nous ne ſerons pas plus de huit à table, & que les valets ſortiront dès qu'ils auront ſervi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce ſoir. (*A Liſidor.*) Vous m'intéreſſez, tenez ferme ; & s'il en eſt beſoin, je vous

promets mon ſecours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il ſort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron ſe plaiſe à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuſer un fond de bon ſens & de probité.

LISIDOR.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes lui reſſemblaſſent.

SCENE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOUS voilà, Monſieur Damon? Que font nos Dames?

DAMON.

Elles vont ſe rendre ici; &, ſi cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres & leur préſence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la deſirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en ſerai charmée: cela vient à miracle; je reſte chez moi; &, tenez, voilà Monſieur (*en montrant Liſidor,*) qui pourra vous donner d'excellens avis: c'eſt un connaiſſeur.

DAMON.

Je n'en doute pas.... Cependant, pour des avis,

je les écouterai, ſans doute.... Mais.... ma Pièce eſt finie, Madame; & je crois avoir à-peu-près tout prévu; ainſi il ne reſte plus....

LISIDOR, *en ſouriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'eſpère au moins : le choix du ſujet a généralement paru très-heureux; les ſituations frappantes, les incidens bien ménagés.... Pour la verſification, c'eſt un médiocre avantage, j'en conviens; mais encore en eſt-ce un, & parmi les Auteurs naiſſans, je n'en apperçois pas qui s'aviſe de me le diſputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déja percé.

DAMON.

Il eſt vrai, Madame; *j'avais à peine mes dix-neuf ans, que je faiſais déja parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'ai renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon ſerment.... Nous aurons des Loges?

DAMON.

N'en doutez pas; j'ai toujours compté ſur votre bienveillance, &, en vérité, pour nous ſoutenir dans la carrière des Arts, nous avons beſoin que les perſonnes de votre rang daignent ſemer quelques roſes ſur les épines dont elle eſt remplie.

ARAMINTE, *à Liſidor.*

Comme il parle ! (*A Damon.*) Vous pouvez compter ſur moi, j'y menerai vingt femmes. Je vous le répète, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanſon que vous m'avez adreſſée le jour de ma fête.... Je veux vous la montrer, Liſidor; vous en ſerez ſéduit : elle eſt toute âme.

SCENE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord. Iſmene s'appuye ſur le bras de l'Abbé. Liſidor va au-devant de Lucile qui ſuit avec Liſette (*).

ARAMINTE, *allant au-devant.*

EH ! venez donc, mes charmantes.... Vous ſavez notre aventure ?

CIDALISE.

Liſette nous l'a racontée.

(*) J'ai, ſelon mon uſage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont, ſans cette précaution, beaucoup d'endroits ſeraient inintelligibles.

ISMENE.

Cela eſt incroyable ; cette petite Céliante a la fureur de ſe trouver par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment ! C'eſt le Baron ; il ſort d'ici : il eſt venu tout exprès pour me demander Lucile..

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'était ſur toi que nous avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE.

Je le ſoupçonnais ſans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, Mademoiſelle ; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aſpirans ſe ſont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de ſortir, Monſieur Liſidor eſt ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Ah ! j'eſpère être bientôt délivré de toutes ces tracaſſeries. (*Les Domeſtiques préparent des ſiéges.*) Voulons-nous nous aſſeoir ? Monſieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah ! Ciel ! ſoupçonnez-vous ce que ce peut être ?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de ſa façon.

ISMENE, *à part.*

Je ſuis déja morte. (*Haut.*) Monſieur, nous la lirez-vous toute entière ?

DAMON.

Mais.... comme il vous plaira, Meſdames.

ISMENE.

C'eſt qu'une Tragédie, je crois, eſt bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Meſdames; on oublie aiſément ſes peines quand on réuſſit à vous amuſer. Je vais commencer.... (*On s'aſſied.*)

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Vous n'avez donc rien gagné ſur notre cher Abbé ?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie ; il eſt d'une mauſſaderie inſoutenable.

L'ABBÉ.

Mais.... c'eſt vous, Meſdames, qui êtes de la dernière barbarie. Eſt-ce jamais après le dîner que l'on chante ? J'ai la poitrine ſi cruellement fatiguée!... A peine puis-je parler.... (*Il touſſe.*) Vous voyez.... J'ai paſſé la moitié de la nuit chez une jeune Ducheſſe où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra & ſix Romances.... Il y a des gens qu'on n'oſe refuſer.

ARAMINTE.

C'eſt-à-dire que vous nous rangez dans la claſſe de ceux que l'on peut refuſer ſans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout ; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guitarre.

(*Liſette ſort.*)

CIDALISE.

C'eſt malice toute pure : les gens de ſon état ſont accoutumés qu'on les cajole.

DAMON.

Le ſujet de ma Tragédie....

ISMENE.

Ce ſont de petits mortels aſſez heureux.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faiſons quelquefois l'amuſement des Dames.

ISMENE.

Ce n'eſt point en ce moment ; ou votre complaiſance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Meſdames, je connais Monſieur l'Abbé : il ne chantera point ; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un ; ſerait-ce déja le Marquis ?

SCENE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

LISETTE.

C'EST votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre; j'en ſuis ravie; qu'il entre. Venez: je vous ſais bon gré de ne pas m'abandonner. Iſmene, je vous demande votre confiance pour Monſieur.... Un fauteuil, Liſette.... Ce cher Docteur, c'eſt qu'il eſt bien moins mon Médecin que mon ami. C'eſt par attachement qu'il me traite; &, dans ma dernière migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous faſſiez mourir, il faut bien ſonger à vous faire vivre.... Toutes vos ſantés, Meſdames, me paraiſſent aſſez belles!

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Iſmene.*

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc! Quelles ſont ces indociles maladies que notre ſagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, Madame..... Voyons.... Juſtement.... L'eſtomac délabré.... & l'appétit?

ARAMINTE.

Eſt-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Pourſuivons.... Nous avons des nuages devant les yeux, des diſparates dans la tête?

ARAMINTE.

Préciſément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurais gagé..... Allons, allons; il faut prendre un parti ſérieux; il faut du régime, ſe mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de ſavon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de ſavon!

LE MÉDECIN.

Oui, Monſieur; c'eſt un ſpécifique divin que, depuis deux ans, je réuſſis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faiſaient uſage, pouvaient convenir à leurs ſantés robuſtes & groſſières; mais aujourd'hui tout doit être ſoumis aux loix de notre délicateſſe & de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchiraſſe l'eſtomac d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigeſtion?

L'ABBÉ.

Oſerais-je vous demander, Monſieur, ce que c'eſt que du miel aërien?

LE MÉDECIN.

C'eſt de la manne, Monſieur l'Abbé, c'eſt de la manne. Non-ſeulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il eſt charmant!

DAMON, *à part.*

Oh! des gens auſſi ſuperficiels ne ſentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MÉDECIN, *à Iſmene.*

Et vous, Madame, pour lier connaiſſance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez auſſi conſulter ?

ISMENE.

Sans doute ; ne me connaiſſez-vous pas de la langueur, des tiraillemens ?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'Abbé ſe lève, ſe promène, ouvre des Livres de Muſique, prend une guitarre.*)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la peſanteur, dites-vous ; des dégoûts ?.... M'y voici..... Quelques éblouiſſemens ?... Des impatiences de fibres ?... Vapeurs que tout cela, vapeurs.... Le fluide nerveux que la chaleur électriſe.... Des nerfs qui ſe criſpent.... Une ſorte de ſpaſme.... Vous portez ſur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange ?

ISMENE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'eſt bon. Il faut conſerver cet uſage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour ; je ſerai bien aiſe de vous voir un peu aſſiduement, afin de mieux étudier les cauſes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule perſonnage.

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en ſe levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Meſdames....

ARAMINTE.

Ah! de grace, Monſieur Damon, quartier. Laiſſez-nous jouir de ce cher Docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage; où me ſuis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidaliſe?

CIDALISE.

Je ne ſuis guères mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'eſt contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Meſdames; depuis que votre petit Chirurgien s'eſt donné le renom d'un joli ſaigneur, il vous fait tourner la cervelle.... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à ſa lancette inhumaine, vous laiſſer épuiſer juſqu'au blanc; mais vous êtes ſi intéreſſante! Voyons ce pouls; il eſt fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeſte, mais franc; le ſommeil rare, mais doré. Je ne vous conſeille pourtant pas de vous tranquilliſer ſur ce prétendu bien-être: il faut du régime, de l'exercice & de la petite diette.... A vous, mon aimable Demoiſelle.

LUCILE.

Oh! Monſieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en ſuis bien ſûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand Monſieur le Docteur a pour vous des complaiſances?

LE MÉDECIN.

Il ſuffit: ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons perſonne. La vivacité de ſes yeux cependant me fait ſoupçonner dans ſon ſang une ſorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui propoſerons dans une crême aux piſtaches.

LISIDOR.

En vérité, Monſieur, j'ai cru juſqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devait conſacrer ſes lumières qu'à ſoulager, ou du moins conſoler la faible Humanité; mais vos ſavans diſcours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laiſſez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN.

Voilà préciſément ce que penſe un peuple de Médecins qui ne ſongent qu'à guérir. Mais moi, Monſieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'eſprit de mes Malades; je prévois les accidens; & j'aime mieux préparer, & même, dans l'occaſion, prolonger une maladie, que de

trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une ſanté groſſière dont on ne jouit dans le monde que pour en abuſer.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique !

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taiſons-nous.

DAMON, *liſant.*

Tant mieux.... Scène première.... HIDASPE.

Du centre des Déſerts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc : l'Abbé ne ſe doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ, *chante* (*).

Serait-il vrai, jeune Bergère,
Que mes ſoins ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Perſonne ne chante mieux que lui.

(*) On peut chanter ce Couplet & les deux qui ſuivent, ſur les Airs : *Pour paſſer doucement la vie*, ou *Tu croyais en aimant Colette*, &c. &c.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment ! eſt-ce que j'ai chanté ?

ISMENE.

Oui, par diſtraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la biſarrerie eſt l'appanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'oſai découvrir ma flamme,
J'attendais un ſort plus heureux,
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

Amour, dans ſes bras tu reppoſes ;
De ſon teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu ſur ſon ſein de roſes ;
Je te cherche encor dans ſon cœur (*).

ISMENE.

L'air eſt charmant.

LE MÉDECIN.

Expreſſif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous ? Ce n'eſt en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

(*) Cette Chanſon eſt, ainſi que la Romance du *Sorcier*, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier *Zappi*.

ARAMINTE.

Il eſt de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Meſdames.

DAMON.

Les paroles.

L'ABBÉ.

Eh bien? là, ſincèrement, qu'en penſez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve aſſez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monſieur, n'eſt pas de votre avis; & quand je les ai compoſées.....

ARAMINTE.

Comment! elles ſont auſſi de vous? Mais il eſt univerſel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monſieur n'a pas daigné ſaiſir l'union intime, le tour de chant, la phraſe muſicale..... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *ſe levant.*

Je ſuis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à ſouper?

LE MÉDECIN.

Eſt-ce que cela m'eſt poſſible? Je cours au Marais; les inſomnies y ſont fort à la mode: de-là au Fauxbourg Saint-Germain, où régnent les petites fièvres. J'ai vingt ſantés à conſulter. En

vérité, quand je ſonge à toutes mes courſes, le ſort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphiſe.

ARAMINTE.

Décidément.

LE MÉDECIN.

Oui; cela eſt fini. Elle s'eſt entêtée d'un certain Empyrique..... Je vous conterai quelque jour ſon aventure. Adieu, Meſdames. (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Iſmene.*) Je ſerai demain à vos pieds. (*A Cidaliſe.*) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*A Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Meſſieurs, je vous ſalue. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

DAMON.

JE puis eſpérer qu'à préſent....

ARAMINTE.

Oui, cela eſt trop juſte. Commencez, Monſieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, ſortons. (*Haut.*) Meſdames, vous m'excuſerez.

ISMENE.

Comment !

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connaître en Tragédies. D'ailleurs, mon ſuffrage importe peu à Monſieur. Nos goûts diffèrent; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher Abbé; mais ſi vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaiſance d'accompagner ma fille à ſon claveçin. Je ne la crois pas curieuſe des grands Poëmes. Le Baron, qui ne peut tarder à revenir, ſerait charmé de vous entendre, & Lucile apprendrait de vous quelque jolie Romance.

(L'Abbé ſalue Araminte, baiſe la main d'Iſmene, & préſente la ſienne à Lucile après avoir dit:)

L'ABBÉ.

Il ſuffit que cela vous plaiſe, Madame; il n'eſt rien que je ne vous ſacrifie. Je vous ſuis, Mademoiſelle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ? (*Lucile ſort avec l'Abbé; Liſette les ſuit.*)

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *enſuite* LISETTE.

ISMENE.

EH bien ! ai-je tort de protéger l'Abbé ? Eſt-il rempli de complaiſance ?

ARAMINTE.

J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi ! Ah ! çà, rien ne nous occupe. A vous, Monſieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Liſidor qui eſt diſtrait.*

Suivez-moi, Monſieur, s'il vous plaît ; le titre de ma Tragédie eſt CYRUS, fils de Cambiſe. Vous ſavez, Meſdames, que le Tyran Aſtyages....

ISMENE.

Mais, puiſque Monſieur veut nous lire, ma toute bonne, ſi nous demandions des cartes ?

DAMON.

Comment !

ARAMINTE.

N'eſt-ce pas à vous à commander chez moi ? Liſette, allons vîte, une table. (*Liſette arrive, & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Liſidor, je crois, n'eſt pas joueur. Il écoutera mieux, & nous ferons un Tri, nous autres, pendant que Monſieur Damon lira ſa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah! Ciel! je n'en puis revenir. (*On diſpoſe la table.*)

CIDALISE.

C'eſt on ne peut mieux imaginé. Tu ſais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Meſdames, eſt-ce bien ſérieuſement?

ISMENE.

Oui.... Vous allez voir.... Cela ne dérange rien; au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidaliſe & moi.... Vous, allez vous mettre ici.... (*Elle diſpoſe une chaiſe qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Theâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins diſtrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des Auditeurs bien attentifs!

DAMON, *à part.*

Non, je ne ſais où j'en ſuis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il eſt cruel d'avoir beſoin de certaines gens! N'importe....,

(*Il remet ſon cahier dans ſa poche.*) Adieu, Meſdames, c'eſt moi qui craindrais de vous diſtraire de vos grandes occupations..... J'en aurais du regret..... Et.... je ſuis votre ſerviteur.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

JE crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en ſuis extaſiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur ?

ISMENE.

Qu'il eſt impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragedie de Monſieur ?

CIDALISE.

Je la crois déteſtable.

ARAMINTE.

Cela reſſemble à tout, ou n'a pas le ſens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompenſé des ſoins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie Chanſon qu'il vous a jadis adreſſée ?

ARAMINTE.

Comment ! vous approuvez ſa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, Madame ; je ſuis chez vous, je penſe qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conſeiller..... Le cœur n'eſt-il pas la ſurfavorite ?

SCENE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant ;* LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt ſe promenant ;* LE MARQUIS, *qui ſe place à la droite d'Iſmene.... La table eſt à la gauche du Théâtre.*

LE MARQUIS, *dans la couliſſe.*

OUI, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'eſt le Marquis.

ISMENE.

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux Rival. (*Le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir ſi tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reverſis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, on arrive quand on peut. Il eſt pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Auſſi, ſuis-je anéanti... (*A Liſidor.*) Monſieur, je vous ſalue. Mais vous êtes bien ſeules, Meſdames. Oh! voilà qui eſt décidé: je termine dès demain ma Satyre contre les Bals. En honneur, c'eſt un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les ſuivre tous? Pourquoi déranger ſa ſanté?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on faſſe? Faut-il ſe réſoudre à paſſer pour un Anachorette, un ridicule, un ſage? Vraiment, la ſanté ſe délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à ſe ſoumettre à mes fantaiſies. Mais, après tout, ſi on avait une ſanté, pourrait-on ſoutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuſer à Paris?

ISMENE.

Il a raiſon.... Allons, voyons pourtant: ce ſera en pique: le Roi de treſle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc: je viens de rencontrer le bel-eſprit Damon; il m'a paru d'une humeur ſanglante. J'ai d'honneur cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE.

CIDALISE.

Il venait nous lire toute une Tragédie.... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah! Ciel!

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avais pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il était sûr.

ISMENE.

De grace, point de conseils. (*Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Ismene, & lui présente du Tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien, je suis d'un guignon décidé... Le Roi de carreau.... Pour revenir à ce petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, & tout en grondant il nous a débarrassées de sa personne & de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société? Il est des Gens-de-Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une Chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'Épigrammes, s'injurient, se déchi-

rent; cela eſt plaiſant, divin. Tenez, cela reſſemble aſſez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou ſur nos navires. C'eſt un cadeau dont je veux vous régaler. Il eſt vrai qu'il en réſulte le petit déſagrément de les ſaluer le lendemain en public; mais on a ri, & cela conſole.

ARAMINTE.

Il eſt affreux de ne pouvoir jouer une ſeule fois.

LISIDOR.

Madame, à la verité, n'eſt pas heureuſe.

LE MARQUIS.

Auſſi vous ne riſquez jamais rien. Il faut ſavoir bruſquer la fortune. Mais vous me reſſemblez; vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai penſé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle eſt celle-ci?... Je paſſe.

LE MARQUIS.

Vous connaiſſez mon Cocher, ſa témérité, ſa fierté, ſon bouquet, ſes mouſtaches; c'eſt un coquin.... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une ſcène. Il s'eſt aviſé de couper un triſte berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne ſais quel perſonnage. Mon homme s'eſt fâché, a baiſſé ſa glace, a prétendu que je devais connaître ſa livrée, ſes armes. Ma foi, moi, je ne connais guères que celles du Roi & les miennes. Je deſcends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les Valets ſe

battent, le Peuple accourt, & mon hibou tout eſſoufflé, tout murmurant, eſt remonté dans ſa cage, en m'annonçant qu'il s'allait plaindre....

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monſieur, pourrait devenir ſérieuſe : il ſerait de la prudence de prévenir....

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! qu'il ſe plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris ſans avoir le blaſon dans ſa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je ſais à préſent à quoi m'en tenir ſur le compte de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier eſt encore monté! ce fauteuil n'eſt point fini! Mais à quoi tuez-vous donc le tems? Oh! cela prouve bien qu'il y a long-tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh! oui ; il vous ſied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cauſe que ma petite robe n'eſt point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, ſous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Auſſi fais-je ; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, & que vous faſſiez aux gens une petite moue, que vous ſavez bien qui vous rend plus charmante encore.... Tenez, vous ne

ménagez point vos amis ; c'eſt votre défaut, Iſmene. Eh bien ! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe ſérieuſement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous ſurpaſſez la maîtreſſe en beauté ; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant ; mais au moins ſuis-je jaloux de l'égaler en complaiſance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai ceſſé ce matin de travailler à votre ouvrage en raiſonnant avec mon Avocat ; que je le porte toujours ſur moi....

ISMENE.

Bonne plaiſanterie !... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choſes de ſa poche, enfin un ſac-à ouvrage.*) Non, ce n'eſt pas cela ; ce ſont les jarretières de Liſe, les nœuds de Chloé.... Ah ! bon : voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je ? avec le ſac ! il eſt charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciſeaux, des aiguilles !

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant ſon jeu.*

Cela eſt rebutant. En vérité, Monſieur le Mar-

quis, vous êtes très-aimable ; mais vous pourriez attendre la fin de la partie ; on ne peut s'occuper de ſon jeu, & vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon, de l'humeur. Allons, la paix, on ſe taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuſer à cette tapiſſerie. Mais, diable ! duſſiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliais préciſément ce que je ſuis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'eſt une choſe aſſez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc?... C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

LE MARQUIS.

Vous connaiſſez bien le Comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment.... Nous en ſommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme reſpectable?

LE MARQUIS.

Juſtement..... Eh bien ! il eſt mort.

ISMÉNE.

Cela eſt incroyable.... Je demande....

LE MARQUIS.

Il s'eſt aviſé d'expirer ſubitement hier au ſoir.

ARAMINTE.

Vous me déſolez.... Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le ſoûper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée.... C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ſes affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai ſans prendre.... Cela eſt cruel, Marquis.... Le coup eſt aſſez beau.... Sa pauvre Veuve.... C'eſt en cœur, Meſdames.

ISMENE.

En favorite! nous voilà ruinés.... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute.... Spadille.... Mon cher Comte.... Manille.... Il m'a rendu de très-grands ſervices.... Valet, Dame, & Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conſeillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'eſt tout ſimple.... Doucement, j'ai baſte & encore une main.

ARAMINTE.

Il laiſſe de petits enfans.... J'aurais gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez ſerré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCENE XIII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

AH! Madame, votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon Serin privé? Juſte Ciel! Eh vîte, ſuivez-moi, Liſette. (*Elle ſort avec Liſette.*)

ISMENE.

Comment! elle nous quitte!... Mais cela eſt unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte eſt d'un ridicule rare, avec ſa paſſion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiſeau ne lui ſoit cher, puiſqu'elle lui ſacrifie les ſuites d'une partie dont la mort d'un de ſes amis n'a pu la diſtraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connaiſſez pas. Si vous l'aviez

vue, comme moi, à table ; entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas, elle les baiſe, les fait impitoyablement baiſer à la ronde, partage avec eux ſon aſſiette.... C'eſt un charme. Mais auſſi eſt-ce un petit plaiſir dont elle ne régale que ſes plus intimes amis.

LISIDOR.

Il eſt heureux pour vous, Monſieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien aſſez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne ſongeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, & le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, & ſort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te ſemble-t-il pas un ennuyeux perſonnage ?

ISMENE.

Paſſablement.

LE MARQUIS *ſe lève, & va à la table.*

On m'a dit qu'il ſe donnait les airs d'être mon Rival : par exemple, voilà de ces choſes auxquelles je ne ſaurais m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici juſqu'au ſouper ? Si nous faiſions un tour de Boulevard ?

CIDALISE.

Cela n'eſt guères décent que la nuit ; on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini..... Oh! ils ſont divins, étonnans; moi, en honneur, c'eſt le ſeul ſpectacle qui m'amuſe.

ISMENE.

Ah! çà, nous voilà ſeuls. De bonne-foi, Marquis, comment conduiſez-vous la grande Comteſſe?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait!... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieuſement?

LE MARQUIS.

Pouvais-je y tenir? C'eſt la plus exigeante de toutes les prudes: il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me ſuis ménagé avec elle la rupture la plus ſignalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était ſa folie.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épouſée.

ISMENE.

Mais elle eſt femme de qualité, d'un âge très-

convenable ; & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoiſe de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi de l'amour, des paſſions ! Ah ! parbleu vous ne me connaiſſez guères. Prenez garde que Lucile eſt toute charmante, un vrai bijou : oui, c'eſt préciſement ce qu'il me faut : point d'eſprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde, & ſes ſoixante mille livres de rente.... Ah ! ma chère Iſmene, quelle petite maiſon brillante ! que de chevaux, de chiens, de valets ! laiſſez, laiſſez faire. Oh ! je ſais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y penſez pas vous-même, ſi c'eſt l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas abſolument : vous imaginez bien que je ne calcule guères, moi ; mais, en vérité, la vie que je mène m'accable ; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, Meſdames, qu'il faudrait être de fer pour réſiſter aux fatigues de vous faire ſa cour ? Toujours des aſſiduités, des ſoins, des rendez-vous ; c'eſt à ne pas finir. Du moins, quand on eſt marié, on ſe tranquilliſe, on demeure chez ſoi, on y reçoit ſes amis dans ſa robe-de-chambre, on s'y fait ſoigner par ſa femme.

CIDALISE.

C'eſt une raiſon de plus pour retourner à la

Comteſſe ; elle eſt d'un âge convenable ; &, ſans vous méſallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui ſurpaſſe de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaiſantez ! oh ! je ne me ſuis brouillé qu'après avoir pris là-deſſus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'eſt vous-même, qui, je crois, êtes le ſeul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle eſt devenue l'unique héritière de ſon oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à préſent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Auſſi le petit Chevalier lui fait-il aſſiduement ſa cour.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, Meſdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudrait ravir la Comteſſe ! Oh ! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues ; & tout bonnement, je ſerais tenté de rendre Lucile à ſon Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela ſerait peut-être auſſi généreux que ſage.

LE MARQUIS.

La Comteſſe me ſacrifie à l'inſtant qu'elle hérite ! Oh ! parbleu, je lui apprendrai à mieux

choiſir ſes momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, & vous prouver que je ſais ſoutenir mes droits. Comme vous dites, la Comteſſe eſt jolie femme; elle mérite toutes ſortes d'égards. Allons, il eſt de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle eſt minutieuſe, elle boudera. Ces Bourgeoiſes ſe formaliſent de la plus petite choſe: voyez, calmez-la. Liſidor eſt un galant homme; je ne ſerai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, ſi je vous quitte. J'en ſuis honteux, déſeſpéré. Mais vous n'ignorez pas que je ſuis le premier à plaindre, puiſque je vous laiſſe en partant & tous mes regrets & mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela ſavoir prendre ſon parti.

SCENE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE; LE BARON, LISETTE & LISIDOR *arrivent un inſtant après.*

ARAMINTE.

J'AI retrouvé mon Serin ; je vous ai quittées bien bruſquement, j'en conviens, mais vous connaiſſez ma ſenſibilité.

ISMENE.

Auſſi ne ſongeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon ! les malheurs ſe ſuccèdent : Liſidor & le Baron me ſuivent. Je ſuis perſécutée de tous les côtés.... Mais où eſt donc le Marquis ?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas ? Il eſt allé reprendre les fers de ſa belle Comteſſe, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment ?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail ; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire eſt de pourvoir ta fille, & de ne plus penſer au plus étourdi & au plus inconſéquent de tous les hommes.

SCENE XV ET DERNIERE.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE.

LE BARON.

OH! çà, ma chère Araminte, voici le moment déciſif. Je viens vous demander Lucile pour Monſieur Liſidor. Elle l'aime, il le mérite; & je vous déclare que je me brouille à jamais....

ARAMINTE.

Vous arrivez très-à-propos, Monſieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur?

LE BARON.

Et votre Marquis?.....

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule préférence en ſa faveur. Il m'a rendu ſervice en m'apprenant ce que je devois penſer de tous les gens de ſon eſpèce. Soyez heureux, Liſidor, Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le ſouper, je vous demande un moment de converſation.

Vous verrez que mes vues peuvent ſympathiſer avec les vôtres, & que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conſeils d'un homme eſtimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte, je crois vous deviner, & j'en ſuis enchanté! Oui, j'ai auſſi mes idées. Aſſurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, & terminons, par un arrangement ſolide & raiſonnable, tous ces petits évènemens, qui ſont le vrai tableau d'une Soirée à la mode.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, le *Cercle*, ou *la Soirée à la mode*, *Comédie*, & je crois que cette Pièce, pleine d'eſprit & de gaieté, plaira autant à la lecture, qu'elle a réuſſi au Théâtre. A Paris, ce 20 Septembre 1764, MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre François & Italien.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

Boutet de Monvel, Jacques Marie

CLÉMENTINE
ET
DESORMES,
DRAME
EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par M. DE MONVEL.

Repréſenté par les Comédiens François ordinaires du ROI, le Jeudi 14 Décembre 1780.

Le Prix eſt de 30 ſols.

A PARIS;
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

M. DE SIRVAN, — M. Vanhove.

VALVILLE, *fils de M. de Sirvan*, — M. Monvel.

M. DE FRANVAL, *pere*, — M. Briſard.

FRANVAL, *fils*, — M. Fleuri.

DÉSORMES, *Intendant de M. de Sirvan*, — M. Molé.

SAINT-GERMAIN, *vieux Domeſtique attaché à Valville*, — M. Auger.

CHARLES, LOUIS, *Domeſtiques de M. de Sirvan*, — M. Dugazon. / M. Dazincourt.

DEUX FERMIERS, — M. Belmont. / M. Marſy.

CLÉMENTINE, *fille de M. de Servan*, — Mlle Doligni.

JULIE, *femme d'un certain âge, attachée à Clémentine*, — Mme Préville.

DOMESTIQUES DE LA MAISON.

LA MARÉCHAUSSÉE.

La Scène ſe paſſe au Château de M. de Sirvan, à un quart-de-lieue d'une petite Ville de Province.

CLÉMENTINE
ET
DÉSORMES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un appartement élegamment meublé. A droite, eſt une porte qui conduit chez Clémentine ; à gauche, eſt l'appartement deſtiné à M. de Franval ; au fond, une porte à deux battans, par où l'on va chez M. de Sirvan. Un ſecrétaire eſt ſur le Théâtre, à la droite des Acteurs. Il eſt entre ſix & ſept heures du ſoir.

SCÈNE PREMIERE.

DÉSORMES, *ſeul, & placé contre le ſecrétaire.*

QUE j'ai bien peu la tête à ce que je fais ! (*Il reſte un moment les deux coudes appuyés ſur le bureau, & le viſage caché par ſes mains ; après un profond ſoupir, il dit*) : Il le faut... c'eſt une néceſſité... oui Clémentine,

il faut vous fuir... Clémentine ! il faut renoncer à vous pour jamais ! (*il reprend ſa plume*) Continuons... tout cela eſt en regle, on n'aura rien à me reprocher... mais moi ! moi ! (*en jettant ſur le bureau la plume qu'il tenoit*) Ah ! malheureux ! ne devois-tu pas te connoître ? Toi que l'infortune pourſuit dès le berceau, étoit-ce à toi ?.. non... non... mon cœur s'eſt trouvé engagé, entraîné... je ne m'en appercevois pas. J'ai réfléchi, il n'étoit plus temps... (*après un ſilence, vivement, & en ſe levant*) Il l'eſt encore de m'arracher au danger qui m'environne ; il eſt temps encore, en fuyant cette maiſon, de lui rendre la paix que j'en ai bannie... & quel ſeroit mon eſpoir, en reſtant en ces lieux ? d'armer une jeune perſonne contre tous ſes devoirs ; de la rendre rebelle aux ordres de ſon pere ; d'achever de me perdre, & de la perdre elle-même, en nourriſſant l'erreur qui nous avoit ſéduits ; de l'arracher des bras paternels, & d'aſſocier ſon deſtin au ſort d'un malheureux ; qui, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins traité comme un coupable, que ſa famille a rejetté de ſon ſein, que ſon propre pere a chaſſé loin de lui, que ſes amis ont oublié, & pour qui la douleur eſt devenue un ſentiment d'habitude... fuyons... je le dois... ô mon pere !.. que de reproches vous avez à vous faire ! (*il ſerre pluſieurs papiers*) Partons... ma liberté m'appartient... & mon cœur !.. Le ſacrifice eſt affreux !.. mais, je le dois à l'honneur.

SCENE II.

JULIE, DÉSORMES.

JULIE, *triſtement.*

Monsieur Déſormes, Mademoiſelle demande ſi vous pouvez paſſer un inſtant dans ſon appartement... eh, Monſieur!..

DÉSORMES, *avec inquiétude.*

Qu'eſt-ce, Julie?

JULIE.

Clémentine! elle eſt dans un déſeſpoir!.. ah! votre cœur en ſeroit déchiré.

DÉSORMES.

Hélas!

JULIE.

Son père ſort de chez elle....

DÉSORMES.

Eh bien!

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de ſon époux futur... le pere du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Oui, ce ſoir, je le ſais... (*il regarde à ſa montre*) Il eſt ſept heures... dans une heure il ſera ici... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

Monſieur de Sirvan a quitté Clémentine, pour aller au-devant de ſon ancien ami... les larmes de ſa fille,

vous connois, mes vœux ſeront remplis, puiſque c'eſt votre probité que j'implore, & que c'eſt d'elle ſeule que je puis tout obtenir.

DÉSORMES, *avec fermeté, mais avec un ſoupir.* Je ferai mon devoir.

SCENE III.

DÉSORMES, *ſeul.*

(Il a les bras croiſés, & ſon viſage doit peindre le trouble de ſon ame. Il reſte un moment immobile, il va ſe jetter enſuite ſur un ſiége. Son ſilence n'eſt interrompu que par quelques ſoupirs étouffés, & ſe levant avec vivacité):

JE ne ſerai point témoin du bonheur de mon rival... cette idée eſt affreuſe! Quel eſt-il? quel eſt ce fortuné mortel, qui m'enleve tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir? Grenoble l'a vu naître... ſon pere le conduit ici... ſon pere l'aime ſans doute! il veut le bonheur de ſon fils, puiſqu'il a demandé pour lui Clémentine, puiſqu'il lui donne pour épouſe tout ce que la nature a formé de plus parfait! Ah, mon pere! ſans votre aveuglement, ſans votre foibleſſe pour une marâtre cruelle, j'aurois pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité! vous auriez pu prévenir mon rival! j'aurois reçu de vos mains Clémentine! vous m'auriez donné plus que la vie, en obtenant, pour votre fils, un bien ſans lequel il n'eſt plus, il ne ſera plus de bonheur pour lui. Ah! mon pere, quelle différence! Vous m'avez accablé du

poids de votre malédiction ! vous m'avez banni, chaſſé loin de vos yeux... le malheur eſt tout mon partage; les larmes, le déſeſpoir, voilà mon avenir ! ô Dieu ! donne-moi la force... j'en ai beſoin. Grand Dieu ! ne m'abandonne pas... Si ta voix, qui parle à mon cœur, n'eût pas cent fois arrêté mon bras déſeſpéré... je ne ſerois plus, je ne ſouffrirois plus ! N'ai-je donc reçu la vie que comme un fléau de ta colere, & ne me defends-tu d'en ſortir, que pour en perpétuer les tourmens ?

SCENE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS.

MONSIEUR Déſormes, voilà les Fermiers qui apportent de l'argent. (*Déſormes eſt appuyé ſur le doſſier d'une chaiſe ; il eſt abſorbé dans ſes réflexions ; il ne voit, n'entend rien ; Louis lui crie à l'oreille*) : Monſieur...

DÉSORMES, *diſtrait.*

Plaît-il ?

LOUIS.

(*A part*) Comme il a l'air agité... (*haut*) Ce ſont ces Fermiers qui ont eu ordre d'apporter de l'argent.

DÉSORMES.

(*Avec agitation*) Oui... Eh bien... puiſqu'ils ſont là... (*revenant à lui*) faites-les entrer, je vais les recevoir.... (*à part*) Tâchons de ſurmonter mon trouble.

LOUIS, *l'observant, & à part.*

Ce garçon-là, depuis quelque temps, a je ne sais quoi dans la tête... (*il fait quelques pas pour sortir, & revient*) Monsieur sauroit-il si M. de Valville est rentré à son pere le demande.

DÉSORMES, *avec distraction.*

Qui, Valville?.. le frere de Clémentine?

LOUIS.

Oui, le frere de Mademoiselle... (*à part*) Mais, à quoi pense-t-il donc?

DÉSORMES, *toujours préoccupé.*

Je ne l'ai pas vu de la soirée.

LOUIS.

Comme ce Château n'est qu'à un quart de lieue de la ville, & que probablement il y est allé, il pourra être de retour pour souper. (*voyant que Désormes ne lui répond pas*) Oh, il y a du dérangement dans ce cerveau-là... (*aux Fermiers*) Entrez, Messieurs, entrez: M. Désormes va vous expédier.

(*Il sort en regardant Désormes, & en témoignant la surprise où il est de ses distractions.*)

SCENE V.

DÉSORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

Votre ſerviteur, M. Déſormes; nous vous avons ſûrement fait attendre, mais ce n'eſt qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DÉSORMES.

Ce n'eſt auſſi que d'hier, mes amis, que j'ai ſu de M. de Sirvan le beſoin qu'il avoit de la ſomme que je vous ai demandée de ſa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà, que nous apportons.

DÉSORMES.

C'eſt cinq mille francs pour vous, je crois.

LE PREMIER FERMIER.

Et ſept que je tiens, c'eſt le compte. M. Déſormes, nous aurions eu beſoin d'une remiſe, ou du moins, de quelque délai; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis, nous aurions été bien en peine.

DÉSORMES.

Soyez perſuadés que s'il eût dépendu de moi, vous euſſiez obtenu du temps.

LE PREMIER FERMIER.

Oh ! nous le ſavons bien : vous êtes bon, compatiſſant ; ſi vous êtes jamais riche, & ſi vous avez des terres, heureux ceux qui ſeront vos Fermiers ! Vous entrerez dans leurs peines ; tous les événemens ne vous ſeront pas égaux : vous ſentirez que le travail eſt toujours le même, que la terre eſt toujours trempée de notre ſueur, mais qu'elle trahit bien ſouvent nos eſpérances ; vous n'exigerez pas, de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup, quand ils n'auront rien reçu.... Vous ſerez leur pere, & ils vous béniront. Que tous les gens riches ne vous reſſemblent-ils !

DÉSORMES.

Je vous remercie, mes amis ; mais c'eſt le portrait de M. de Sirvan que vous venez de faire : malheureuſement pour vous, il ne pouvoit ſe paſſer de cet argent : il ne doit pas lui reſter ; c'eſt pour en obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas-là, je n'ai plus de regret.

DÉSORMES, *tout en leur parlant dans le courant de la ſcène, a fait leurs quittances, & les leur préſente.*

Voilà votre quittance.... Oui, c'eſt celle-ci.... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER.

En voilà pour quelque temps !

DÉSORMES.

Vous ne repartirez pas ce ſoir ?

LE SECOND FERMIER.

Non pas ; il eſt nuit cloſe.... demain, à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais nous vous arrêtons ; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, M. Déſormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DÉSORMES.

Adieu, mes bons amis, portez-vous bien.

SCENE VI.

DÉSORMES, *ſeul.*

(*Il laiſſe les ſacs ſur le ſecrétaire ouvert, & il dit, après un moment de réflexion*) :

JE n'irai point parler à Mademoiſelle de Sirvan... elle ignore que je dois partir cette nuit... aurois-je la force de lui cacher ?... non : elle liroit dans mes yeux, dans mon cœur... & ſa douleur, ſes larmes... Je n'irai point lui parler... j'acheverois de me perdre... Cet écrit l'inſtruira de ce que ma bouche ne pourroit jamais lui dire ; je ne verrai point ſes pleurs...

Elle ne ſera pas témoin de mon déſeſpoir. On vient... (*il apperçoit Clémentine, ſe lève vivement*) C'eſt elle... (*avec une joie involontaire*) Je la verrai donc encore une fois!

SCENE VII.

CLÉMENTINE, DÉSORMES.

DÉSORMES.

(*Il va au-devant d'elle : elle verſe des larmes, & détourne la tête pour les cacher à Déſormes.*)

CLÉMENTINE! grand Dieu! quel état eſt le vôtre! Au nom du ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLÉMENTINE, *après s'être aſſiſe.*

Ah! Déſormes! vous m'abandonnez.... vous me laiſſez ſeule, & livrée à ma peine mortelle... vous ſouffrez que l'on me ſacrifie... & vous m'avez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main!

DÉSORMES.

Je ſuis né d'un pere qui tient un état diſtingué dans une des premieres villes du Royaume : mon ſang eſt noble; le nom de mes aïeux, connu peut-être avec quelqu'avantage... mais je n'en ſuis pas plus heureux.

CLÉMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos

peines? Pourquoi ne vous être point ouvert à mon pere? il eût pu vous ſervir.

DÉSORMES.

J'ai dû me taire, ſouffrir en ſilence, & ne point révéler un ſecret dont la connoiſſance eût fait rougir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mere a cauſé toute mon infortune... mon pere l'adoroit; il me ſacrifia à ſa tranquillité perſonnelle; je n'eus d'autres torts que des inconſéquences pardonnables à ma jeuneſſe. Ma belle-mere, pour avancer un fils, unique fruit de ſon mariage, empoiſonna ma conduite aux yeux de ſon époux. Il la crut. Trop fier pour ſavoir fléchir, je défendis mon innocence & mes droits, ſans doute avec trop de chaleur: on me ſuppoſa les plus affreux deſſeins; il n'eſt point d'horreurs que l'on ne m'imputât. Mon pere, excité par les conſeils de ſa femme, obſédé ſans ceſſe, & perpétuellement aigri, me bannit de ſa préſence, & m'accabla de ſa malédiction.

CLÉMENTINE.

Quelle rigueur dans un pere!

DÉSORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on ſe propoſe de m'enlever ma liberté; je fuis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après avoir long-temps erré, j'arrive enfin dans ce ſéjour; je vous vois, je vous adore, & tous mes maux ſont oubliés. L'état d'Intendant, cet état ſi peu conforme à ma naiſſance, s'annoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Préſenté à M. de Sirvan par un vieux militaire,

DÉSORMES.

Non, l'ame eſt libre ; mais elle doit immoler ſa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs intéreſſent le bonheur de la ſociété. Surmonter ſes paſſions eſt ſon emploi continuel : elle le doit, elle le peut. Si l'effort eſt pénible, ah ! qu'il eſt doux de ſe dire, je ſuis environné d'êtres dont la félicité eſt en moi : il m'en a coûté pour la leur procurer ; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils ſont heureux, & leur bonheur eſt mon ouvrage. Voilà ce que dira Mademoiſelle de Sirvan, en voyant ſon époux, ſes enfans, ſon pere ; elle ſera tranquille, ſe ſouviendra de moi, & ne s'en ſouviendra jamais qu'avec un ſentiment d'eſtime.

CLÉMENTINE.

Ah ! mon ami, vous n'avez point réuſſi... vous avez ajouté à l'opinion que j'avois de vous, & vous n'avez point affoibli mon amour.

DÉSORMES.

Mademoiſelle...

CLÉMENTINE, *avec un effort marqué.*

Je ferai tout pour me vaincre... Je déſeſpere d'y parvenir... mais j'employerai tous mes efforts... (*avec le plus tendre intérêt*) Et vous ?.. vous ! que deviendrez-vous ?

DÉSORMES.

Il eſt toujours à l'honnête homme des voies permiſes pour échapper à l'indigence. La guerre eſt allumée ; j'ai déja ſervi, je ſervirai ; je ſais que la fortune qu'on fait par le métier des armes eſt lente, & quelquefois plus brillante que ſolide ; je ſais que le courage eſt ſouvent oublié ; mais il eſt beau de ſervir ſa patrie,

patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLÉMENTINE.

Eh bien, éloignez-vous, fuyez-moi, ſervez votre pays, mais ménagez vos jours; ils me ſeront toujours bien chers! ſouvenez-vous de Clémentine, qui ne vous oubliera jamais... Adieu, Déſormes, adieu... Votre rang eſt égal au mien, l'hymen auroit pu nous unir, un pere aveuglé vous accable... Bientôt nous ne nous verrons plus; je vous aime... & je ſerai l'épouſe d'un autre.

(*Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Déſormes. Il la ſuit triſtement des yeux; ils font tous deux un geſte qui témoigne leur déſeſpoir, & Clémentine rentre dans ſon appartement*).

SCENE VIII.

DÉSORMES, *ſeul.*

O vertu! ô devoir! êtes-vous ſatisfaits? le ſacrifice eſt-il aſſez entier? c'en eſt donc fait, & je viens de lui dire un éternel adieu. Remettons cette lettre à Julie... elle la rendra à Mademoiſelle de Sirvan, quand je ne ſerai plus ici... hélas! cette nuit je n'y ſerai plus.... C'eſt pour la derniere fois, Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Déſormes. Mes comptes ſont en règle, & je puis maintenant... une voiture entre dans la cour... ſeroit-ce déja?.. (*il va vers la fenêtre*) Une chaiſe de poſte!... il n'eſt donc plus d'eſpoir... c'eſt le pere de l'époux futur de Clémentine... partons ſans différer... Mais, j'oublios... ah! fuyons, & ne nous expoſons pas à des queſtions... mes effets me ſeront rendus... que mon repos, que celui de Clémentine n'eſt-il auſſi aſſuré!... portons cet argent à ma caiſſe, & renvoyons-en la clef à M. de Sirvan, lorſque...

SCENE IX.

DÉSORMES, JULIE.

JULIE.

LE Préſident arrive, il deſcend de voiture. Voilà l'appartement que Monſieur lui deſtine; il peut s'y rendre dans un inſtant... vous le verrez... vous ſaurez...

DÉSORMES.

(*Il étoit debout devant ſon bureau ouvert, quand Julie eſt entrée. Il avoit deux ſacs d'argent ſur un bras, & s'apprêtoit à en prendre deux autres, lorſque écoutant Julie, & cédant à ſes craintes, il rejette les ſacs dans le ſecrétaire, le pouſſe ſans le fermer, y laiſſe la clef, & tout plein de ſon trouble, il dit à Julie, en lui préſentant la lettre qu'il vient d'écrire*) :

Ah! Dieu! non... je ne puis... Julie... faites-moi l'amitié de rendre cette lettre à Mademoiſelle de Sirvan.

JULIE.

De votre part?

DÉSORMES.

Oui.

JULIE.

A l'inſtant même?

DÉSORMES, *avec le plus grand trouble.*

Non, non... ah! Julie! je vous le demande en grace... ce ſoir... cette nuit... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain, ſoit.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Adieu, Julie.

JULIE.

Quoi! l'on ne vous reverra point.

DÉSORMES, *d'une voix coupée par les ſanglots.*

Ne la quittez pas... ayez pitié d'elle... conſolez-la... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi... dites-lui... qu'elle ne ſortira jamais un moment de mon cœur... que juſqu'à la mort... ah! Julie!... adieu... mes pleurs vous diſent trop... mais je le dois... adieu.

SCENE X.

JULIE, *ſeule.*

AH! malheureuſe Clémentine! ſes larmes m'ont tout appris... ils ne ſe verront plus.

SCENE XI.

JULIE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OÙ donc eſt M. de Valville, Julie? ſon pere le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne ſais pas. Voilà pluſieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit... cela ne lui étoit pas ordinaire. Votre maître ſe dérange, Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN.

Si M. de Sirvan le ſavoit, inflexible comme il eſt, cela feroit un beau bruit... n'en parlez pas... c'eſt peut-être quelque folie de jeuneſſe... que diable auſſi, voilà ce que c'eſt que de ne pas donner aux jeunes gens une honnête liberté.., l'excès de ſévérité leur eſt auſſi nuiſible, que la trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut M. de Sirvan?

SAINT-GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au-devant de ſon futur beau-frere, M. de Franval le fils... car on ſait enfin le nom de cet époux ſi long-temps inconnu. Une affaire d'honneur l'avoit obligé de ſe cacher, elle vient d'être accommodée, & tout myſtere eſt déſormais inutile... mais la cloche vient de ſonner, on va ſe mettre à table... juſqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu ; Saint-Germain. (*ſeule*) Courons vers ma maitreſſe, ménageons ſon cœur ſenſible & malheureux, & préparons-la, par degrés, au coup affreux que je dois lui porter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

EH quoi! vous me fuyez!

CLÉMENTINE, *en pleurant.*

Ah! laiſſez-moi... laiſſez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'eſt apperçu de votre douleur... Que voulez-vous que l'on penſe?

CLÉMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugemens... on me ſacrifie... on déchire mon cœur... & l'on me défendroit les larmes!

JULIE.

Mais, vous ſuccomberez à cet état violent.

CLÉMENTINE, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Que je meure!... ah! que je meure!

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous aiment; vivez pour Julie, à qui vous êtes ſi chere, qui a pris ſoin de votre enfance, qui vous regarde comme ſa fille, qui ſacrifieroit pour vous ſa vie... Ne ſuis-je donc plus celle à qui vous avez donné ſi ſouvent le tendre nom de mere, que vous avez honoré de ce titre depuis l'inſtant où la mort vous enleva la vôtre?... Clémentine! eſt-ce-là ma récompenſe? & pour prix de mes ſoins, me réduiſez-vous au plus affreux déſeſpoir?

CLÉMENTINE, *l'embraſſant avec tendreſſe.*

Mon amie! ma tendre amie! (*d'une voix baſſe, & avec timidité*) Il n'a pas ſoupé ici? vous ne ſavez pas où il eſt?

JULIE.

Non.

CLÉMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie?

(*Toutes ces queſtions, du ton d'une perſonne qui tremble d'apprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie.*)

JULIE.

Oui, Mademoiſelle.

CLÉMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il alloit?

JULIE.

Je ne m'en ſuis pas informée.

CLÉMENTINE.

Il ne ſeroit point déja parti?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLÉMENTINE, *après un ſilence, pendant lequel elle obſerve Julie d'un œil fixe, & avec le plus grand déſeſpoir.*

Ah ! Julie ! je ne le verrai plus !

(*Elle ſe jette dans les bras de Julie, qui la preſſe avec tendreſſe.*)

JULIE.

Mademoiſelle...

CLÉMENTINE. *Sa raiſon commence à s'égarer.*

On veut que j'épouſe M. de Franval ... il arrive demain ; dans trois jours on exigera de moi de le ſuivre à l'autel...

JULIE.

Il faut vous y réſoudre.

CLÉMENTINE, *avec éclat.*

Jamais ! jamais !.. Je ſuis déſeſpérée ! (*plus doucement*) Déſormes m'avoit calmée ... la vertu a tant d'aſcendant ſur une ame vertueuſe !.. & la mienne n'a rien à ſe reprocher. (*après un ſilence, & de l'air le plus ſombre, en portant la main ſur ſon cœur*) Je ne ſais ce qui ſe paſſe à préſent dans mon cœur ... chaque moment ajoute à mes tourmens.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine ; que la raiſon ait au moins aſſez d'empire...

CLÉMENTINE, *ſe levant, & diſant avec la plus grande force, & le débit le plus rapide :*

Ce M. de Franval, pourquoi vient-il ? qui l'autoriſe à demander ma main ? l'amour ne lui ſert point d'excuſe ; je ne le connois pas, il ne m'a jamais vue

Quel droit a-t-il à ma tendreſſe ? Regarde-t-il mon aveu comme inutile au lien qu'il veut former ? Mes ſentimens ne ſont-ils donc rien pour ſa délicateſſe ? . . Mais, quel eſt donc ce plaiſir barbare d'opprimer un être foible, qui n'a d'autre défenſe que des prieres & que des larmes ? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir ? Pourquoi traîner à l'autel une infortunée qui atteſte la nature entiere, qui prend le ciel à témoin de la violence que l'on fait à ſa volonté ? Une femme eſt-elle donc une malheureuſe victime, que l'on croit pouvoir immoler ſans pitié ? Notre bonheur n'eſt-il donc rien pour les hommes ? Sommes-nous des eſclaves, & ſont-ils des tyrans ?

JULIE.

Le fils de M. de Franval ne voudra point, ſans doute, abuſer de l'autorité de votre pere, & de l'appui qu'il donne à ſes prétentions ſur vous. Il eſt des hommes généreux : celui-là peut-être eſt du nombre.

CLÉMENTINE, *ſe calmant un peu.*

Eh bien, je me flatte qu'il aura pitié de mon déſeſpoir, qu'il obtiendra de mon pere de rompre, ou du moins de différer un hymen que je n'enviſage qu'avec horreur. Mon frere eſt étroitement lié avec lui, c'eſt ce qu'il vient de me dire . . . ils ſe connoiſſent dès l'enfance. . . Hélas ! Valville ignoroit que c'étoit à cet ami ſi cher que l'on me deſtinoit. Il eût déja ſans doute employé le pouvoir qu'il doit avoir ſur lui, pour le diſſuader de notre alliance ! . . . Valville me ſervira ; je le prierai, je le conjurerai d'attendrir M. de Franval ſur mon ſort infortuné. . . Mon frere eſt-il encore à table ?

JULIE.

Oui, Mademoiſelle ; & j'ai cru lui voir un air bien triſte.

CLÉMENTINE.

Mon pere eſt ſi ſévere... malgré la bonté de ſon cœur & ſa tendreſſe pour nous, il a quelquefois des emportemens ſi cruels... ſa violence eſt ſi terrible, qu'il nous a toujours inſpiré plus de crainte que de confiance... hélas ! s'il avoit eu pitié de ſa fille, ſi mes larmes l'avoient touché, je ne ſerois pas dans l'état horrible où je me vois ! car je ſens bien que mon état eſt affreux. J'ai reçu du ciel un caractère naturellement enclin à la mélancolie ; née avec un cœur malheureuſement trop ſenſible, les impreſſions que j'y reçois ſont ineffaçables. Vous me connoiſſez, Julie ; vous ſavez ſi le changement eſt fait pour moi ; s'il eſt poſſible que je voye jamais avec indifférence ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement. Jugez ſi jamais il eſt poſſible que j'oublie Déſormes, ſi je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, & s'il eſt en moi de former le plus reſpectable des liens, quand je brûle à jamais d'un feu dont l'hymen me feroit un crime.

JULIE.

Non, je vous rends juſtice ; mais vous connoiſſez l'étendue des devoirs que vous impoſent & le nom de fille, & celui d'épouſe que vous allez porter. Vos réflexions, Mademoiſelle... mais on eſt ſorti de table... on vient dans cet appartement...

CLÉMENTINE, *avec effroi.*

C'eſt mon pere... j'entends ſa voix... je friſſonne..., elle ne m'a jamais fait une telle impreſſion.

SCENE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

ON n'a point vu M. Déſormes... Sait-on où il eſt ?

JULIE.

Non, Monſieur.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

C'eſt mon Intendant... Vous n'avez pas beſoin de cet argent ce ſoir... demain matin vous aurez toute la ſomme ; Déſormes vous la comptera : il doit en avoir reçu une partie aujourd'hui.

M. DE FRANVAL.

Rien ne preſſe ; demain, après-demain, mon ami ; n'ayez là-deſſus aucune inquiétude. Cette acquiſition qui me rapproche de vous me tient vivement au cœur ; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire manquer. (*s'approchant de Clémentine*) Qu'avez-vous, Mademoiſelle ? vous paroiſſez incommodée.

M. DE SIRVAN.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien : rentrez, Mademoiſelle.

M. DE FRANVAL.

Son aſpect ſeul inſpire le plus vif intérêt...

(*Clémentine regarde M. de Franval d'un œil égaré, fait un geſte qui marque le déſordre de ſes idées ; elle revient à elle, s'approche de ſon pere, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baiſe, le regarde, ſoupire, & ſort avec Julie.*)

SCENE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

Vous ne m'avez pas trompé, mon ami; Clémentine eſt charmante, mon fils eſt doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuſe; je ſuis ſûr qu'il le ſera avec elle.

M. DE SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante : mais Franval eſt aimable, il rendra ce changement plus doux à ſupporter.

M. DE FRANVAL.

Je me flatte qu'il lui plaira. Obligé d'aller rendre grace au Miniſtre, & quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu tous deux arriver en même temps ici.

M. DE SIRVAN.

J'eſpère demain matin avoir le plaiſir de l'embraſſer; mais vous êtes fatigué; liberté toute entiere: voilà votre appartement, allez vous repoſer.

M. DE FRANVAL.

Puiſque vous me le permettez, j'agirai ſans façon.

M. DE SIRVAN.

C'eſt ici, ſuivez-moi.

SCENE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

M. DE SIRVAN.

SAINT-GERMAIN, prenez des flambeaux. (*à Valville*) Monſieur, à cinq heures du matin, vous monterez à cheval avec Saint-Germain ... point de pareſſe, je vous prie.

VALVILLE.

Mon pere, j'exécuterai vos ordres.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

Venez, mon ami.

M. DE FRANVAL, *à Valville.*

Monſieur, je vous ſalue. (*Ils ſortent tous deux.*)

(*Valville lui fait la révérence, & reſte ſeul.*)

SCENE V.

VALVILLE, *ſeul.*

(*Il ſe promene quelques momens en ſilence, il a l'air agité.*)

JE ne trouve rien... aucun moyen ne ſe préſente... il n'y a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur eſt engagée... mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette paſſion funeſte, me ſuis-je laiſſé emporter?... un moment d'oiſiveté... des liaiſons que j'aurois dû fuir... ah! il dépend de nous d'arrêter les commencemens du vice; mais après le premier pas, il nous entraîne, il nous ſubjugue, il nous empêche de revenir en arriere... Si je parviens à me tirer de cet abyme, jamais, jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher... & il faut partir demain!.. Ah ciel! quel parti prendre? à quel expédient recourir?

SCENE VI.

VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *rentrant avec un flambeau.*

VOUS êtes encore ici, Monſieur?

VALVILLE, *toujours fort agité.*

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher? demain, à cinq heures du matin, il faut être à cheval.

VALVILLE, *ſe promenant avec inquiétude.*

Je le ſais bien.

SAINT-GERMAIN, *l'examinant avec ſurpriſe.*

Qu'eſt-ce que vous avez, Monſieur?

VALVILLE.

Rien.

SAINT-GERMAIN, *l'obſervant toujours d'un œil inquiet.*

Rien.... rien... vous n'avez pas ordinairement l'air ſi triſte... vous n'avez point ſoupé?.. vous avez quelque choſe que vous ne voulez pas dire...

VALVILLE.

Non, je vous le répete... je ſuis très-tranquille. (*Se promenant toujours de l'air le plus agité, & ſe parlant à lui-même*) Chaque inſtant ajoute à mon embarras!.. il faut cependant dégager ma parole, ou je ſuis déshonoré.

SAINT-GERMAIN, *poſant vivement ſon flambeau ſur une table, & ſe rapprochant de ſon maître.*

Déshonoré, Monſieur! expliquez-vous.

VALVILLE, *après un ſilence, regardant Saint-Germain avec le déſir de s'expliquer, & la crainte de le faire; lui prenant vivement la main, & avec un grand ſoupir.*

Mon ami...

SAINT-GERMAIN.

Monſieur.

VALVILLE.

Je ſuis dans la poſition la plus affreuſe!..

SAINT-GERMAIN.

Ah! Monſieur! vous m'effrayez! qu'eſt-ce que c'eſt donc? vous êtes-vous battu? devez-vous vous battre? Parlez-donc, Monſieur, parlez donc?

VALVILLE.

VALVILLE.

J'ai joué... j'ai perdu.

SAINT-GERMAIN.

Beaucoup ?

VALVILLE.

Mille louis.

SAINT-GERMAIN.

Ah, Monſieur!

VALVILLE.

Je n'en avois que cent ſur moi, j'ai perdu le reſte ſur ma parole.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Je l'ignore.

SAINT-GERMAIN.

Mille louis ! Et ſi Monſieur votre pere en étoit inſtruit...

VALVILLE.

Ah ! ciel ! Saint-Germain, ne me trahiſſez pas ; vous connoiſſez mon pere.

SAINT-GERMAIN.

Je me tairai... Lui qui regarde le jeu comme la plus funeſte des paſſions... il ne vous le pardonneroit jamais... Mais, Monſieur, eſt-ce à vous de haſarder une ſomme ſi conſidérable ? êtes-vous votre maître ? ne dépendez-vous pas de l'homme le plus ſévere, d'un homme intraitable ſur toutes les folies de la jeuneſſe ?

VALVILLE.

Je me ſuis trouvé engagé... on perd, on s'obſtine ; plus la fortune vous eſt contraire, plus on s'opiniâtre

à la bruſquer; & l'eſpoir de réparer une premiere perte, vous entraîne enfin dans une ruine totale... voilà mon hiſtoire.

SAINT-GERMAIN.

Et votre parole d'honneur eſt engagée ?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer ſans me couvrir d'infamie.

SAINT-GERMAIN.

Et quel eſt votre créancier ?

VALVILLE.

Un Officier étranger, qui part à quatre heures du matin, & à qui j'ai promis qu'avant trois heures ſon argent ſeroit chez lui.

SAINT-GERMAIN.

Et il n'y a pas moyen d'obtenir un délai ?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne reverrai peut-être jamais.

SAINT-GERMAIN.

Mais, où trouver une pareille ſomme?.. J'ai bien une centaine de louis; c'eſt tout ce que je poſſede, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE.

Ah! mon ami... mais cela ne fait pas le demi-quart de la ſomme...

SAINT-GERMAIN.

Eh! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais-je devenir ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, Monſieur, il n'y a qu'une choſe à faire.... Il faut affronter la tempête; votre pere n'eſt pas encore endormi; entrez chez lui, avouez tout.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

O ciel! dire à mon pere.... & qui ſait juſqu'où pourroit aller ſa fureur?

SAINT-GERMAIN.

Mais, comment ferez-vous?

VALVILLE.

Tu connois mon pere, & tu me propoſes.. Dans la premiere violence, il n'eſt peut-être point d'extrémités auxquelles il ne ſe portât... Non, non, je crains trop ſa colere.

SAINT-GERMAIN.

Je me mets à la torture, & je ne vois rien, rien qui puiſſe vous tirer d'affaire.

VALVILLE, *abattu par le déſeſpoir, & d'une voix abſolument étouffée. Toute cette ſcène, qui ſe paſſe à côté de la chambre où repoſe M. de Franval, ſe débite à demi-voix; & lorſque les Acteurs ſont forcés de l'élever, il eſt néceſſaire qu'ils conſervent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir, d'être entendus de l'appartement voiſin.*

Ah! Dieu! que je ſuis à plaindre! ſi j'ai commis une faute, que j'en ſuis cruellement puni!

(En diſant cela, il tombe aſſis ſur le fauteuil, placé près du ſecrétaire de Déformes; ſa main en touche involontairement la clef; il leve les yeux, l'apperçoit, ouvre le ſecrétaire qui n'étoit que pouſſé; il voit les ſacs d'argent, les regarde avec avidité, ferme précipitamment

le bureau, s'en éloigne, y revient; & après quelques momens de l'agitation la plus marquée, il dit à Saint-Germain, qui, pendant cette pantomime de Valville, ſembloit réfléchir profondément:

Saint-Germain....

SAINT-GERMAIN.

Monſieur....

VALVILLE.

Puis-je compter ſur toi?

SAINT-GERMAIN.

Eſt-ce que vous en doutez?

VALVILLE.

Non, mon ami.... mais donne-moi ta parole que, quoi que je te diſe, tu n'en parleras jamais.

SAINT-GERMAIN.

Je vous la donne, Monſieur.

VALVILLE.

Écoute... je tremble de te le dire.... il y a dans ce ſecrétaire....

SAINT-GERMAIN, *reculant d'effroi à ce ſeul mot de Valville.*

Ah! Monſieur.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Avant de me condamner, écoute-moi, je t'en conjure.... Mon pere n'ouvre preſque jamais ce bureau, Déſormes n'y travaille que le ſoir; & pour être plus à portée de lui... je porterai ma dette à mon Officier; nous partirons ſur le champ; nous irons au-devant de Franval, à qui je conterai mon hiſtoire... Il vient d'heriter du bien de ſa mere; le deſſein qu'il a de ſe fixer ici, l'acquiſition qu'il compte faire dans

le voiſinage, ſuivant ce que nous a dit ſon pere, tout l'aura mis dans la néceſſité d'apporter avec lui de l'argent : il eſt trop mon ami, pour me refuſer des ſecours dans une criſe auſſi terrible ; il me donnera tout ce qui m'eſt néceſſaire, j'en ſuis sûr ; je remettrai la ſomme où je l'aurai priſe ; elle y ſera demain dans l'après-midi, & l'on n'aura ſoupçon de rien.

SAINT-GERMAIN.

Monſieur, je n'y conſentirai jamais... vous devriez rougir ſeulement d'y penſer.

VALVILLE.

Mais, l'embarras où je ſuis... la ſévérité de mon pere, tout me juſtifie.

SAINT-GERMAIN.

Rien, Monſieur, rien ne peut vous juſtifier : vous avez donné votre parole d'honneur ? vous avez eu tort, vous ne deviez pas le faire..... Un honnête homme n'engage jamais ſa parole, quand il ne prévoit pas pouvoir y ſatisfaire ; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien ! j'en conviens ; mais il n'eſt plus de remède.

SAINT-GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais ; je ne ſerai point votre complice... je ſuis un domeſtique, mais j'ai de la probité. (*il fait quelques pas pour ſortir.*)

VALVILLE, *le retenant.*

Saint-Germain ! mon ami ! ne m'abandonne pas.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur : non, vous êtes le maître ; mais

je ne vous prêterai pas la main.... je cours avertir votre pere.

VALVILLE, *avec la plus grande chaleur.*

Saint-Germain!... gardez-vous de me pouſſer au déſeſpoir... Frémiſſez, je ſuis capable de tout.

SAINT-GERMAIN.

Tuez-moi... vous le pouvez.... Tuez-moi; mais vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahiſſez... ne craignez rien pour vos jours... je ne ſuis pas un monſtre; mais je ſuis un homme perdu, déſeſpéré.... ſi vous avertiſſez mon pere! Ah, Dieu! tremblez! je ne réponds plus de moi... je ſuis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

SAINT-GERMAIN, *avec le plus grand effroi.*

Ah, ciel! ah! Monſieur, Monſieur, qu'oſez-vous dire?

VALVILLE.

Le temps s'écoule... la nuit eſt avancée... vous pouvez me perdre, vous pouvez me ſauver.

SAINT-GERMAIN.

Je me jette à vos genoux... mon maître! mon cher maître! au nom des ſoins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-même.... vous vous perdez, vous vous déshonorez!

VALVILLE, *fait un pas pour ſortir.*

Vous ne le voulez pas?

SAINT-GERMAIN, *en élevant la voix, toujours à genoux, & retenant Valville.*

Mon maître!...

VALVILLE.

Taiſez-vous... taiſez-vous... ſi vous criez, vous hâterez ma perte.

SAINT-GERMAIN, *toujours à genoux, & s'oppoſant à Valville, qui veut ſortir.*

Mon maître! mon cher maître!

VALVILLE, *ſe débarraſſant des mains de Saint Germain.*

Laiſſez-moi...

SAINT-GERMAIN.

Où courez-vous?

VALVILLE, *faiſant un dernier effort, & ſe débarraſſant de Saint-Germain.*

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

SAINT-GERMAIN, *ſe rejettant ſur Valville, le retenant à braſſe-corps, & lui diſant d'une voix éteinte:*

Ah, Dieu!.. eh bien! que faut-il faire?... vous vous perdez... vous me perdez...

VALVILLE.

O mon ami! je t'entraîne avec moi dans l'abyme... mais le malheur... mais la fatalité. (*Il l'entraîne vers le ſecrétaire*).

SAINT-GERMAIN, *réſiſtant.*

Comme le cœur me bat!... Ah! Monſieur, qu'eſt-ce que nous faiſons?

VALVILLE, *poſant la main ſur la clef, & prêt à ouvrir, s'arrêtant.*

O ſuite affreuſe d'une premiere faute! (*Il ouvre le ſecrétaire, & recule un peu, ſe cachant le viſage de ſes mains*).

SAINT-GERMAIN, *reculant à l'aſpect du ſecrétaire ouvert.*

Il eſt ouvert!.., (*il tient le flambeau d'une main, & de l'autre, il arrête ſon maître*) Ne prenez rien.... ne prenez rien....

VALVILLE, *lui mettant la main ſur la bouche,* Taiſez-vous donc.... taiſez-vous.

SAINT-GERMAIN, *arrêtant ſon maître qui fait un pas vers le bureau.*

Vous me perdez....

VALVILLE, *obligé de s'appuyer ſur le ſecrétaire, tremblant, pâle, la voix éteinte.*

La reſpiration me manque.... mon état eſt, pour le moins, auſſi affreux que le vôtre....

SAINT-GERMAIN, *tombant ſur le ſiége à côté du bureau.*

Ah! Monſieur, s'il en coûte tant pour faire un crime, comment ſe trouve-t-il des criminels?

VALVILLE, *lui mettant pluſieurs ſacs ſur les bras, & prenant auſſi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, & refermant le ſecrétaire ſans en ôter la clef.*

Ma ſomme ſera complette... retirons-nous... partons tout de ſuite... je vais dégager ma parole. Demain matin, grace à Franval, tout ſera réparé.... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en peſera pas moins éternellement ſur mon cœur.

(*Ils ſortent doucement.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

(*Le jour a reparu pendant l'entr'acte*).

Quoi! mon amitié n'obtiendra rien de vous? La nuit entiere s'eſt paſſée dans les larmes, & le jour vient de nous ſurprendre; vous, repouſſant avec obſtination les ſoins de ma tendreſſe; & moi, vous rappellant en vain ce que vous devez à votre pere, à vous-même.... Mademoiſelle.

CLÉMENTINE.

(*Elle eſt aſſiſe, elle tient la lettre de Déformes, ſon agitation eſt viſible*).

Je ne le verrai plus!...

JULIE.

Ah! pourquoi vous ai-je rendu cette lettre?

CLÉMENTINE, *de l'air le plus ſombre.*

C'en eſt donc fait!.... tout eſt fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement..... tout le monde peut être ici témoin du déſordre affreux de votre ame....

CLÉMENTINE, *toujours d'une voix étouffée.*

Cette lettre eſt l'arrêt de ma mort... il me dit un éternel adieu, je n'y ſurvivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre pere viendra ſans doute trouver M. de Franval... Il paſſera par-ici... Que dira-t-il de l'état où vous êtes, Mademoiſelle?..... M. de Sirvan va venir.

CLÉMENTINE, *toujours aſſiſe, & ſe jettant dans les bras de Julie.*

O ma tendre amie! je n'ai plus que toi dans l'univers. Déſormes s'eſt à jamais ſéparé de moi... Mon pere me repouſſe.... Tous les cœurs, hors le tien, Julie, ſe ſont fermés pour moi.... Je me jette dans ton ſein.... Ah! n'aye pas, comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'inſulter à ma douleur! Je n'ai plus que quelques momens à ſouffrir. Va, le ſpectacle de mes maux ne fatiguera pas long-temps tes regards.... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers ſoupirs? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux?... Julie.... Julie....

JULIE, *avec la compaſſion la plus tendre.*

Qui? moi, vous repouſſer? Moi, ne pas compatir à vos peines? & c'eſt à moi que vous témoignez ces appréhenſions?... Mais, Clémentine, quel eſt le dé-

ſeſpoir où votre cœur ſe plonge ? Quoi ! les principes les plus sûrs, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu ſur vous-même, tout s'anéantit devant une paſſion inſenſée ? Songez que tout vous ſépare de Déſormes, que vous ne vous reverrez jamais.

CLÉMENTINE.

Non, jamais.

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous reprocher des ſentimens injurieux pour lui, & coupables en vous.

CLÉMENTINE.

Je vois quel ſort m'eſt réſervé.... mais tel eſt mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les déſavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient.... c'eſt M. de Sirvan ! Ah ! s'il ſe peut, dérobez-lui vos larmes.

SCENE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. DE SIRVAN.

ME faire remettre la clef de ſa caiſſe... ſans raiſon, ſans explication !.. Voilà qui eſt très-particulier !.., Comment, il n'eſt pas rentré cette nuit ?

LOUIS.

Depuis hier au ſoir, Monſieur, perſonne ne l'a vu;

CLÉMENTINE, *bas à Julie.*

On parle de Déſormes.

JULIE, *bas à Clémentine.*

Contraignez-vous.

M. DE SIRVAN.

J'avoue que cela me ſurprend; il auroit au moins dû m'avertir qu'il alloit en campagne.... probablement il y eſt allé.

LOUIS.

Perſonne ne ſait où il eſt.

M. DE SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où eſt-il?

LOUIS.

Il l'aura ſans doute dépoſé dans ce ſecrétaire ſur lequel il travailloit, quand vos Fermiers ſont venus le lui apporter. Je ne ſais pas ce qu'avoit hier au ſoir M. Déſormes, mais il étoit bien triſte; il avoit des diſtractions ſingulieres: je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenois rien.

M. DE SIRVAN.

Il eſt vrai que depuis quelques jours ſa conduite eſt aſſez bizarre.... A quelle heure mon fils eſt-il parti?

LOUIS.

Avant quatre heures, M. de Valville & Saint-Germain étoient à cheval.

M. DE SIRVAN.

Savez-vous ſi M. de Franval eſt éveillé?

LOUIS.

Il l'eſt, Monſieur.

M. DE SIRVAN,

Je vais paſſer dans ſon appartement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, CHARLES.

CHARLES.

M. Déſormes eſt parti, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Comment?

CLÉMENTINE, *bas à Julie, qui lui fait ſigne de ſe contraindre.*

Ah! pourquoi ſuis-je ici?

CHARLES.

Oui, Monſieur, je viens de le voir.

CLÉMENTINE, *bas à Julie.*

Il l'a vu!

CHARLES.

Mais il eſt parti, Monſieur, pour ne plus revenir; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. DE SIRVAN

Parti! cela ne ſe peut pas .... ſans me parler.... ſans m'avertir.... tous ſes effets ſont encore ici?

LOUIS.

Oui, Monſieur, dans ſon appartement.

CHARLES.

Monſieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir; j'arrive de la ville, il en ſortoit; il diſoit adieu à un ami. Il avoit l'air égaré, il étoit ſi defiguré, que je l'ai preſque méconnu.

CLÉMENTINE, *s'appuyant ſur Julie.*

Ah!

CHARLES.

Étonné de ce que je voyois, je me ſuis caché dans un endroit, d'où je pouvois tout entendre ſans être apperçu. Son ami lui diſoit: « Mais pourquoi craignez-» vous d'être découvert? Vos traits, depuis onze ans, » ſont tellement changés, que vous ſeriez méconnoiſ-» ſable même aux yeux de votre pere. Quant au mo-» tif qui vous oblige à fuir, les meſures que vous avez » priſes, vous mettent à l'abri de tout. Reſtez, vous » dis-je, il peut arriver mille événemens.... Non, » mon ami, a repris M. Déſormes, il faut que je mar-» rache au danger... le péril m'environne... adieu, » ils ne me reverront jamais. Si vous ſaviez tout ce » que j'ai eu à combattre.... un regard, un ſeul mot » me perdroit ». A ces mots il embraſſe ſon ami, il monte à cheval, & je le perds de vue.

CLÉMENTINE, *à demi-voix.*

Ah! Julie, que je ſouffre!

M. DE SIRVAN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Un honnête homme n'en agit pas de la ſorte.... on ne fuit pas, on ne ſe cache point.... (*il regarde le ſecrétaire*) Plaiſe au ciel que mes ſoupçons ſoient injuſtes! (*il va au bureau, l'ouvre, & dit:*) Je ſuis volé!.... Ah! le malheureux!

(*Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baiſſée, & dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément*).

CHARLES.

Il faut aller à ſa pourſuite ; il n'y a pas un moment à perdre.... courons tous....

M. DE SIRVAN.

Non, non, laiſſez, laiſſez ce miſérable aller chercher ailleurs la peine due à ſa baſſeſſe : je puis ſupporter cette perte, & non me réſoudre à le traîner à l'échafaud..... Il ne peut l'éviter ; qu'un autre ſe charge du ſoin de me venger.... (*à ſa fille*) Lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes, que j'aimois, en qui j'avois mis ma confiance....

CLÉMENTINE, *toujours aſſiſe, la tête baiſſée, & ſe parlant à elle-même, ſans rien voir de ce qui ſe paſſe autour d'elle.*

Non, on ne le connoît pas.... les méchans qui l'accuſent, verront retomber ſur eux tous les traits de leur calomnie.... J'irai trouver mon pere....

M. DE SIRVAN.

Que dit-elle ?

CLÉMENTINE, *ſans changer d'attitude.*

L'expreſſion de la verité eſt bien perſuaſive....

M. DE SIRVAN, *la regardant d'un air étonné, & s'approchant d'elle.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *ſe retournant avec vivacité, & comme quelqu'un que l'on ſurprend.*

Ah ! mon pere ! c'eſt vous.... vous ne ſoupçonnez point Délormes.... vous ne l'accuſez pas, je le lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, eſt le plus vil de

tous les crimes, il en eſt incapable. Ne ſouffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité... nous méritons tous les deux votre eſtime; perſonne plus que lui n'en eſt digne.... & je jure à vos pieds, que j'embraſſe.....

M. DE SIRVAN.

Dans quel égarement!....

CLÉMENTINE; *dans ſon délire elle donne à ſon pere la lettre de Déſormes.*

Voilà la lettre qu'il m'écrit; liſez.... c'eſt un homme vertueux.... je n'ai point à rougir....

M. DE SIRVAN.

Quel eſt ce papier?

JULIE.

O ciel!

CLÉMENTINE, *revenant un peu à elle, & faiſant un mouvement pour reprendre la lettre.*

Mon pere!

(*Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la lettre, elle eſt à genoux devant lui, ſoutenue par Julie*).

M. DE SIRVAN.

Dieu! qu'ai-je lu? & qu'eſt-ce que j'apprends? (*il lit*) » Je m'éloigne à jamais de vous, je le dois, ma chere » Clémentine! (*il lance ſur ſa fille un regard terrible*) » Adieu pour jamais; oubliez-moi, il le faut; votre » bonheur en dépend.... (*il s'interrompt, & dit d'une voix étouffée*:) Tu pouvois prétendre au bonheur, mais après l'aviliſſement.... » Votre image me ſuivra » par-tout. Cette image adorée me fera reſpecter des » jours qui vous ont été chers.... Je vous aimerai

juſqu'à

» juſqu'à la mort.... Elle n'eſt pas loin. (*il dit:*) Non, non... » Vous m'aimez, & je vous perds; mon cœur » ſe déchire; mes larmes baignent ce papier... Adieu, » chere Clémentine, adieu ». (*il recule, & Clémentine toujours à genoux, ſe laiſſe tomber en arriere ſur Julie. Les Domeſtiques ſont éloignés, & M. de Sirvan lit la lettre, de maniere qu'ils ſont ſenſés ne pouvoir l'entendre; il n'éleve la voix qu'aux* à parte, *& que pour appeller ſes gens*). Charles, Louis.... allez, courez tous après le ſcélérat...., mort ou vif.... amenez-le, je vous l'ordonne

(*Les Domeſtiques ſortent tous.*)

SCENE IV.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. DE SIRVAN.

SI j'écoutois ma rage & mon honneur bleſſé..... c'eſt dans ton ſang que j'éteindrois tes mépriſables feux.

CLÉMENTINE, *toujours à genoux, & lui tendant les bras.*

Mon pere!

M. DE SIRVAN.

Moi, ton pere! je ne le ſuis plus; je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choiſi l'objet de ſon amour parmi ces êtres avilis, deſtinés à périr un jour avec ignominie.

CLÉMENTINE, *ſe levant avec vivacité, & marchant, égarée.*

Où eſt-il? où eſt-il? qu'il paroiſſe, qu'il ſe juſtifie.... Je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. DE SIRVAN, *d'un ton furieux.*

Quoi ! devant moi ta bouche oſe avouer ?....

JULIE, *ſe précipitant au-devant de lui.*

Ah, Monſieur ! ſa raiſon eſt égarée.... Arrêtez, au nom du ciel....

M. DE SIRVAN, *tombant dans un fauteuil.*

Je ſuccombe à mon déſeſpoir.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire, & avec la plus grande énergie.*

Il viendra, il ſe juſtifiera. J'atteſte le ciel de la pureté de ſon cœur ; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle.... je le conduirai vers mon pere.... Oui... j'y vole avec lui... Vous me retenez, cruels ! Vous craignez qu'il n'entende les cris de ſa fille éperdue, qu'il ne cede à la pitié, qu'il n'écoute Déſormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous cherchez à lui ravir.... C'eſt en vain que vous m'arrêtez, & malgré vous je trouverai mon pere.... (*elle apperçoit M. de Sirvan, & ſe débarraſſant des mains de Julie, elle s'élance vers lui*) Ah, Dieu ! je vous revois... c'eſt vous.... ils vouloient, les inhumains, m'empêcher d'arriver juſqu'à vous... Mais je puis les braver dans vos bras... Mon pere, défendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort & la honte de Déſormes.... Rempliſſez le plus ſaint des devoirs, ſoyez l'appui de l'innocence.

(*Elle tombe ſur le ſein de ſon pere ; il la reçoit, verſe des larmes, & la repouſſant doucement dans les bras à Julie*).

M. DE SIRVAN,

Tu m'arraches le cœur....

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LOUIS.

LOUIS.

MONSIEUR, Monsieur, quelques payſans des environs viennent de voir paſſer M. Déſormes devant le château, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. DE SIRVAN.

Comment ? après ſon crime, il a l'audace encore...

CLÉMENTINE, *toujours égarée.*

Que dit-on ? que dites-vous ?

LOUIS.

Charles & mes camarades ont couru ſur ſes traces, il ne peut leur échapper.

CLÉMENTINE.

Qui donc ?

M. DE SIRVAN, *à Julie.*

Eloignez-la de mes yeux... entraînez-la.

CLÉMENTINE, *réſiſtant à Julie qui veut l'emmener.*

Non, non, je vous entends... je ſuis perdue.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

QU'EST-IL donc arrivé ? quel tumulte effrayant dans toute la maiſon ?

M. DE SIRVAN, *avec impétuoſité.*

Un monſtre, un ſcélérat... Déſormes... il a trahi tous les devoirs, toutes les loix de la probité.... Jamais pere ne fut plus à plaindre... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire.*

Il eſt innocent... je ne ſuis point coupable.

JULIE, *à Clémentine.*

Venez...

CLÉMENTINE, *réſiſtant à Julie, & s'adreſſant à ſon pere.*

Arrachez-moi la vie.

M. DE SIRVAN, *ſe jettant dans les bras de M. de Franval.*

Ne m'abandonnez pas; vous ſaurez...

M. DE FRANVAL.

Quoi donc?

CLÉMENTINE, *tendant les bras vers M. de Sirvan.*

Mon pere!

JULIE.

Ah! Dieu!

CLEMENTINE.

Barbare! ſon trépas eſt l'arrêt de ma mort.

(*M. de Franval conduit M. de Sirvan dans ſon appartement, & Louis & Julie entraînent Clémentine dans le ſien*).

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

M. DE FRANVAL.

NE le livrez point aux mains de la Juſtice, que vous ne ſoyez convaincu de ſon crime... ſongez à quels remords vous ſeriez en proie.

M. DE SIRVAN.

Quoique tout dépoſe contre lui, vous ſerez ſatisfait... qu'il prouve ſon innocence... qu'il ſe dérobe à la mort... mais, ſe juſtifiera-t-il jamais de la ſéduction?...

M. DE FRANVAL.

Il fut toujours honnête homme, vous l'avouez vous-même. Un inſtant a-t-il pu le changer? Sirvan, l'on peut différer ſa vengeance; mais la révoque-t-on, quand elle eſt exécutée?

SCENE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, *ſortant de l'appartement de Clémentine, & dans le plus grand déſordre.*

AH! Monſieur! Clémentine!.. tous mes efforts ſont perdus auprès d'elle... le déſeſpoir le plus affreux s'eſt emparé de ſon cœur... ſon eſprit égaré ne connoît plus perſonne... venez... venez... votre préſence ſeule peut la rappeller à elle-même.

M. DE SIRVAN.

Ma fille!... juſte ciel!... Ah! mon ami!...

M. DE FRANVAL.

Je ne vous quitte point.

(*Ils ſortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les domeſtiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourent & traînent Déſormes échevelé, ſes vêtemens déchirés, dans l'état le plus affreux.*)

SCENE III.

CHARLES, LOUIS, DÉSORMES, DOMESTIQUES.

CHARLES.

Ici... ici... Monſieur va venir... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compaſſion.

DÉSORMES.

Au moins, reſpectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un méchant... point de pitié.

DÉSORMES. *Les Domeſtiques le laiſſent libre. Il tombe dans un fauteuil.*

Ah! grand Dieu!

LOUIS, *d'un ton d'intérêt.*

Vous, Monſieur, vous!

CHARLES.

Qui l'auroit jamais dit?

DÉSORMES.

Je reſpire à peine... je ne vois, ni n'entends... mes amis, que vous ai-je fait?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

DÉSORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

LOUIS, *interrompant Charles, & à demi-voix.*

Finiſſez... laiſſez-le en paix... cela eſt affreux. Fût-il coupable, il eſt malheureux, il faut en avoir pitié.

DÉSORMES.

Dans quel état je ſuis! comme il m'ont traité! mais quel crime ai-je donc commis?

CHARLES.

Celu dont chacun de nous pouvoit être ſoupçonné... celui dont nous ſommes tous incapables... avouez-le, Monſieur, avouez-le; vous êtes convaincu: que vous ſervira de nier?

DÉSORMES.

Au nom du ciel, & s'il vous reſte un ſentiment d'humanité, que je parle à M. de Sirvan! je ſuis un homme; des hommes doivent avoir pitié de moi... on m'impute des crimes... j'ignore... je ne puis comprendre... je me perds dans l'horreur de mon ſort... Où eſt M. de Sirvan?

LOUIS.

Il eſt près de ſa fille, qui peut-être à préſent expire entre ſes bras.

DÉSORMES, *avec un cri de déſeſpoir.*

Ah!...

SCENE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DÉSORMES, CHARLES, LOUIS, DOMESTIQUES.

M. DE SIRVAN, *à Julie, en ſortant de l'appartement de Clémentine.*

LAISSEZ-MOI... Je ne puis ſoutenir ce ſpectacle qui me tue... retournez auprès d'elle, ne la quittez point. (*Julie ſort.*)

DÉSORMES, *accourant à M. de Sirvan.*

Monſieur!

M. DE SIRVAN.

Monſtre, réponds-moi! que t'ai-je fait, pour porter dans ma famille le déſeſpoir & la honte? Je ne te parle pas de la baſſeſſe dont tu t'es ſouillé...

DÉSORMES, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Et vous auſſi... vous m'accuſez!

M. DE SIRVAN.

Ton forfait honteux n'eſt pas ce qui m'irrite. Plût au ciel que ce fut-là ton ſeul crime? Je te pardonnerois, je te mépriſerois, je laiſſerois à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au ſupplice que tu mérites...

DÉSORMES, *levant les mains au ciel.*

Ah! Dieu!

M. DE SIRVAN, *continuant avec la même impétuoſité.*

Mais, tu m'as ravi ma fille... tes ſéductions l'ont

révoltée contre moi... elle a disposé de son cœur pour l'objet le plus vil... Il lui en coûtera la raison, la vie peut-être... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir. La honte, les tourmens, le supplice le plus infame, doivent seuls me venger du désespoir où tu me plonges, du malheur dont tu m'accables, de la perte irréparable dont tu seras la cause, & qui me coûtera la vie.

DÉSORMES, *anéanti.*

Juste ciel!

M. DE SIRVAN.

Nomme tes complices, il le faut; quel est cet homme à qui tu parlois avant de partir?.. dans quelles mains criminelles as-tu déposé le vol que tu m'as fait? qu'il serve à ma vengance, qu'il en soit le prétexte... parle, parle... & meurs après, couvert de l'opprobre qui t'est dû.

DÉSORMES, *revenant à lui, se relevant, & avec la plus grande fermeté.*

Il n'est pas fait pour moi. Je suis innocent.

M. DE SIRVAN.

Tu l'es...

DÉSORMES.

Je le suis... mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, & je n'en ferai pas plus coupable. Les jours du scélérat & ceux de l'homme vertueux sont également dans la main des hommes; mais la vertu tient à Dieu; les hommes n'y peuvent rien... Cependant, où sont mes accusateurs?.. quelles preuves a-t-on contre moi?

M. DE SIRVAN.

Tout est avéré, tout te confond. En vain as-tu pré-

rendu détourner les ſoupçons, en laiſſant ce ſecrétaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef... ton air agité, des diſcours échappés, ta fuite, tes fauſſes précautions.... Dieu ! que d'inconſéquences dans la conduite des ſcélérats ! en vain la nuit les environne, ils guident eux-mêmes la lumiere affreuſe qui dévoile leurs attentats.

DÉSORMES.

Mon cœur eſt pur ; & celui qui juge toutes nos actions ne me verra point rougir des miennes... Mais ſi mon amour pour Clémentine eſt un crime à vos yeux, ſi pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-la..., je ſuis prêt à vous la donner. Depuis aſſez long-temps l'exiſtence eſt un fardeau pour moi... mais j'ai des parens !.. ah ! Dieu ! il me reſte un pere... ne traînes pas ſon fils à l'échafaud... Je ſuis innocent, & mon pere déshonoré deſcendroit dans la tombe en maudiſſant ma cendre infortunée.

M. DE SIRVAN.

Qu'il la maudiſſe ! que ton nom ſoit en horreur !.. je perds la fille la plus chere... je la perds par toi ſeul, & pour toi. Je ne lui ſurvivrai pas ; mais je mourrai vengé.

DÉSORMES, *marchant égaré ſur le Théâtre.*

Clémentine !... ô déſeſpoir ! où eſt-elle ? conduiſez-moi vers elle, que j'expire à ſes pieds !.

M. DE SIRVAN.

Toi, paroître devant ma fille ! éloigne-toi, barbare... je déteſte à jamais le premier inſtant qui t'offrit à ſes yeux.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CLÉMENTINE, JULIE, M. DE FRANVAL.

CLÉMENTINE, *les cheveux épars, ſans rouge, dans le plus grand déſordre, s'arrachant des bras de M. de Franval & de Julie.*

Tous vos efforts ſont vains, nous périrons enſemble. (*rencontrant ſon pere, & avec la plus grande fermeté*) Mon pere, avez-vous conſommé votre vengeance ?.. Il reſte encore une victime ; elle eſt devant vos yeux.

M. DE SIRVAN.

Cruels ! pourquoi l'avez-vous laiſſé ſortir ? conſpirez-vous auſſi contre moi ?

DÉSORMES, *avec l'accent du déſeſpoir.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *regardant autour d'elle.*

Quelle voix s'eſt fait entendre ? c'eſt la ſienne. (*elle apperçoit Déſormes, jette un cri, & tombe dans les bras de ſon pere*) Ah !.. le voilà.

M. DE SIRVAN, *repouſſant Déſormes, qui veut approcher de Clémentine.*

Retire-toi, barbare !.. veux-tu qu'elle expire dans les bras de ſon pere ?..

M. DE FRANVAL, *prenant Déſormes par le bras, & voulant l'éloigner de Sirvan.*

Éloignez-vous, reſpectez des maux que vous avez cauſés.

DÉSORMES, *frappé de cette voix, ſe retourne, l'examine, le reconnoît, jette un cri, & ſe cache le viſage de ſes deux mains.*

Qui me parle ?.. que voulez-vous ?.. c'eſt lui ! juſte Dieu !

M. DE FRANVAL.

Que dit-il ? & quelle ſurpriſe à mon aſpect ? ..

CLÉMENTINE, *égarée, d'une voix forte, & marchant ſur le Théâtre.*

Non, malgré tout ce qui dépoſe contre lui ... Déſormes n'eſt pas fait pour le crime ... ne crains rien ... dis que tu n'es pas coupable ; le ciel appuiera les cris de l'innocence ... vous, qu'un deſtin cruel lui donne ici pour juges, laiſſez-le parler ; il faut écouter l'homme juſte que l'on accuſe, & qu'un mot peut juſtifier.... Mais non, ils ont réſolu ſa perte, je l'aime, voilà ſon forfait ... & pourquoi lui faire un crime de ma tendreſſe ? l'amour dépend-il de nous ? c'eſt le ſentiment de la nature.

(*Les forces lui manquent, elle tombe dans un fauteuil.*)

DÉSORMES.

(*Pendant cette ſcène, il s'eſt livré à tout ſon déſeſpoir. M. de Franval l'a toujours obſervé de l'œil le plus curieux, & avec l'air du plus vif intérêt Déſormes, partagé entre M. de Franval & Clémentine, paſſant de l'un à l'autre, les regardant tour-à-tour, avec des yeux où ſe peignent les divers mouvemens dont il eſt agité ; après avoir gardé un moment le ſilence, éclate enfin, & dit d'une voix étouffée :*)

C'eſt trop de cruauté ... c'eſt trop prolonger mon ſupplice. Il eſt au-deſſus de mes forces. (*à M. de*

Franval) Et vous ... vous, dont les yeux attachés depuis long-temps ſur moi, ſemblent effrayés de mon ſort ... rendez grace au myſtere qui vous cache en partie ſon horreur. Je demande la mort comme un bienfait ... joignez vos vœux à ma priere ... doit-il vous en coûter de la ſolliciter pour moi ? Ah ! ne m'expoſez pas à maudire l'inſtant de ma naiſſance, & les premiers auteurs de mes tourmens .... ne m'expoſez pas à maudire le ciel qui ne m'écraſe pas de ſa foudre .. .ſauvez-moi du déſeſpoir, de la rage, & du ſacrilège.

M. DE FRANVAL.

Inſenſé ! qu'oſez-vous dire ? Repentez-vous, repentez-vous...

M. DE SIRVAN, *à Clémentine, avec la plus grande douleur.*

Clémentine... ma fille !..c'eſt moi qui te preſſe dans mes bras...

CLÉMENTINE, *revenue entierement à elle; mais exceſſivement affoiblie par la criſe violente qu'elle vient d'eſſuyer, dit, d'une voix preſque éteinte & qui baiſſe encore par gradation juſqu'à la fin du couplet :*

Mon pere, écoutez-moi, & vous, qui m'entendez, ayez égard à mon infortune; ne me jugez pas ſur ce que j'ai dit : la vérité, la vertu, ſont dans mon cœur... mais ma raiſon n'eſt plus à moi. Je n'en conſerve un foible reſte, que pour vous atteſter encore que Déſormes n'eſt point coupable... ne vous expoſez pas à tremper vos mains dans le ſang de l'innocence; votre vain repentir ne lui rendroit pas une vie perdue au milieu des tourmens... (*elle veut faire un dernier effort pour ſe jetter aux pieds de ſon pere, & elle retombe dans les*

bras de Julie) C'eſt vous ſur-tout que je conjure... mes forces m'abandonnent... arrachez-moi d'ici... j'expirerois devant lui...

M. DE SIRVAN, *avec effroi, & l'entraînant vers ſon appartement.*

Clémentine... Clémentine! (*hors de lui*) Ma fille!.. (*Julie emmene Clémentine.*)

DÉSORMES, *courant vers Clémentine, & arrêté par les Domeſtiques.*

Que je la ſuive au tombeau!

M. DE SIRVAN, *tendant les bras à M. de Franval, & dans l'excès du déſeſpoir.*

Elle meurt!.. ah! Dieu... je l'ai perdue.

M. DE FRANVAL.

Ami trop malheureux.

M. DE SIRVAN.

Oui, je le ſuis!.. mais il me reſte un eſpoir.

M. DE FRANVAL.

Où courez-vous?

M. DE SIRVAN.

Laiſſez-moi.

M. DE FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. DE SIRVAN.

Pour la voir expirer... je n'écoute plus rien... laiſſez-moi... (*aux Domeſtiques, en leur montrant Déſormes*) Veillez ſur lui... s'il s'échappe... c'eſt vous qui m'en répondrez... (*à Déſormes, avec l'accent de la rage & du déſeſpoir*) J'ai tout perdu... monſtre!.. je ſerai vengé.

M. DE FRANVAL, *à M. de Sirvan, qui veut ſortir.*

Qu'allez-vous faire?

M. DE SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des loix... me venger & mourir. (*il ſort, malgré les efforts de M. de Franval.*)

M. DE FRANVAL.

Arrêtez... arrêtez... Il me fuit. (*à part, en regardant Déſormes*) Infortuné!... ah ! malgré moi ſon ſort... (*aux Domeſtiques*) Mes amis, laiſſez-moi lui parler... éloignez-vous quelques inſtans. (*Les Domeſtiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reſte ouverte. On les voit de temps en temps reparoître dans l'enfoncement.*

SCENE VII.

M. DE FRANVAL, DÉSORMES.

M. DE FRANVAL, *à part.*

Mon cœur eſt pénétré. (*à Déſormes, qui eſt aſſis dans un fauteuil, & tout entier à ſa douleur*) Je ſuis ſeul avec vous, & je cede à l'intérêt puiſſant que malgré moi vous m'avez inſpiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au ſort qui vous menace... (*il s'avance vers la porte du fond, aucun Domeſtique ne paroît; il obſerve s'il ne peut être entendu, revient à Déſormes, & lui dit d'une voix baſſe*) : Entrez dans cet appartement... les fenêtres donnent ſur le jardin, il vous ſera facile d'échapper...

DÉSORMES ; *il ne répond rien, & reſte renverſé dans un fauteuil; ſon attitude & ſes geſtes, tout exprime ſon déſeſpoir.*

M.

M. DE FRANVAL.

Vous ne répondez rien... ſongez que les momens ſont chers, qu'un ſeul inſtant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher...

DÉSORMES. *Il fixe un œil ſombre ſur M. de Franval, & ne répond rien.*

M. DE FRANVAL.

Quel morne ſilence!... eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez ce que je fais pour vous?..

DÉSORMES. *Il regarde M. de Franval, jette un profond ſoupir, & lève les mains au Ciel.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques paroiſſent dans le fond; & M. de Franval, qui les apperçoit, baiſſe la voix en parlant à Déſormes.*

Que n'eſt-il en mon pouvoir de prouver votre innocence!.. tout vous accuſe, & je ne puis vous laiſſer périr... (*les Domeſtiques s'éloignent, & M. de Franval prenant Déſormes par le bras, continue...*) Venez, ſuivez-moi.

DÉSORMES. *Il regarde fixement M. de Franval, ſe lève; & détachant de ſon bras celui du Préſident, il retombe aſſis, & fait ſigne qu'il ne peut conſentir à prendre la fuite.*

M. DE FRANVAL.

Mais, réfléchiſſez donc... ſongez que le dernier ſupplice eſt tout ce qui vous eſt réſervé..

DÉSORMES. *Il fait un geſte de déſeſpoir, ſe relève avec impétuoſité, & retombe immobile.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques reparoiſſent.*

Si ce n'eſt pas pour vous... ſi vous ne craignez point la mort, ſi vous vous élevez au-deſſus de la honte... peut-être avez-vous des parens?..

DÉSORMES. *Il lève ſur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, & ſe cache le viſage avec ſes mains.*

Vous en avez... Ce ſouvenir vous arrache des larmes.... ah ! que vont-ils devenir ?... ils ſont déshonorés !..

DÉSORMES. *Il ſe lève avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés ſur la terre, il court à M. de Franval, ſe précipite ſur ſon ſein & le baigne de ſes pleurs.*

M. DE FRANVAL, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous pleurez !.. vous pleurez !.. ah ! Déſormes ! il eſt des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne répare point un tardif repentir. La ſûreté publique ferme tous les cœurs à la commiſération... mais vous attendriſſez le mien ... vous le pénétrez de douleur...

DÉSORMES. *Il le ſerre dans ſes bras.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques ſont éloignés.*

Fuyez, je vous en conjure... fuyez, je me charge de tout.

DÉSORMES. *Il lui fait ſigne qu'il n'y peut conſentir.*

M. DE FRANVAL.

Vous voulez mourir..

(*Déſormes le regarde, & ſe rejette dans ſon ſein.*)

M. DE FRANVAL.

Vivez, malheureux !... je vous en conjure, au nom de vos parens... au nom de votre pere, ſi vous l'avez encore....

DÉSORMES. *Il tombe aux pieds de M. de Franval.*

M. DE FRANVAL.

Vous embraſſez mes genoux ! Je vous l'ai dit ....

un ſentiment involontaire... le ſentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous....

DÉSORMES. *Il ſaiſit la main de M. de Franval, la baigne de ſes larmes, & la baiſe pluſieurs fois avec tranſport.*

M. DE FRANVAL.

Votre pere vit-il encore?...

DÉSORMES, *d'une voix étouffée par les ſanglots.*

Le ciel qui m'abandonne, le ciel me l'a conſervé.

M. DE FRANVAL.

Il vous aime?...

DÉSORMES.

Il me l'a témoigné bien tard; mais je meurs plus tranquille, puiſque je n'en ſuis plus haï.

M. DE FRANVAL.

Qui êtes-vous?

DÉSORMES.

Ne me connoiſſez pas.

M. DE FRANVAL.

Vous me refuſez?...

DÉSORMES.

Je le dois.

M. DE FRANVAL.

Vos parens me ſont-ils connus?

DÉSORMES.

Oui...

M. DE FRANVAL.

Où ſont-ils?

DÉSORMES.

Par pitié...

M. DE FRANVAL.

Répondez-moi.... d'où êtes-vous?

DÉSORMES.

De Grenoble....

M. DE FRANVAL.

Comment?...

DÉSORMES.

Ah! laiſſez-moi mourir....

M. DE FRANVAL.

Déſormes! répondez-moi... votre pere vit encore... Eh! pourquoi l'avez-vous quitté?...

DÉSORMES.

Il me haïſſoit....

M. DE FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait?...

DÉSORMES.

J'avois défendu mes droits contre une belle-mere implacable.

M. DE FRANVAL.

O ciel! regarde-moi... tes traits...

DÉSORMES.

Défigurés par le temps & le déſeſpoir, ſont-ils reconnoiſſables?

M. DE FRANVAL.

Seroit-il vrai?...Franval... quoi! ſerois-tu?.. ah! parle... réponds-moi...

DÉSORMES.

Que voulez-vous ſavoir?...

M. DE FRANVAL.

Si je ſuis le plus infortuné des peres....

DÉSORMES, *tombant à ſes genoux.*

Me le pardonnerez-vous ?

M. DE FRANVAL, *avec un cri.*

C'eſt lui !

DÉSORMES, *à genoux devant lui, & lui tendant les bras.*

Voilà votre victime !

M. DE FRANVAL, *l'embraſſant avec tranſport.*

Mon fils ! quoi ! c'eſt toi que je tiens dans mes bras ?

DÉSORMES.

Ah ! mon pere, je vous retrouve !

M. DE FRANVAL.

Quoi ! lorſque le repentir d'une mere expirante vient de te diſculper à mes yeux, quand je reconnois mon injuſtice, quand je te revois, l'on prépare ton ſupplice, & l'opprobre t'attend !...

DÉSORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine, & que cette malédiction cruelle, dont jadis vous m'avez accablé !

M. DE FRANVAL, *avec le plus grand déſordre & le déſeſpoir le plus marqué.*

Tu déchires mon cœur... ô mon fils !... ô mon cher fils !.. mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuſe, on conſpire ta perte... ſi je tarde un inſtant... reſte ici... je cours après Sirvan... il ne ſait pas... ô mon fils ! c'eſt moi ſeul qui t'ai plongé dans cet horrible abyme !

DÉSORMES.

Mon pere !...

M. DE FRANVAL, *courant aux Domeſtiques qui ſont dans l'enfoncement, les faiſant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de ſanglots, leur prenant les mains, leur montrant Déſormes.*

Venez, mes amis!... celui que vous voyez, cet infortuné... c'eſt mon fils!... ne l'accablez pas... il n'eſt point coupable... ayez pitié de moi... ayez pitié de lui... je vais... je cours... ô Dieu! permets qu'il en ſoit encore temps!

(*Il ſort par la porte du fond; Déſormes le ſuit juſques dans l'enfoncement; il lui tend les bras, juſqu'à ce qu'il ſoit cenſé ne le plus appercevoir; il reſte dans la piece du fond, environné de tous les Domeſtiques*).

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Pendant cet entr'acte, le fond du Théâtre reſte toujours ouvert; on voit Déſormes ſe promener, s'aſſeoir, ſe lever; ſon agitation, ſon déſordre eſt extrême; les Domeſtiques ſe parlent entr'eux, ſe regardent, ont l'air de le plaindre.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, *allant au-devant de Julie, qui ſort de l'appartement de Clémentine.*

EH bien! Julie.... Mademoiſelle...

JULIE.

Il ne faut pas encore déſeſpérer de ſa vie.

LOUIS.

Combien nous perdrions, ſi ce coup nous l'enlevoit.

JULIE.

Elle a repris connoiſſance, & ſon eſprit paroît plus tranquille; il ſemble que cette derniere criſe ait rap-

pellé ſa raiſon : mais elle refuſe tout ſoulagement... elle pleure, nomme Déſormes ; & tout-à-coup ſes pleurs ſe ſechent ; elle tombe dans une rêverie profonde, & n'en ſort que pour prononcer encore le nom de ſon amant.

LOUIS, *vivement.*

M. de Franval a couru ſur les pas de M. de Sirvan ; il étoit dans le plus grand déſordre... nous nous étions éloignés par reſpect ; il nous a fait approcher, & nous a dit : « mes amis, c'eſt mon fils, il n'eſt » point coupable... ne l'accablez pas... ayez pitié » de moi... ayez pitié de lui ». Il eſt ſorti ; les pleurs baignoient ſon viſage.... nous ignorons ce que cela ſignifie.

JULIE.

Son fils ! Déſormes, ſon fils !

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu ! toucherions-nous au terme de nos maux.... Ah ! c'eſt Saint-Germain.

SCENE II.

LOUIS, SAINT-GERMAIN, LOUIS.

JULIE.

Vous voilà!

SAINT-GERMAIN, *en veſte de Courier, bottes aux jambes, fouet à la main.*

Oui, mon maître & M. de Franval le fils arrivent. J'ai pris les devans. Ils ſeront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'eſt paſſé dans ce château des choſes bien étonnantes... Clémentine a penſé perdre la vie.

SAINT-GERMAIN.

O ciel!

JULIE.

Et l'auriez-vous jamais cru?.. Déſormes...

SAINT-GERMAIN.

Eh bien?

JULIE.

Il y avoit dans ce ſecrétaire une ſomme aſſez conſidérable... & pendant la nuit il a diſparu, emportant avec lui cet argent qu'il venoit de recevoir.

SAINT-GERMAIN.

Comment?

JULIE.

Tout dépoſe cotre lui, tout le condamne, & perſonne ne peut douter...

SAINT-GERMAIN.

On l'accuſe ?

JULIE.

On va le livrer aux mains de la Juſtice.

SAINT-GERMAIN, *jettant un grand cri.*

Ah, Dieu ! ah, juſte Dieu !

(*Il ſort avec précipitation.*)

SCENE III.

JULIE, LOUIS.

JULIE.

Que dit-il ?.. où court-il ?..

LOUIS.

Mademoiſelle ... ſi M. Déſormes n'étoit pas criminel...

JULIE.

Je ne ſais plus que penſer ... ce que vous m'avez dit, la ſurpriſe, le cri, l'état affreux de Saint-Germain, ſa fuite précipitée, tout me confond, tout auroit mon incertitude ... coutons vers Clémentine ... Si Déſormes eſt juſtifié, quel autre, plutôt qu'elle, a beſoin d'en être informé.

(*Déſormes paroît dans le fond.*)

LOUIS, *le montrant à Julie.*

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il ſe peut, ſa douleur ... encouragez-le à

ne rien négliger pour ſa juſtification... elle nous eſt à tous auſſi néceſſaire qu'à lui-même.

(Elle ſort, & rentre chez Cléméntine.)

(Déſormes s'avance lentement. Il a l'air ſombre, il eſt défiguré, il leve quelquefois les yeux au ciel. Les Domeſtiques ſont dans l'enfoncement; tous paroiſſent conſternés.)

SCENE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS, *allant à Déſormes chapeau bas, & lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.*

M. Déſormes... Monſieur...

DÉSORMES.

Mon ami!., je n'oſe vous interroger ... ah! mon ami...

LOUIS

Parlez, ne craignez rien... ne croyez pas que je vous accuſe... Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DÉSORMES.

Ce n'eſt pas de moi dont il faut s'occuper ... ne me cachez rien ... en eſt-ce fait? ai-je tout perdu? votre maitreſſe... Mademoiſelle de Sirvan.

LOUIS.

Elle vit encore.

DÉSORMES.

O Dieu! je te rends grace!.. qu'elle me ſurvive, & je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah! Monſieur! vous ſerez juſtifié... le ciel ne permettra pas que vous ſoyez condamné ſur de ſimples apparences. Nous vous reſpectons... nous vous aimons tous; il n'eſt aucun de nous qui ne vous ſoit redevable de quelques bienfaits, & tant de bonté, tant d'humanité, ne ſont pas d'un cœur fait pour une baſſeſſe.

DÉSORMES.

Ton eſtime m'eſt bien chere... va, je n'en ſuis pas indigne... Si Clémentine n'exiſtoit pas, ton cœur ſeroit le ſeul qui m'eût rendu juſtice.

SCENE V.

CLEMENTINE, DÉSORMES, JULIE, LES DOMESTIQUES, *dans la piece du fond.*

CLÉMENTINE, *parlant à Julie. Son déſordre eſt moins grand; ſa force revient par gradation dans le courant de la ſcène.*

Non, non, tes conjectures ne ſont pas fauſſes... Non, Julie, j'en crois ton récit, & mes preſſentimens... ah! Déſormes, je vous cherchois...

DÉSORMES.

Eh quoi! vous daignez voir encore un infortuné...

CLÉMENTINE.

Mes jours ne ſont-ils pas attachés aux vôtres? penſez-vous que je ſurvécuſſe un moment au coup qui vous frapperoit... mais, que m'a dit Julie?.. elle

m'a parlé de M. de Franval, de votre pere .... hélas ! mes idées ſont encore à tel point confuſes ... quel rapport votre pere, & M. de Franval ? ..

DÉSORMES.

Il eſt de mon deſtin d'être funeſte à tout ce qui m'eſt cher... ce pere qui m'accabla ſi long-temps de ſa haine, & qui, déſabuſé, m'ouvre ſon ſein, & me rend ſa tendreſſe... C'eſt M. de Franval.

CLÉMENTINE, *après un inſtant de ſilence, à Julie, d'une voix éteinte, & qui fait un effort pour ſe ranimer.*

Il ne périra point. (*à Déſormes*) Votre ſort va changer... Un pere, ſon fils fût-il coupable, ne l'abandonna jamais, quand il put le ſauver.

DÉSORMES.

En ſera-t-il le maître ?.. Il a couru ſur les pas de M. de Sirvan... il ne revient pas... les plaintes ſont portées... les indices me condamnent ; & ſi le ciel ne prend ma défenſe, je ſuis perdu.

CLÉMENTINE, *avec la plus grande énergie.*

Non, mon cœur s'eſt ranimé : j'ai recouvré la raiſon ; l'eſpoir vient de renaître dans mon ame... les préſages ne peuvent me tromper. L'infortune eſt à ſon terme ... le ciel vous éprouvoit ; vous allez triompher.

DÉSORMES, *avec effroi.*

Quel bruit ſe fait entendre ?...

CLÉMENTINE, *avec la plus grande explosion.*

Je vous l'ai dit ; nos malheurs ſont finis.

X

SCENE VI.

M. DE SIRVAN, *arrivant d'un côté avec un Exempt;* M. DE FRANVAL, *accourt par le milieu du Théâtre;* VALVILLE, *botté, & ſon fouet à la main;* SAINT-GERMAIN, M. DE FRANVAL *fils, arrivent avec précipitation;* CLÉMENTINE, JULIE, *ſont à droite du Théâtre,* DÉSORMES *eſt au milieu;* CHARLES, LOUIS, *& tous les Domeſtiques rempliſſent le fond de la ſcène.*

M. DE SIRVAN, *à l'Exempt, en lui montrant Déſormes.*

LE voilà, Monſieur, le voilà.

CLÉMENTINE, *tombant dans les bras de Julie, & les mains étendues vers ſon pere.*

Arrêtez.

DÉSORMES, *ſe jettant dans les bras de ſon pere.*

Mon pere!

M. DE FRANVAL *pere.*

Qu'allez vous faire?.. c'eſt mon fils... égorgez-le dans mes bras.

M. DE SIRVAN.

Son fils!

M. DE FRANVAL *fils, ſe précipitant l'épée à la main entre l'Exempt & ſon frere, qu'il couvre de ſon corps.*

C'eſt mon frere!.. il n'eſt point coupable...

SAINT-GERMAIN, *tombant aux genoux de M. de Sirvan.*

Grand Dieu!.. au nom du ciel.... écoutez-moi...

VALVILLE, *aux pieds de ſon pere.*

C'eſt moi, mon pere!.. épargnez l'innocent.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, ENSEMBLE.

Que dites-vous? Que dit-il?

VALVILLE ET SAINT-GERMAIN.

Épargnez l'innocent... C'eſt moi...

VALVILLE, *continuant.*

Mon pere, écoutez-moi... Déſormes n'eſt point coupable... c'eſt votre fils...

M. DE SIRVAN.

Mon fils!..

VALVILLE.

Oui, cette nuit, quand tout le monde repoſoit... moi ſeul...

SAINT-GERMAIN.

Ah! je ſuis plus criminel que lui!

M. DE SIRVAN.

Parlez... parlez...

VALVILLE.

Hier, j'ai joué, j'ai perdu. Ma parole étoit engagée. Je vous crains, je ne ſavois comment m'acquitter... J'étois au déſeſpoir... J'ai forcé cet honnête homme, en le menaçant de ma mort, à tremper dans mon crime... vous dormiez, tout repoſoit; ce bureau étoit ouvert, j'en ai enlevé l'argent qu'il renfermoit; je ſuis ſorti avant quatre heures du matin, j'ai couru

dégager ma parole. Je ſuis remonté à cheval, & j'ai été au-devant de Franval à qui j'ai conté ma perte, mes chagrins, ma honte, & mon crime... Son amitié généreuſe alloit tout réparer... j'arrive... on m'apprend que Déſormes... ah, Dieu! l'innocent va périr, & je ſuis ſeul coupable! mon pere, puniſſez-moi! n'épargnez point un fils qui vous déshonore; percez mon cœur que le remords déchire... point de pitié, frappez! je meurs en vous béniſſant.

M. DE SIRVAN, *après un moment de ſilence, produit par l'étonnement que chacun éprouve du récit de Valville.*

Malheureux! à quoi avez-vous expoſez votre pere? (*à Déſormes*) Et vous, à qui j'ai fait l'injuſtice la plus odieuſe?..

CLÉMENTINE, *avec une joie tranquille.*

Ah! je connoiſſois bien ſon cœur!

DÉSORMES, *éperdu.*

Monſieur... ô mon pere!.. & vous, Clémentine... ma chere Clémentine!..

(*Il ſuccombe à ſa joie, & fait ſigne qu'il ne peut plus parler.*)

M. DE FRANVAL *pere.*

Mon fils!.. ce coup inattendu l'a ſaiſi...

M. DE FRANVAL *fils.*

Mon frere, revenez à vous... c'eſt Franval qui vous ſerre entre ſes bras.

M. DE SIRVAN, *le preſſant avec tendreſſe.*

Mon ami! pardonne-moi les maux que je t'ai cauſés.

DÉSORMES,

DÉSORMES, *revenant à lui, regardant tout ce qui l'environne, appercevant Clémentine, & disant d'une voix affoiblie, mais avec un visage où se peignent tous les sentimens dont il est agité:*

Clémentine ... elle me l'avoit bien dit... la voilà, mon père, la voilà, j'ai pensé lui coûter la vie.

CLÉMENTINE, *du ton le plus doux.*

Clémentine étoit-elle coupable? & pourriez-vous la condamner encore?

M. DE SIRVAN.

Mes torts sont affreux!.. (*à Valville*) Regardez l'abyme où vous m'alliez plonger. Jeune insensé! c'est pour vous que l'honnête homme s'est vu traiter comme un vil criminel... Concevez-vous les suites terribles d'une faute qui n'est que trop commune, & dont à votre âge on est loin de prévoir toutes les conséquences? Si vous voulez que je l'oublie, publiez-la ... vous-même... je l'exige ... & qu'au moins votre exemple & vos remords fassent frémir, & retiennent tous ceux qui seroient tentés de vous imiter... & vous, Saint-Germain! vous! avoir eu la foiblesse...

SAINT-GERMAIN, *en pleurant.*

Je l'ai vu naître!

M. DE SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité ... je vois votre douleur, & je la crois sincere ... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

SAINT-GERMAIN, *embrassant les genoux de M. de Sirvan.*

O mon maître!

M. DE SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonne... (*à Valville*) Cette leçon eſt terrible... profitez-en...

VALVILLE.

Ah, mon pere! ah, Déſormes! rien ne peut égaler & ma honte & mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu ſuſpecte un moment la probité de l'homme que j'eſtime le plus.

DÉSORMES.

C'eſt cependant à cette faute que votre cœur ſe reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon pere & Clémentine... Laiſſons-là nos malheurs paſſés, il me ſemble que ce n'eſt qu'un ſonge.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval, en lui montrant Déſormes.*

Mon ami, je te rends ton fils.

M. DE FRANVAL.

Combien je ſuis coupable à ſon égard... que d'injuſtices à réparer!

DÉSORMES.

Vous ne me haïſſez plus, & tout eſt oublié.

M. DE SIRVAN, *à Déſormes.*

Je t'ai perſécuté bien cruellement, mon ami!.. Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DÉSORMES.

Ah, Monſieur!

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval pere.*

Vous m'approuvez... (*à Franval fils*) Je ne crois pas vous offenſer... j'ignorois leur amour, & vous êtes trop généreux...

M. DE FRANVAL *pere.*

Mon fils ſait ce qu'il doit à ſon frere...

M. DE FRANVAL *fils.*

Dites à mon ami... que ce ſentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frere! jouiſſez d'une félicité qui vous eſt ſi bien acquiſe. Mademoiſelle, aimez en moi l'ami de votre époux. Je n'épargnerai rien pour mériter votre eſtime & ſa tendreſſe. Rendez-vous mutuellement heureux, je le ſerai de votre bonheur.

DÉSORMES.

Mon frere... mes larmes vous répondent pour moi.

(*M. de Sirvan uniſſant Déſormes & Clémentine.*)

CLÉMENTINE.

Ah, Déſormes!

DÉSORMES.

Clémentine, que notre ſort eſt changé!

M. DE SIRVAN.

Venez, mes chers enfans... ce jour a été terrible; qu'il ſoit ſuivi des jours les plus heureux... vous ne me quitterez point... nous vivrons enſemble!.. Je réparerai... oui, ma tendreſſe vous fera tout oublier.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Clémentine & Déſormes*, Drame ; *l'Amant bourru*, *Julie*, & *l'Erreur d'un moment*, Comédies, par M. de Monvel ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 2 Janvier 1781. *Signé*, SUARD.

Le Privilége général, accordé pour dix années, ſe trouvera au Théâtre de M. de Monvel.

LA COMÉDIE
A
L'IMPROMPTU,
OU
LES DUPES;

Représentée par les Comédiens ITALIENS, *le Mardi* 5 *Septembre* 1780;

PAR M. DORVIGNY.

Prix 1 *liv.* 4 *sols.*

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. LOURDIS,	*M. Roſieres.*
Madame LOURDIS,	*Mme. Gonthier.*
ANGÉLIQUE,	*Mme. Julien.*
LISETTE,	*Mme. Dugazon.*
Madame FINOT,	*Mme. Perceval.*
FINOT,	*M. Thomaſſin.*
VALERE,	*M. Raymond.*
FRONTIN,	*M. Valleroy.*
BONNE-FOI, Notaire,	*M. Favart.*

La Scène eſt dans un Sallon ſur le Jardin.

LA COMÉDIE

A

L'IMPROMPTU.

SCENE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MON pauvre Maître ! Ah ! quel malheur ! Il en mourra !

LISETTE.

Mais écoute donc....

FRONTIN.

Je lui avois tant dit de fois : Monſieur, défiez vous ! N'allez pas devenir amoureux ! Ne faites pas une folie comme celle-là ! Jettez vous plutôt dans la rivière la tête la première.

LISETTE.

Parle donc, original....

FRONTIN.

Eh, mon enfant ! vois-tu ; c'eſt d'amitié que je

lui diſois tout cela. Ce pauvre cher homme, il n'en a tenu compte. Il a voulu aimer.... Grand bien lui faſſe. Le voilà pas mal à préſent.

LISETTE.

Mais enfin, maudit bavard, me laiſſeras-tu parler avec tes complaintes éternelles ?

FRONTIN.

Te laiſſer parler! Eh! que pourrois-tu me dire? Nous ſçavons tout. Ta Maitreſſe en épouſe un autre que mon Maître.... Monſieur Finot, ſon Prétendu, eſt arrivé. Mais ne crois pas que nous ſoyons gens à céder ainſi la place? Nous allons paroître ici, mon Maître & moi, ſommer Iſabelle & toi de vous rendre à diſcrétion; & ſur le refus que vous en ferez, nous aſſiégerons le Père & la Mère, nous mettrons le Provincial à feu & à ſang, & nous emporterons d'aſſaut la Fille & la Soubrette. Voilà notre plan d'attaque; arrangez-vous pour la défenſe.

LISETTE.

Tais-toi donc, Nigaud! J'ai un plan bien meilleur. Il ne ſera pas beſoin de répandre de ſang, ni de prendre la choſe au tragique.

FRONTIN.

Comment donc?

LISETTE.

Monſieur Lourdis, Père d'Iſabelle, veut effectivement la marier à un Provincial qui vient d'arriver avec ſa Mère. Pour le divertiſſement de la nôce, il veut faire repréſenter une Comédie chez lui; mais comme c'eſt un eſprit baroque, il voudroit de l'extraordinaire, & il m'a chargé de lui chercher un Poëte & un Muſicien; il ne connoît ni ton Maître, ni toi. Il faut d'abord vous introduire en cette qualité.

FRONTIN.

En Poëte, & en Muſicien! .... Des Militaires!

LISETTE.

Sans doute. Lorſqu'une fois vous ſerez dans la maiſon, nous trouverons les moyens d'agir de concert pour empêcher ce mariage.

FRONTIN.

Hem? J'ai bien peur que nous n'en ſoyons que les témoins.

LISETTE.

Ne crains rien, te dis-je; nous réuſſirons. Songe donc que nos Maîtres ont pour eux la jeuneſſe & l'amour.

FRONTIN.

Et la malice féminine! Comptes-tu donc cela pour rien?

LISETTE.

Pauvre ſot! Elle vaut toujours bien la bonté maſculine.... Mais revenons à nos affaires. D'abord le Père, Monſieur Lourdis, eſt un Bourgeois épais, qui s'eſt enrichi dans le Commerce, & qui a la fureur d'avoir de l'eſprit. Madame Lourdis, ſa digne moitié, eſt une bavarde outrée, jouant le ſentiment, & qui à cinquante ans croit n'en avoir que vingt.

FRONTIN.

Bon! le Provincial eſt un ſot, cela va ſans dire. Et ſa Mère? ....

LISETTE.

Sa Mère le vaut bien.

FRONTIN.

A merveille! Moi, j'ai de l'eſprit, tu es adroite, Nos Maîtres ont de l'amour; les Provinciaux doivent baiſſer pavillon; il n'y a pas là de réplique.

LISETTE.

Tais-toi: voilà Monſieur Lourdis qui rêve à ſa Comédie. Je vais te préſenter.

FRONTIN.

Oui : mais j'ai peur que pendant ce tems-là mon Maître ne s'impatiente. Il eſt ſi vif! Il pourroit venir faire ici quelque Scène qui dérangeroit tout.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LOURDIS, *entre en rêvant & ſe parlant.*

LOURDIS, *à lui-même.*

NON, non, jamais ma Fille n'auroit pu mieux choiſir. Un bon garçon! riche, jeune, honnête! ... Ma foi, c'eſt un très-bon parti!

LISETTE.

Monſieur, que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que je vous apporte?

LOURDIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LISETTE, *préſentant Frontin.*

Voyez-vous bien cet homme-là, Monſieur?

LOURDIS.

Oui. Eh bien! qu'eſt-ce que c'eſt?

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis.... (*à Liſette.*) Abrège donc le cérémonial?

LISETTE.

C'eſt un homme univerſel, Monſieur! C'eſt votre bonne étoile qui vous l'envoye.

LOURDIS.

Oui-da! oh bien! tant mieux!

LISETTE.

Oui, Monſieur, univerſel! Muſique, Poéſie, Décorations, Comédies.... Il s'entend à tout.

LOURDIS.

Quoi! Monſieur eſt Poëte?

FRONTIN.

Sous votre bon plaiſir, Monſieur.

LOURDIS.

Et Muſicien?

FRONTIN.

Autant l'un que l'autre.

LOURDIS.

Parbleu! Je me réjouis fort de vous voir ici.

FRONTIN.

Oh mais, Monſieur, j'ai un Maître qui eſt bien autre choſe....

LOURDIS.

Hem!

FRONTIN.

Oui. Un homme dont je ſuis l'Élève! Un Virtuoſe de la première force! Oh, diable; c'eſt celui-là qui vous ſurprendra....

LOURDIS.

Tant mieux; voilà ce qu'il nous faut. Liſette vous a ſans doute dit le ſujet de la Fête que je voudrois donner.

LISETTE.

Oui. Je lui en ai touché deux mots.

LOURDIS.

Eh bien! Monſieur, voilà ce que c'eſt.... Je marie ma Fille, comprenez-vous? Son Prétendu eſt ici avec ſa Mère, & je veux les régaler d'une petite Comédie, ... faite exprès; .... vous entendez bien?

FRONTIN.

Très-bien, Monſieur.

LOURDIS.

Ce ſera fort galant, eſt-il vrai?

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds.

LOURDIS.

Mais ce n'eſt pas le tout. Je voudrois du neuf, entendez-vous? Quelque choſe de gai; la, du plaiſant: ... car ma Fille, depuis quelque tems, a un fond de chagrin; ... on ne ſçait d'où cela vient: ... mais je voudrois la diſſiper; ſentez-vous?

FRONTIN.

Oui, j'entends votre idée.... une plaiſanterie? ...

LOURDIS.

Juſtement. Pour rire.... comme qui diroit.... tenez.... je vais vous expliquer ça encore plus clairement. Imaginez-vous, mon Gendre eſt un fort bon garçon; mais, entre nous, il eſt un peu neuf, voyez-vous; cela ſort de Province; ça n'a rien vu, & je voudrois un peu rire à ſes dépens.... Y êtes-vous à préſent? Hem!....

FRONTIN.

Oui, oui, Monſieur, je comprends.

LOURDIS.

Bon, arrangez-nous çà.... là, quelque petite drôlerie dans le goût de.... dont il ſoit la dupe pour un moment.... là.... une manière de poiſſon d'Avril.... hem?

LISETTE.

Oui. Comme je vous diſois, il s'agit de duper le Gendre.

LOURDIS.

Eh! oui; voilà tout.

FRONTIN.

Oh bien! on le dupera, Monſieur, on le dupera.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. Madame LOURDIS, VALERE, *en uniforme.*

Madame LOURDIS, *à Valère.*

MONSIEUR, je ne puis rien répondre à tout cela. Mais voilà mon Mari; expliquez-vous avec lui.

FRONTIN, *à Liſette.*

Ah! morbleu! Voilà mon Maître; il a déjà parlé à la Femme.

VALERE, *à Lourdis.*

Ah! Monſieur, prenez pitié d'un amoureux paſſionné qui n'a plus d'eſpérance qu'en vous.

LISETTE, *à Frontin.*

Eh! miſéricorde! il va tout gâter.

FRONTIN, *à Liſette.*

Laiſſe-moi faire.

LOURDIS, *tout étonné, à Valère.*

Monſieur, que voulez-vous dire?

VALERE.

Je viens vous découvrir le ſecret de mon cœur, & j'attends de vous....

FRONTIN, *l'arrêtant.*

(*A Valère.*) Paix. Taiſez-vous. (*A Lourdis en riant.*) Ah, ah, ah! Monſieur; vous n'êtes pas au fait. (*A Valère.*) Taiſez-vous, vous dis-je. (*A Lourdis.*) Monſieur que voilà.... C'eſt une idée plaiſante que j'ai eu. (*A Valère.*) Ne dites mot. (*A Lourdis.*) C'eſt mon Maître, celui dont je ſuis l'Élève, ce Virtuoſe, dont je vous parlois tout-à-l'heure; de plus, il eſt Poëte, & joue la Comédie à merveille.

LOURDIS.

Ah! Monſieur eſt Poëte!

VALERE.

Moi, Poëte!

FRONTIN.

(*Bas à Valère.*) Oui. (*A Lourdis.*) Oui, Monſieur, Poëte; & des plus Poëtes qui ſe faſſent encore.

Madame LOURDIS.

Pourquoi donc porte-t-il l'uniforme?

LISETTE.

Oh! c'eſt.... c'eſt le Poëte du Régiment.

FRONTIN.

Oui, c'eſt celui qui chante les Batailles, les Victoires! Oh! c'eſt un grand homme, allez!

LOURDIS.

Peſte!

VALERE, *à Frontin.*

Mais, à quoi bon?...

FRONTIN.

Chut. (*A Lourdis.*) J'ai cru qu'il nous ſeroit fort utile pour la Comédie que vous voulez repréſenter; & comme il joue les Amoureux à ravir, il a voulu tout en entrant vous donner à l'Impromptu une petite idée de ſon talent.

LOURDIS.

Bien, bien, morbleu. J'en ai été la dupe, ma foi; Monſieur a l'air de jouer bien naturellement.

Madame LOURDIS.

Oh! mon ami, ce n'eſt rien en comparaiſon de la ſcène que Monſieur m'a jouée tout-à-l'heure dans le Sallon! C'eſt cela qu'il falloit voir!

VALERE.

Comment, jouée?... (*A Liſette.*) Mais, explique-moi donc....

FRONTIN, *s'emparant du Père & de la Mère.*

Ecoutez, Monſieur, & vous, Madame, ce que j'ai penſé ſur votre Comédie..... il ne faut pas aller chercher des Acteurs plus loin. Nous jouerons nous-même. Monſieur & moi, nous donnerons le canevas d'une Pièce, & chacun remplira ſon rôle à l'impromptu. C'eſt plus chaud. Par exemple, Monſieur, je ſuis perſuadé que vous vous acquitterez très-bien du vôtre.

LOURDIS.

Moi, oh! je vous en réponds. Ma foi, tenez, j'avois la même idée que vous.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FINOT.

FINOT.

EH bien, beau-père, vous nous laiſſez tous ſeuls?

LOURDIS.

Un moment, un moment, mon Gendre, je ſuis à vous.

FRONTIN.

Ah! c'eſt donc Monſieur qui eſt le Prétendu?

LOURDIS.

Oui, c'eſt mon Gendre.

FRONTIN.

En ce cas-là, honneur à Monſieur le Gendre. (*A Valère.*) Monſieur, faites compliment à Monſieur.

VALERE, *à Finot.*

Monſieur, permettez-vous que j'aie l'honneur de vous aſſurer de l'intérêt....

FINOT.

Monſieur, vous êtes bien bon... aſſurément.., & je ne mérite pas..... Beau-père, qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là ?

LOURDIS.

Bon, bon, nous vous mettrons au fait. Mais à préſent, Meſſieurs, achevons un peu, pour notre Pièce.

FRONTIN.

Eh bien, Monſieur, le plan ſera, comme à l'ordinaire, une intrigue amoureuſe. Une jeune fille aura un Amant qui ſera, comme cela ſe pratique, traverſé par un rival laid & mauſſade, comme c'eſt encore l'uſage. Tenez, ſuppoſons que ce ſoit Monſieur qui faſſe le rôle.

LOURDIS.

Oui, bon!

FINOT.

Comment donc, Monſieur, mauſſade!

LOURDIS.

Oui, laiſſez donc, je vous dis qu'on vous expliquera tout cela. (*A Frontin.*) Après, Monſieur?

FRONTIN.

Eh bien! après ce rival laid & mauſſade, comme Monſieur, diſons-nous, ſera protégé par les parens; mais l'Amoureux aura pour lui le cœur de la Demoiſelle & la Suivante de la maiſon, fille qui doit être fort adroite.

LISETTE.

J'entens, Monſieur; voilà qui me regarde.

FRONTIN.

Bon. Pour les aider, nous mettrons encore dans leurs intérêts un certain Valet fourbe de profeſſion....

LOURDIS.

Qui eſt-ce qui jouera ce frippon-là ?

FRONTIN.

Moi, Monſieur; à votre ſervice.

LOURDIS.

Fort bien.

FRONTIN.

Et ils chercheront enſemble les moyens de duper le Rival, le Père & la Mère, & de couronner leur amour par un bon mariage, comme c'eſt auſſi la concluſion de toutes les Pièces.

LOURDIS.

A merveille. Voilà tout ce qu'il faut.

FRONTIN.

Maintenant procédons à la diſtribution des rôles. (*Bas à Liſette.*) Toi, vas prévenir ta Maitreſſe.

LISETTE.

Bon, j'y vais. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HORS LISETTE.

FRONTIN, *à Lourdis.*

VOUS, Monſieur, vous avez de la chaleur & du raiſonnement, vous nous jouerez fort bien le Père. Eſt-il vrai?

LOURDIS.

Oui, parbleu! je le jouerai, & je vous en dirai de bonnes même.

FRONTIN.

Vous, Madame, vous ferez la Mère.

Madame LOURDIS.

Qui? moi! faire la Mère! Y penſez-vous donc?

FRONTIN.

Oui, Madame, vous avez de la dignité, cela vous ira fort bien.

Madame LOURDIS.

Non, Monſieur, non, je ferai l'Amoureuſe.

LOURDIS.

Comment, l'Amoureuſe?

Madame LOURDIS.

Oui, mon cher Epoux, l'Amoureuſe.

FRONTIN.

Mais, avec votre permiſſion, Madame, cela ne ſe peut pas.

Madame LOURDIS.

Pourquoi donc pas? A votre avis, ſuis-je laide, vieille, hideuſe?

FRONTIN.

Oh! non.

Madame LOURDIS.

Croyez-vous qu'on manque de maintien?

VALERE.

Non, Madame; mais....

Madame LOURDIS.

Il n'y a pas de mais, Monſieur. Apprenez, qu'on n'en eſt pas encore à faire les rôles de Mère.

LOURDIS.

Mais quel diable d'embarras! Voulez-vous que ce ſoit votre fille qui les faſſe?

FRONTIN.

Effectivement, Madame, il faut vous prêteraux circonſtances.

LOURDIS.

Eh, parbleu! oui; vous voyez bien, moi je fais le Père, & certainement ſi je voulois.... Mais je n'en parle pas; je vous donne l'exemple.

Madame LOURDIS.

Eh bien! mon cher ami, ſi cela vous fait plaiſir, je veux bien vous faire ce ſacrifice-là. Je jouerai la Mère : mais cela ne m'ira point du tout; vous le verrez.

VALERE.

Ah? comme cela, Madame, les ſituations ſeront bien plus naturelles. Mademoiſelle votre Fille jouera l'Amoureuſe, Monſieur le Prétendu jouera le Rival, & moi l'Amant; vous avez la Soubrette, & Monſieur fera le Valet.

FINOT.

Mais je ne comprends pas, moi....

LOURDIS.

Ne vous inquiétez pas; je vous ferai comprendre ça, moi: je vous expliquerai votre rôle.

FRONTIN.

Écoutez, Monſieur, vous n'avez qu'à prévenir tout votre monde. En attendant que vos Spectateurs ſoient arrivés, envoyez-nous Mademoiſelle votre Fille, nous allons faire une répétition avec elle, pour prendre l'intelligence des caractères.

LOURDIS.

C'eſt bien penſé. Nous répéterons ici, mon Gendre. Allons chercher Madame Finot. (*A ſa Femme.*) Vous, ma chère amie, allez avertir votre Fille. (*Liſette rentre.*) Toi, Liſette, reſte avec ces Meſſieurs, pour arranger ici tout ce qu'il faudra.... Nous allons vous amener tous les Acteurs. (*Il s'en va avec ſa Femme & Finot.*)

SCÈNE VI.

VALERE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien! Liſette, as-tu prévenu ta Maîtreſſe?

LISETTE.

Pas encore; je n'ai pu l'approcher, Madame Finot ne la quitte pas.

VALERE.

Il eſt cependant néceſſaire de l'avertir, de peur que ſa ſurpriſe ne nous trahiſſe.... Voilà tout ce qu'il faut pour écrire. Je vais lui faire une Lettre, pour la prévenir ſur notre projet.

FRONTIN.

C'eſt bien penſé.... Nous, ſongeons à notre dénouement; c'eſt l'eſſentiel. Écoute, Liſette, connoîtrois-tu un Notaire aguerri?

LISETTE.

Oui, oui, j'ai ce qu'il nous faut.

FRONTIN.

Tant mieux; que le contrat ſoit bien en règle, entends-tu? Qu'il ſe tienne prêt au moindre ſignal. Vole, & reviens.

LISETTE.

Sois tranquille; je réponds de tout. (*Elle part.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

COMMENT, tu renvoyes Liſette? & ma Lettre pour Angélique, par qui la lui faire tenir à préſent?

FRONTIN.

Par qui? .... Ma foi, voilà le Père qui revient; Il n'y pas à balancer. Il faut qu'il faſſe lui-même la commiſſion, ſans s'en douter.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LOURDIS.

LOURDIS.

VOILA notre monde que je vous amène.

VALERE.

Un inſtant, Monſieur, j'ai fait des réflexions ſur notre petit impromptu, & comme vous me paroiſſez avoir une excellente tête, je ne vous dis rien ſur votre rôle; mais j'ai cru néceſſaire d'en donner une petite idée à Mademoiſelle votre fille, qui doit être plus neuve que vous.

LOURDIS.

Oui, vous avez raiſon.

VALERE.

Pour lui faciliter ſon rôle, nous la prenons dans

la ſituation actuelle de ſon eſprit. Elle a un fond de chagrin, dites-vous ?

LOURDIS.

Oui, une mélancolie, on ne ſçait ce que c'eſt.

VALERE.

Eh bien, Monſieur, nous ſuppoſons que cette triſteſſe que vous lui voyez, vient de la perte d'un Amant qu'elle regrette.

LOURDIS.

Comment, d'un Amant ?

FRONTIN.

Oui, oui, Monſieur, avec les jeunes filles on peut ſuppoſer cela ; d'ailleurs, voyez-vous c'eſt ſituation de Roman.

LOURDIS.

Ah, bon, je comprends.

VALERE.

Nous ſuppoſons donc qu'elle eſt triſte de la perte d'un Amant qu'elle regrette, & de la néceſſité où elle ſe trouve de prendre un Époux qu'elle n'aime pas.

FRONTIN.

Comprenez-vous à préſent ?

LOURDIS.

Oui, oui, bien vû. Il me paroît bien habile cet homme-là ?

FRONTIN.

Oh ! je vous en répons. C'eſt le premier homme du monde pour une intrigue amoureuſe, & ſur-tout pour un dénouement, il eſt expéditif.

LOURDIS.

Bon. C'eſt ce qu'il faut.

VALERE.

Suivons l'idée, Monſieur ; voici une Lettre que

vous ferez remettre à Mademoiſelle votre fille, comme de la part de cet Amant ſuppoſé, de.... Valere, par exemple; elle ſera d'abord ſurpriſe, comme bien vous penſez.

LOURDIS.

Parbleu! je vous le demande.

VALERE.

Alors, j'arriverai, moi, faiſant le perſonnage de ce Valere, &.... après.... le reſte ira de ſuite.

LOURDIS.

Bon, bon, je m'en rapporte à vous. Vous m'avez l'air d'un gaillard!... Allons, allons, tant mieux, nous rirons.

FRONTIN.

Oh! pour cela, je vous en répons, allez.

VALERE.

Les voilà qui viennent, préparez tout cela. Nous allons nous retirer un inſtant pour ménager la ſurpriſe, & nous ne paroîtrons que lorſqu'il en ſera tems.

LOURDIS.

Bien dit: je vais parler à ma fille, & mettre tous nos Acteurs ſur la voie.

(*Valere & Frontin ſe cachent.*)

SCENE IX.

TOUS LES ACTEURS ENTRENT.

Madame LOURDIS, *à ſon mari.*

MON ami, nous commencerons quand vous voudrez.

Madame FINOT.

Ce n'eſt pas parce que Finot eſt mon fils, mais je vous répons qu'il jouera bien ſon rôle.

FINOT, *niaiſement.*

Oh, pour ça oui, ma mère.

LISETTE.

D'abord, Monſieur eſt on ne peut pas mieux dans le caractère.

LOURDIS.

Allons, Meſdames, prenez des chaiſes.

(*On s'aſſied.*)

(*Liſette voudroit parler à Angélique, mais Lourdis l'en empêche.*)

Paix Liſette. (*Il prend Angélique.*) Écoute toi, Angélique. Nous allons, comme je t'ai dit, jouer une Comédie à l'Impromptu....

ANGÉLIQUE.

Mais, mon père....

LOURDIS.

Eh bien, quoi? vas tu encore me dire que tu es chagrine? C'eſt juſtement pour cela, ça t'égayera. C'eſt un petit divertiſſement qu'on te donne..... Écoute-moi donc. Il faut ſuppoſer que tu as un amoureux en Campagne....

FINOT.

Comment, un amoureux, & moi donc....

LOURDIS.

Eh oui, mon Gendre, un amoureux.... Laiſſez-nous donc faire, laiſſez-nous conduire cela. Voilà l'eſprit de ton rôle, entends-tu, ma fille? Cet amoureux ſçait ton futur mariage, il en eſt très-piqué, & il t'a écrit cette Lettre.

LISETTE, *prenant la Lettre.*

Une Lettre; doucement, Monſieur, vous allez ſur mes briſées. Ceci eſt de l'emploi des Confidentes.

Aſſeyez-vous, Monſieur; & nous, Mademoiſelle, en ſcène, s'il vous plaît.

LOURDIS.

A la bonne heure, j'y conſens, voyons un peu comment vôus vous en tirerez toutes les deux.

(*Ici tout le monde s'aſſied de côté, & les Perſonnages qui répètent ſe mettent en ſcène.*)

ANGÉLIQUE, *bas à Liſette.*

Mais, Liſette, es-tu folle de vouloir que je me porte à une pareille extravagance?

LISETTE, *haut exprès & du ton de la ſcène.*

Non, Mademoiſelle, je connois vos chagrins & je veux les diſſiper. Apprenez que votre Amant va paroître, qu'il va mettre tout en œuvre pour vous arracher des mains de ſon rival, que je le ſeconde dans ſon projet; & qu'enfin voilà une Lettre de ſa part.

ANGÉLIQUE.

Ah! Liſette, ceſſe ce jeu cruel.

LISETTE.

Mais, Mademoiſelle, ce n'eſt point un jeu. Liſez vous-même & reconnoiſſez l'écriture.

(*Elle développe ſa Lettre.*)

ANGÉLIQUE, *voyant l'écriture.*

Ciel! que vois-je?

LOURDIS.

Fort bien, ma fille, bien naturellement.

Madame FINOT.

Oui, très-bien.

LISETTE.

Liſez, Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE, *lit.*

Ma chère Angélique, il eſt donc vrai qu'un rival odieux veut m'enlever ce que j'ai de plus cher au

monde.... Mais il n'eſt pas tems de nous répandre en plaintes inutiles, il faut agir. Je vous avertis donc de ne vous étonner de rien. Vous m'allez bientôt voir en préſence même de vos parens, & nous chercherons enſemble devant eux les moyens de nous ſouſtraire à leur tyrannie. Le plus tendre & le plus fidèle Amant, VALERE.

LOURDIS.

Bien imaginé, morbleu! Cette Lettre-là prépare l'intrigue à merveille, eſt-il vrai, Meſdames?

Madame FINOT.

Oui, je vois déja que voila un rival pour mon fils, tiens-toi bien, Finot.

FINOT.

Oh! que oui, ma mère.

LOURDIS, *avec intérêt.*

Chut, paix. Allons, courage, Angélique, égaye toi.

LISETTE.

Sans doute, Mademoiſelle, la ſituation l'exige.

ANGÉLIQUE, *toujours embarraſſée.*

Ah! ma chère Liſette, eſt-il poſſible! Cette Comédie! Valere.... Ah! je n'oſe....

LISETTE.

Oſez tout, Mademoiſelle, oſez tout.

LOURDIS.

Eh! oui, je te dis, livre-toi.

ANGÉLIQUE.

Non, Liſette, je me flatte mal à propos. Cette Lettre n'eſt ſans doute qu'une illuſion. Ce Valere, ce nom ſi cher à mon cœur, n'eſt peut-être ici qu'un nom pris à plaiſir.... Et le véritable Valere, celui qui me cauſe tant d'allarmes....

SCENE X.

VALERE ET FRONTIN *entrent en ſcène.*

VALERE, *aux genoux d'Angélique.*

IL eſt à vos pieds, chère Angélique! Il vous adore. (*Il lui baiſe la main*).

ANGÉLIQUE, *ſe laiſſe aller dans les bras de Liſette & Frontin.*

Ciel!

LOURDIS.

Ah! mes enfans! Le beau tableau! Ma foi, j'en ai la larme à l'œil.

FRONTIN.

Paix donc, Monſieur; ne troublez pas l'enthouſiaſme. (*A Angélique*). Continuez, Mademoiſelle, & parlez hardiment. Vous devez être au fait à préſent.

LOURDIS.

Oui, ma fille; du cœur. Imagine-toi que tout cela eſt véritable.

FRONTIN.

Eh, ſans doute; il n'y a que cela pour bien jouer.

FINOT.

Véritable! Oh, quoique çà, je vois toujours ben que c'eſt un ſemblant, moi. Pas vrai, ma mère?

LISETTE.

Aſſurément, Monſieur. Oh! vous prenez fort bien la choſe.

FRONTIN, *à Madame Lourdis.*

Ici, Madame! Il faut que vous ſurpreniez les

Amans.... (*A Valere*). Vous, Monſieur, pour rendre la ſcène plus piquante, baiſez bien tendrement la main à Mademoiſelle. Fort bien.... Allez, Madame, jouez l'étonnement.

Madame LOURDIS *ſe lève & vient gauchement ſe méler à l'action.*

Laiſſez-moi faire.... Que vois-je! un homme baiſer la main d'Angélique! (*Les deux Amans feignent d'être déconcertés; de l'autre côté, Frontin & Liſette s'écrient:*) Oh! Ciel! .... c'eſt le Diable. (*Ils reſtent en attitude.*)

LOURDIS.

Bien pris! ma foi, bien battu chaud!

Madame FINOT.

Oui, voilà une belle ſituation!

FINOT.

Mais moi, ma mère, quand eſt-ce donc que j'entrerai?

FRONTIN.

Eh! Monſieur, vous n'avez pas encore affaire là.

LOURDIS.

Oui, oui, l'on vous avertira. Allez, ma femme, allez.

Madame LOURDIS, *à Valère.*

Monſieur, que cherchez-vous ici?

VALERE.

Hélas! Madame, je ne vous cache point que c'eſt l'amour qui m'a conduit.

Madame LOURDIS, *minaudant.*

L'amour?

VALERE.

Oui, l'amour le plus tendre a pénétré mon cœur,

Madame LOURDIS.

Ce pauvre jeune homme.... en vérité, me voilà toute émue.

VALERE.

Ah! Madame, daignez nous être favorable.

ANGÉLIQUE.

Ma mère, que je vous aurai d'obligation!

Madame LOURDIS.

Allez, allez, petite fille, retirez-vous; vous n'avez pas affaire ici... Et vous, mon enfant, dites-moi....

FRONTIN.

Pardon, Madame; mais il me ſemble que vous oubliez la ſituation.

Madame LOURDIS.

Point du tout. Monſieur me parle d'amour, & il me ſemble qu'il ne faut pas de témoins pour gêner ſa déclaration.

FRONTIN.

Oui, Madame, Monſieur parle d'amour, mais ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Madame LOURDIS.

Comment! ce n'eſt pas moi?

LISETTE.

Et non, vraiment; c'eſt votre fille. Souvenez-vous donc que vous êtes la Mère.

Madame LOURDIS.

Ah! c'eſt vrai. Je n'y penſois plus. Vous voyez bien, mon ami, ce rôle-là ne m'ira jamais.

LOURDIS.

Tubleu! ma femme, comme vous prenez feu!

Madame LOURDIS.

Hélas! mon cher époux, c'eſt que cela me rappelle nos amours, & je ne ſaurois jouer cela de ſang-froid.

LOURDIS.

Eh bien! Madame, pour vous calmer un peu, je vais entrer, moi.

FRONTIN.

Oui-dà. Auſſi-bien il eſt tems de mettre en jeu Monſieur Finot.

LOURDIS.

Je vais le préſenter. Allons, mon gendre, à nous.

FRONTIN.

Un inſtant, Monſieur, filons la ſcène. Au bruit que vous faites avant d'entrer nous redoublons nos inſtances auprès de Madame qui s'attendrit & nous promet ſon appui contre vous. Alors on nous fait cacher dans le cabinet. Cela donnera matière à d'autres incidens.

LOURDIS.

Fort bien. A nous maintenant.

Madame FINOT.

Allons, Finot, redreſſe-toi bien.

(*Ils entrent en ſcène.*)

LOURDIS, *d'un air gauche, mais avec beaucoup de prétention.*

Ma femme, & vous, ma fille, réjouiſſez-vous. Voilà mon gendre arrivé, & je vous le préſente. Ne le trouvez-vous pas joli garçon?

FINOT *les ſaluant tous gauchement à meſure qu'il parle.*

Ah! Monſieur....

Madame LOURDIS.

Il eſt fort bien tourné.

FINOT.

Ah! Madame....

LISETTE.

Monſieur a quelque choſe de très-revenant.

FINOT.

Ah! Mademoiſelle....

Madame FINOT.

Oh ! mon fils n'eſt pas mal quand il veut.

FINOT.

Ah ! ma mère....

FRONTIN.

Prenez garde, Monſieur, Madame n'eſt pas de la Pièce.

FINOT.

Ah ! non, non.

LOURDIS.

Allons, mon Gendre, dites quelque choſe d'agréable à la Future.

FINOT.

Ma mère, ſi je diſois c'te Chanſon que j'ai faite exprès ?

LISETTE.

Une déclaration en muſique ! Ecoutons cela.

FINOT.

Ah ! mais, Mademoiſelle, je n'en ſçais pas encore la muſique, il n'y a que les paroles de faites.

LISETTE.

C'eſt bien dommage : mais voyons toujours les paroles.

FINOT.

Ma chère Demoiſelle,
Si charmante & ſi belle,
Vous enchantez le cœur
De votre Serviteur.

LOURDIS.

De votre ſerviteur ! c'eſt très-poëtique.

FRONTIN.

Quand il y aura une muſique analogue...

LISETTE.

Oui, ce ſera piquant. Après, Monſieur.

FINOT.

Près de vous je ſoupire,
Et je ne ſçais que dire;
Mais ſi j'y perds mes ſoins,
Je n'en penſe pas moins.

LISETTE.

Il n'en penſe pas moins!... Y en a-t-il encore?

FINOT.

Voilà le dernier.

Si j'ai votre ſuffrage,
Si l'Hymen nous engage,
Vous verrez votre époux
Sans ceſſe à vos genoux.

LISETTE.

A vos genoux! c'eſt galant cela, Mademoiſelle!

Madame FINOT *ſe lève & vient à lui.*

Viens, mon fils, viens Finot, il faut que je t'embraſſe.

FRONTIN, *la voulant retenir.*

De grace, Madame, n'interrompez donc pas?

Madame FINOT, *après.*

Pardon, Monſieur; c'eſt un premier mouvement, dont je n'ai pas été la Maitreſſe.

LISETTE.

C'eſt bien naturel, bon ſang ne peut mentir. Embraſſez-vous. Allez, Madame, vous tenez bien l'un de l'autre.

FRONTIN.

Allons, allons au fait. (*A Lourdis.*) Monſieur, parlez un peu du contrat.

LOURDIS.

Bon, bon; laiſſez-moi faire. Mon Gendre, je ſuis enchanté de vous; & comme il me paroît que ces Dames penſent comme moi ſur votre compte, je veux terminer au plutôt votre mariage; & de ce pas je vais chez mon Notaire faire dreſſer les articles du contrat. (*Il ſe retire avec fracas, & vient ſe raſſeoir.*

FRONTIN.

Fort bien, Monſieur; voilà une ſortie fort bien ménagée.

LOURDIS, *triomphant.*

Oh! je connois un peu mon théâtre. Je ne ſuis pas encore en train; mais ce ſoir, quand il y aura du monde.... Vous verrez, vous verrez à l'exécution.

LISETTE.

Mais, Monſieur, l'autre Amoureux, qui eſt caché & qui a tout entendu, doit être furieux de la préférence qu'on donne à ſon rival.

LOURDIS.

Ah! dame, oui; que faire de lui à préſent?

FRONTIN.

Eh, parbleu! rien de plus ſimple. C'eſt un Officier, il faut qu'il ſe conduiſe en militaire; eſt-il vrai? Qu'il vienne propoſer un cartel à l'autre & qu'il le faſſe déguerpir. Qu'en penſez-vous?

LOURDIS.

Oui... Diable! cela va faire une ſcène d'éclat. (*Bas.*) Je parie que mon Gendre a peur.

FRONTIN.

C'eſt fait exprès. (*A Valère.*) Allons, Monſieur, ſortez du cabinet en fureur; vous, Liſette, allez chercher celui qui doit faire le Notaire.

(*Liſette ſort.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HORS LISETTE.

LOURDIS.

AVEZ-VOUS quelqu'un pour cela ?

FRONTIN.

Oui, oui, ſoyez tranquille ; tout eſt prévu.

VALERE, *jouant le déſeſpoir.*

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Madame, je compte ſur vos bontés que j'implore. (*A Finot.*) Et toi, qui viens pour m'enlever l'objet de mon amour, commence auparavant par m'arracher le cœur. (*Il tire l'épee ſur lui.*

FINOT *recule en tremblant.*

Eh bien ! Monſieur, au ſecours donc.

Madame FINOT, *ſe jettant entr'eux avec effroi, & retenant le bras de Valère.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, Monſieur ? Je ne veux pas que mon fils ſe batte, moi.

FRONTIN, *arrêtant Madame Finot.*

Eh ! Madame, vous interrompez au plus bel endroit ; laiſſez donc faire.

LOURDIS.

Eh ! oui, Madame, c'eſt le jeu de la ſcène.

Madame FINOT.

Oh ! ſcène tant qu'il vous plaira ; mais mon fils ne ſe battra pas. Comment donc, un fils unique !

FRONTIN.

Eh ! non, Madame, il ne faut pas qu'il ſe batte non plus, au contraire. Il faut que Monſieur ſoutienne ſon caractère, qu'il ait peur, qu'il tremble,

& que pour ſauver ſa vie il cède ſa Maitreſſe à Monſieur.

LOURDIS.

Sans doute : voilà juſtement mon idée. Suivez donc le fil.

Madame FINOT.

A la bonne heure, ſitôt que mon fils n'eſt pas obligé de ſe battre...

FRONTIN.

Non, Madame. Vous voyez que Monſieur a bien mieux ſaiſi l'intention du rôle. Tenez, regardez-le.

On voit Finot dans un coin, qui tremble de toutes ſes forces.

LOURDIS.

Comment donc! Fort bien, mon Gendre! Bien naturellement, ma foi!

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LISETTE.

LISETTE.

VOICI le Notaire; peut-il entrer?

FRONTIN.

Un inſtant. Vous, Monſieur, préparez l'entrée du Notaire.

VALERE.

(*A Finot.*) Eh bien! Monſieur, je vous laiſſe le choix, ou de renoncer tout-à-l'heure à Mademoiſelle, ou de me diſputer ſon cœur l'épée à la main.

Madame FINOT.

Allons, allons, Finot; point de diſpute.

FINOT.

Monſieur, puiſque Mademoiſelle vous plaît.... & que vous lui plaiſez auſſi.... & que cela plaît à Madame.... je ſerois fâché de lui déplaire.... C'eſt pourquoi.... je vous la cède, Monſieur.

LOURDIS.

Point mal du tout, en vérité.

VALERE.

En ce cas, Liſette, avertiſſez le Notaire; & vous, Monſieur, vous me préſenterez au Père de Mademoiſelle, comme un de vos amis qui ſigne pour témoin.

FINOT.

Oui, Monſieur.

LOURDIS.

Voilà ce que c'eſt, entrons.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. BONNE-FOI.

LOURDIS.

EH! c'eſt Monſieur Bonne-foi.

BONNE-FOI, *ſérieuſement.*

Pour vous ſervir, Monſieur; voici le contrat que vous m'avez fait demander.

LOURDIS.

Parbleu! on appelle cela être véritablement dans le Coſtume de ſon rôle! & ſon ſérieux! vois-tu, ma Femme?

BONNE-FOI.

Son rôle! Que voulez-vous dire?

LOURDIS.

LOURDIS.

Ah! vous en jouez donc auſſi, vous?

BONNE-FOI.

Comment? ſi j'en joue?

FRONTIN.

Eh! Meſſieurs, finiſſons d'abord notre affaire; nous aurons le tems de jaſer après.

LOURDIS.

C'eſt bien dit; finiſſons.

BONNE-FOI.

Monſieur, il n'y a plus que les noms & qualités du Futur.

VALERE.

Mettez Monſieur, Capitaine au Régiment de....

BONNE-FOI.

Capitaine.... Mais on m'avoit dit....

LOURDIS.

Non, non; mettez toujours comme dit Monſieur; ça rend la Scène plus plaiſante....

FRONTIN.

Infiniment.

BONNE-FOI.

Comme vous voudrez: Capitaine au Régiment de....

VALERE *dicte; Frontin cauſe avec les autres....*

Vous voyez bien, c'eſt naturel comme cela. Mais vous ne devez pas l'entendre, vous, parce qu'il eſt cenſé qu'on vous trompe....

LOURDIS.

Ah! oui, oui, je comprends.... c'eſt comme témoin....

FRONTIN.

Oui, vous y êtes.

BONNE-FOI.

A vous à ſigner, Madame.

Madame FINOT, *avant de ſigner.*

Signerons-nous auſſi.

FRONTIN.

La peſte! n'y manquez pas. C'eſt un jeu de Théâtre néceſſaire.

LOURDIS.

Oui, oui; cela ne coûte pas davantage. Il faut, autant qu'on le peut, mettre de la vérité par-tout.... Donnez-moi la plume.

FRONTIN, *le regardant écrire.*

C'eſt-il fait, Monſieur?

LOURDIS.

Oui, Chriſtophe Lourdis, avec paraphe encore.

FRONTIN.

C'eſt bien, Monſieur, la Pièce eſt finie.

LOURDIS.

Et comment la nommerons-nous? Le Provincial dupé, n'eſt-ce pas.

FRONTIN.

Non, les dupes.

LOURDIS.

Pourquoi les dupes, il n'y a que mon Gendre qui l'a été un inſtant à la ſcène de l'épée.

FINOT, *avec malice.*

Moi, oh que nenni, j'ai bien vu que c'étoit un détour.

LOURDIS.

Allons, allons, mon Gendre, convenez que vous avez eu peur, là franchement, n'eſt-il pas vrai, Madame Finot?

Madame FINOT.

Oh! oui, je ne m'en cache pas.

LOURDIS.

Bien, bien, remettez-vous, allez, c'eſt une plaiſanterie que nous avons voulu faire pour vous égayer un peu; mais pour vous dédommager pendant que

Monſieur Bonne-foi eſt là, nous allons ſigner le véritable contrat.

BONNE-FOI.

Le véritable contrat!

LOURDIS.

Sans doute, celui-là n'en eſt pas un, voyez-vous; c'eſt un badinage que nous avons fait entre nous, comprenez-vous, une petite Comédie que nous avons jouée pour paſſer le tems.

BONNE-FOI, *les regardant tous.*

Comment, une Comédie!

LOURDIS.

Eh! oui, une Comédie, eſt-ce que vous n'étiez pas prévenu.... Eh! morbleu, c'eſt excellent, vous étiez donc la dupe auſſi vous? Ah! bravo, bravo, les dupes, oui, vous aviez raiſon.

LISETTE.

Oh! il y en a encore une.

BONNE-FOI.

Je le crois. Ma foi, mon cher Monſieur, je ne ſçais ſi vous avez cru jouer une Comédie, ni quel rôle vous avez dû y remplir; mais vous ſçavez du moins que le Notaire eſt réel, & je puis vous aſſurer que le dénouement eſt véritable.

LOURDIS.

Qu'eſt-ce que vous me contez ici de Notaire & de dénouement?.... Entendons-nous donc un peu..... Vous, Monſieur le Muſicien, Auteur....

FRONTIN.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur, je ne ſuis plus qu'un Valet.

Madame LOURDIS.

Un Valet, ah Ciel! & ma fille?

LISETTE.

Elle eſt mariée, Madame.

Madame FINOT.

Mariée ! & Monſieur ?

FRONTIN.

C'eſt l'époux de Mademoiſelle.

FINOT.

Son époux ! & moi donc ?

LISETTE.

Vous, Monſieur, vous êtes une des dupes en queſtion.

LOURDIS.

Ah ! ventrebleu, j'y ſuis ; & moi l'autre, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Pardon, Monſieur, mais rappellez-vous l'intention ; vous m'avez payé pour duper, j'ai voulu bien gagner votre argent.

FINOT.

Oui-dà, oh bien, Monſieur, vous m'avez dupé à la répétition ; mais ne comptez pas ſur moi pour la Pièce, vous la jouerez tout ſeul, pas vrai, ma mère ?

LISETTE.

Conſolez-vous, allez, Monſieur, où le rôle de l'Amant commence, celui de rival eſt fini.

Madame FINOT.

Oh ! tout ça eſt bel & bon, mais il n'y a rôle qui arrête. (*A Madame Lourdis.*) Madame, vous m'avez donné votre parole, & je m'y tiens.

Madame LOURDIS.

Mais je compte bien vous la tenir auſſi.

FRONTIN.

Comment, Madame, vous avez ſi bien joué votre rôle avec tant d'ame & de ſentiment !..... & vous Monſieur, vous aviez ſi bien ſaiſi le caractère du vôtre, voudriez-vous vous démentir au dénouement....

Monſieur le Notaire, parlez donc un peu pour nous, les dénouemens vous regardent.

BONNE-FOI.

Effectivement, Monſieur, les choſes ſont bien avancées maintenant. Le contrat eſt ſigné, l'on ne peut plus s'en dédire.... Mais je connois Monſieur, & je puis vous aſſurer que c'eſt un très-bon parti pour Mademoiſelle.

LOURDIS.

Allons, en ce cas là, il n'y a que demi-mal. Madame Finot, arrangeons-nous à l'amiable; j'ai ma ſeconde fille au Couvent, je vous l'offre pour votre fils en dédommagement de cette petite plaiſanterie-là.

Madame FINOT.

A la bonne heure, j'y conſens.

FINOT.

A condition qu'il n'y aura pas de Comédie pour la noce toujours.

LOURDIS.

Il y avoit long-tems que j'avois le plan d'une Comédie dans ma tête, il ne me manquoit plus que le ſujet, le voilà tout trouvé.

FRONTIN.

Et pour que la fête ſoit complette, Monſieur, admirez notre prévoyance, nous avons encore fait préparer un petit Ballet, dont nous allons vous donner le divertiſſement.

LOURDIS.

Ah! parbleu, cela eſt trop honnête; allons, Madame Finot, laiſſons-là la rancune, & prenons tous part à la fête.

FRONTIN.

Vous n'attendrez pas long-tems, entrez, Meſſieurs.

LE BALLET entre & commence.

VAUDEVILLE.

AIR : *Un Soldat par un coup funeſte.*

LISETTE.

QUAND pour épouſer une Belle
On amène un Provincial,
La Scène s'entame avec elle,
Preſque toujours par un Rival.
C'eſt l'amant de Province,
Malgré le Papa, la Maman,
Qui fait toujours le rôle le plus mince,
Et s'en retourne au dénouement.

LOURDIS.

Tout ici-bas eſt Comédie,
Juſqu'aux projets des amoureux ;
Chacun fait ſon rôle en la vie,
Mais chaque Acteur n'eſt pas heureux.
On va de Scène en Scène,
On débute facilement ;
Mais c'eſt la fin qui coûte plus de peine,
Et l'écueil eſt au dénouement.

VALERE.

Dans la richeſſe & la fortune
Faire conſiſter le bonheur,
Cette erreur n'eſt que trop commune,
Mais n'a jamais ſéduit mon cœur.
Ah ! ſi dans cette vie
Nous diſpoſons d'un ſeul moment ;
Si ce moment n'eſt qu'une Comédie,
Qu'amour en ſoit le dénouement.

ANGÉLIQUE.

Si l'amour eſt une folie,
Au moins il promet d'heureux jours;
D'une agréable Comédie,
Il nous repréſente le cours.
Réſervons la ſageſſe,
Pour confidente au ſentiment,
Pour notre intrigue adoptons la tendreſſe,
Et le bonheur pour dénouement.

FINOT.

La peſte ſoit de la manie,
Qu'on a de ſe moquer des gens;
Vous vous donnez la Comédie,
Je le vois trop, à mes dépens.
Si jamais on m'occupe
D'autre rôle en pareil moment,
Je promets bien, de peur d'être encor dupe,
D'aller tout droit au dénouement.

FRONTIN, *au Public.*

En vain dans une Comédie,
L'Auteur traite un plaiſant ſujet,
Si vous n'approuvez ſa folie,
Il aura manqué ſon objet.
Mais quand votre ſuffrage,
L'accueille favorablement,
Alors il voit couronner ſon Ouvrage
Par le plus heureux dénouement.

FIN.

APPROBATION.

Lu & approuvé. A Paris, le 16 Juillet 1780.

Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, perm^s de Repréſenter & Imprimer. A Paris, ce 17 Juillet 1780.

Signé, LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, 1780.

LE COMTE DE NEUILLI.

COMÉDIE HÉROIQUE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

De Monsieur Louis DE BOISSY, de l'Académie Françoise.

REPRESENTÉE pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 18 Février 1760.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

LE COMTE DE NEUILLI.

LA MARQUISE.

LE MARQUIS, fils de la Marquiſe.

LÉONORE, crue fille de la Marquiſe.

LUCIE.

NELTON, Confident du Comte de Neuilli.

La Scène eſt à Paris, dans l'Hôtel de la Marquiſe.

LE COMTE DE NEUILLI.

COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NELTON, LUCIE.

LUCIE.

Peut-on ſavoir ici quel ſujet vous attire?

NELTON.

Faites-moi, s'il vous plaît, la grace de me dire
Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

LUCIE.

Monſieur, ce matin même, on attend ſon retour.

NELTON.

Milord Neuilli pour elle eſt pénétré d'eſtime.
Du Comte de Suſſex ce Seigneur fut l'intime :
Il ſçait qu'à ſa famille elle a ſervi d'appui ;
Il eſt impatient de la voir aujourd'hui ;
Brûlant de l'aſſûrer de ſa reconnoiſſance,
Il eſt déja venu deux fois dans ſon abſence.

LUCIE.

Vous venez de la part du Comte de Neuilli ?
Et vous appartenez à cet homme accompli ?

NELTON.

J'ai ce bonheur, Madame.

LUCIE.

Ah! pour vous quelle gloire !
La renommée ici nous a fait ſon hiſtoire :
Et dans tous ſes récits nous l'a peint ſi parfait,
Que je m'eſtime heureuſe avec juſte ſujet
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vû naître.

NELTON.

La renommée eſt juſte à l'égard de mon maître ;
Elle ne peut jamais trop vanter ſes vertus ;
Et quoiqu'elle en publie, elles ſont au-deſſus.
Paris des Etrangers fut de tout tems l'aſile :
Milord, pour les aider, a choiſi cette Ville.
Sa patrie eſt par-tout où ſon cœur généreux
Peut verſer en ſecret ſes dons aux malheureux.

Sa vie eſt un tiſſu d'actions héroïques :
Pere de ſes vaſſaux & de ſes domeſtiques,
Il ſoulage leur peine, il prévient leurs beſoins,
Et le plus miſérable obtient ſes premiers ſoins.

LUCIE.

Quels traits !

NELTON.

Des gens de bien c'eſt le parfait modele.
Il eſt maître auſſi bon qu'il eſt ami fidele.

LUCIE.

C'eſt tout dire en un mot. On nous a raconté
Que pour Milord Suſſex il avoit tout quitté.

NELTON.

Pour ſuivre cet ami qu'ayoit proſcrit l'envie,
Il a plus fait encore, il a riſqué ſa vie ;
Et, par un rare exemple, il a ſacrifié
Repos, grandeur, fortune aux droits de l'amitié.
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la guerre.
Mais ſouvent ces guerriers, qui ravageant la terre,
Ne ſe font admirer que par des traits ſanglans,
Doivent toute leur gloire à des vices brillans.
Quoiqu'elle ait moins d'éclat, la ſienne eſt plus ſolide;
Et ſi la probité, ſi la vertu rigide
Font ſeules le grand homme aux yeux de la raiſon,
Perſonne plus que lui n'eſt digne de ce nom.

LUCIE.

Il eſt beau d'obtenir un éloge ſemblable;
Et voilà le portrait du Héros véritable.
Mais la jeune Marquiſe a mal paſſé la nuit,
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit.
D'un devoir ſi preſſant, il faut que je m'acquitte;
Et vous m'excuſerez, Monſieur, ſi je vous quitte.

Lucie rentre.

SCENE II.

NELTON *ſeul.*

DAns ce jour, malgré moi, je forme ſur Milord
Un ſoupçon que j'étouffe & qui renaît plus fort.
De ſon ame avec ſoin il me cache le trouble.
Sa triſteſſe eſt plus grande & ſon ennui redouble:
Mais tous deux ont changé de forme dans ces lieux;
Et depuis quatre jours que j'obſerve ſes yeux,
Je les trouve chargés d'une langueur ſecrette,
Qui ſemble de ſon cœur annoncer la défaite.
Il exhale ſouvent des ſoupirs à demi,
Non tels qu'il les pouſſoit pour la mort d'un ami.

Il gémit à préſent, mais c'eſt d'un ton plus tendre,
Et ſa plainte tout haut n'oſe ſe faire entendre.
La différence frappe à travers tout détour,
Et l'amitié ſoupire autrement que l'amour.
Ce dernier a vaincu ſa longue réſiſtance,
Et pour le mieux ſoumettre, il l'attendoit en France.
Mais je le vois paroître, & je l'entends gémir;
Mon doute à ſon aſpect ne fait que s'affermir.

SCENE III.

LE COMTE, NELTON.

LE COMTE, *ſans voir Nelton.*

QUels tranſports inconnus! & quel combat terrible!
A l'amour juſqu'ici mon cœur inacceſſible
Avoit ſenti les traits de la ſeule amitié.
Par quel charme fatal s'eſt-il donc oublié?
Quand je fuis un Pays funeſte à l'innocence;
Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,
Que pour y regretter, par un deuil éternel,
Un ami condamné ſans être criminel:
Que je viens conſacrer mes douleurs les plus fortes

Dans des lieux où ſa femme & ſa fille ſont mortes;
Aux ſoins que je leur dois, mettant le dernier ſceau,
Quand je viens de mes pleurs arroſer leur tombeau,
Que la vertu paiſible eſt mon ſeul exercice,
Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice,
Dans ce même ſallon un objet enchanteur
Paroît, lance un regard, & ſubjugue mon cœur.
Des écueils de l'amour j'ai ſauvé ma jeuneſſe;
J'attends, pour m'y briſer, l'âge de la ſageſſe,
Et d'une folle ardeur je me vois aſſailli!
O ciel! eſt-il poſſible? & ſuis-je bien Neuilli?
Je combats vainement; ma raiſon eſt vaincue:
L'amour regne en tyran dans mon ame éperdue;
Il verſe l'oubli des devoirs les plus forts,
Et, juſqu'à l'amitié, tout céde à ſes tranſports.
Je perds depuis trois jours tout le ſoin de ma gloire,
Et les noms les plus chers ſortent de ma mémoire.

NELTON, *à part.*

Mon ſoupçon étoit juſte, & le Comte a parlé;
Le ſecret de ſes feux m'eſt enfin dévoilé.

LE COMTE.

O Comte de Suſſex! ô cendre réverée!
Tu gémis de l'yvreſſe où mon ame eſt livrée.
Du tort qu'elle te fait ne ſois pas offenſé.
En dépit de moi-même, hélas! j'y ſuis forcé.

Si mes feux dans mon cœur ont ſur toi l'avantage,
La raiſon venge bien cet injuſte partage.
Ah! qu'il eût mieux valu terminer mon deſtin,
Noblement avec toi, les armes à la main:
Et couronnant par-là notre tendreſſe illuſtre,
Emporter chez les Morts ma gloire en tout ſon luſtre,
Que d'aller te ſurvivre, & conſerver le jour,
Pour fléchir aujourd'hui ſous le joug de l'amour,
Et perdre, par l'affront d'un inſtant de foibleſſe,
L'honneur que m'avoient fait quarante ans de ſageſſe!

NELTON.

Il aigrit ſa douleur en voulant la cacher,
Parlons.... mais le reſpect m'empêche d'approcher.

LE COMTE.

Puiſque je ne puis vaincre une ardeur qui m'entraîne,
Ma raiſon ſur mes ſens ſe rendant ſouveraine,
Lui fera du devoir ſubir la juſte loi,
Et la ſaura du moins rendre digne de moi:
Mais doit-elle éclater? ou doit-elle ſe taire?
(*appercevant Nelton.*)
Le conſeil d'un ami me ſeroit néceſſaire;
Nelton s'offre à ma vue, incertain dans mes vœux,
Je n'oſe, & je voudrois lui confier mes feux.

NELTON.

Si je romps le ſilence, excuſez mon audace,
A mon attachement vous devez faire grace;

Depuis votre arrivée en ce lieu déſiré,
A de nouveaux chagrins vous paroiſſez livré:
Je vois à tout moment que votre main me cache
Des pleurs que malgré vous la douleur vous arrache:
De vos tourmens ſecrets, je me ſens dechirer!

LE COMTE.

Hélas!

NELTON.

Je vous entends encore ſoupirer!
Oſez-vous confier à mon zele ſincere
Vos peines....?

LE COMTE.

Je n'ai pas de confidence à faire.

NELTON.

Cette faveur, ſans doute, eſt trop grande pour nous;
Et le ſort m'a placé trop au-deſſous de vous
Pour mériter l'honneur de votre confidence.

LE COMTE.

Vous faites éclater un ſoupçon qui m'offenſe.
Nelton, vous le devez bannir de votre eſprit:
La vertu ſur le mien a ſeule du crédit.

NELTON.

Ah! s'il eſt vrai, Monſieur, ceſſez de vous défendre;
Daignez juſques à moi, daignez enfin deſcendre,

Et ſongez que Nelton, dans l'honneur affermi,
Eſt votre ſerviteur, & de plus, votre ami.
Oui, votre ami, Monſieur, pardonnez-moi ce terme,
J'en ſens toute la force, & ſais ce qu'il renferme;
Tout auſſi-bien qu'aux grands il convient aux petits;
La nobleſſe du cœur en fait ſeule le prix.
Celle du rang, ſans l'autre; eſt peu recommandable;
On doit moins honorer de ce nom reſpectable,
Un Noble vicieux qui penſe baſſement,
Qu'un ſerviteur fidele & plein de ſentiment;
A le prendre avec vous, c'eſt ce qui m'encourage;
Mon cœur, dont je ſuis ſûr, m'enhardit d'avantage:
Nul par ſon zele ardent, ſon reſpect & ſa foi,
De le porter, Monſieur, n'eſt plus digne que moi.
Vous l'avez illuſtré beaucoup plus que perſonne
Par ce titre ſi beau que mon ardeur me donne,
Et qui peut tout ſur vous. Dites-moi vos ſecrets;
Vos douleurs en ſeront bien moins vives après;
Votre intérêt lui ſeul me porte....

LE COMTE.

Tu me charmes!
Je ne balance plus; & je te rends les armes;
Mon eſtime t'eſt due; & tu penſes ſi bien,
Qu'à tes yeux déſormais je ne dois cacher rien:
A ta fidélité je dois ma confidence;
Et puiſqu'elle m'oblige à rompre le ſilence,

Contre un attrait vainqueur en vain j'ai réſiſté,
Depuis trois jours ici l'amour m'a ſurmonté.

NELTON.

La beauté qui vous plaît, peut-elle être connue ?
Et ces lieux....

LE COMTE.

La Marquiſe eſt-elle revenue ?

NELTON.

Monſieur, elle n'eſt pas encore de retour.

LE COMTE.

Et ſa fille, Nelton ?

NELTON.

Chez elle il n'eſt pas jour.

LE COMTE.

Léonore ! vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON.

Vous l'aimez !

LE COMTE.

Je l'adore.

NELTON.

Eh ! Monſieur, le ſait-elle ?

LE COMTE.

Non, ton maître novice à pouſſer des ſoupirs,
Ignore l'art flatteur d'exprimer ſes deſirs;

Et, d'un amant ſoumis, je rougis à mon âge
De venir faire ici le triſte apprentiſſage :
Je vais du ridicule affronter le danger,
Sur-tout dans ce pays où je ſuis étranger,
Le centre des bons airs, où l'agrément préſide,
Où la mode gouverne & le dehors décide.
Un rien choque, à Paris, l'œil d'un ſexe charmant,
Qui ſe rend à la grace & non au ſentiment :
Il faut être enjoué, pour lui paroître aimable,
Et ſi l'on ne badine, on n'eſt pas agréable.
Vieilli dans la douleur, puis-je plaire à préſent ?
Je ſais être fidele & non pas amuſant :
Des François ſéducteurs je n'ai pas le mérite ;
Mais quand j'en aurois l'art, j'en fuirois la conduite ;
Je ſerois à ce prix honteux d'avoir vaincu,
Et l'amour eſt un monſtre, où manque la vertu,

NELTON.

Chaſſez de votre cœur la crainte qui l'agite,
Rien ne ſauroit ternir l'éclat du vrai mérite ;
On le reſpecte à Londre, on l'admire à Paris,
Et, plus fort que la mode, il brille en tout pays.

LE COMTE.

Il faut d'autres attraits pour vaincre une maîtreſſe ;
Un triomphe ſi doux, n'eſt dû qu'à la jeuneſſe.

NELTON.

Léonore, Monſieur, penſe trop ſagement,
Pour croire que ſon cœur préfére aveuglement

Un brillant paſſager au mérite ſolide.
On dit qu'en tous ſes pas, la ſageſſe la guide;
Faites parler les feux dont vous êtes épris,
Pour être rebutés, ils ſont d'un trop grand prix.

LE COMTE.

Tes diſcours ſéduiſans ont beau flatter mon ame,
Je ne puis me réſoudre à déclarer ma flâme,
Et mon cœur malheureux eſt contraint de nourrir
Un feu qu'il ne peut vaincre, & n'oſe découvrir.

NELTON.

Ah! je tremble pour vous de cette violence.
Voulez-vous donc mourir d'un ſi cruel ſilence,
Quand par un mot, Monſieur, vous pouvez être heureux?

LE COMTE.

Non, je ne ferai point cet aveu dangéreux,
Ma gloire m'eſt trop chere, & c'eſt la compromettre.

NELTON.

Dans cette extrêmité, daignez donc me permettre
D'employer tous mes ſoins, & de parler pour vous.
Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux;
Et Nelton vous répond, ſi vous voulez l'en croire,
De ſervir votre amour, ſans riſquer votre gloire;

Elle m'eſt précieuſe autant qu'à vous.

LE COMTE.

Je crains...

NELTON.

C'eſt à tort. Raſſurez vos eſprits incertains.

LE COMTE.

Ton zele eſt ſi preſſant, qu'il faut que je lui céde.
Je ſens que mon ardeur a beſoin de ton aide.
Va, puiſque tu le veux, tu peux agir pour moi;
Je connois ta ſageſſe, & je me livre à toi.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

NELTON, *ſeul.*

POur un maître ſi grand mon ame s'intéreſſe,
Et je veux dans ce jour couronner ſa tendreſſe.
Recourons à Lucie, employons ſon appui:
Elle eſtime le Comte, & fera tout pour lui;
Elle a de la naiſſance, elle eſt ſage & diſcrette;
Léonore a pour elle une amitié parfaite.
Je ne puis mieux choiſir. Je vais... Mais la voici.

SCENE V.

NELTON, LUCIE.

LUCIE.

POur ſaluer Milord, je reparois ici;
Mais je ne le vois pas.

NELTON.

Il ſort dans l'inſtant même.

LUCIE.

Je n'ai que ce jour ſeul. Mon regret eſt extrême.

NELTON.

Comment?

LUCIE.

Je pars demain pour entrer au Couvent,
Et je voulois, Monſieur, le voir auparavant;
J'y dois ſuivre les pas de la jeune Marquiſe:
Elle y va pour toujours.

NELTON.

Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!
Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE.

Dites pourquoi?

NELTON.

Je crains.... mais non, je dois parler.

Son

Son intérêt preſſant veut qu'à votre prudence
Je découvre, Madame, un ſecret d'importance,
Qui doit être aux regards voilé ſoigneuſement,
Et qui va vous remplir d'un juſte étonnement.
Sachez que ce Héros, dont l'ame ſans foibleſſe
Avoit juſqu'à ce jour méconnu la tendreſſe,
Et que l'amitié ſeule avoit fait ſoupirer;
Sachez, d'un feu brûlant qu'il ſe ſent dévorer,
Et que, pour ſon malheur, l'aimable Léonore,
Votre jeune Marquiſe, eſt l'objet qu'il adore.

LUCIE.

Veillé-je en ce moment, & l'ai-je bien oui?
Le Comte, dites-vous, aime Léonore?

NELTON.

Oui.
Un inſtant a fait naître une flamme ſi vive;
Mais pour la déclarer, ſa bouche eſt trop craintive;
Et je croyois, par vous, pouvoir le rendre heureux.
Jugez de ma douleur dans ce revers affreux;
Jugez en même-tems, quelle atteinte mortelle
Va porter à ſon cœur cette triſte nouvelle.

LUCIE.

Quelle fatalité! je le plains aujourd'hui;
Ses grandes qualités m'intéreſſent pour lui;

Je voudrois que l'hymen pût l'unir avec elle,
Tous deux y trouveroient leur gloire mutuelle;
Je ſouhaite ce nœud pour leur commun bonheur,
Et d'y contribuer je me ferois honneur.
Leur vertu forme entre-eux une chaîne ſecrette,
Et s'il eſt accompli, Léonore eſt parfaite.

NELTON.

Ah! puiſqu'il eſt ainſi, parlez en ſa faveur;
Mais ménagez ſa gloire en ſervant ſon ardeur;
S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore
L'ardente paſſion qu'il ſent pour Léonore.

LUCIE.

Sans l'expoſer en rien, mes ſoins ſauront agir,
Et ſon front d'un refus n'aura point à rougir.
A couronner ſes vœux, plus d'un motif me porte.

NELTON.

Et quelle autre raiſon?

LUCIE.

Une raiſon très-forte.
Le repos du Marquis, & le ſoin de ſes jours.

NELTON.

De ſon frere? Daignez m'expliquer ce diſcours!

LUCIE.

Puiſqu'il faut, à mon tour, que je vous le révéle,
Le Marquis ne reſpire & ne vit que par elle;
Il ne peut un moment s'éloigner de ſa ſœur;
S'il ſavoit ſon deſſein, il mourroit de douleur;
Et je dois l'empêcher pour lui ſauver la vie:
Je cours y travailler.

NELTON.

Hâtez-vous, je vous prie.

LUCIE.

Allez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi:
Il va ſuivre bien-tôt l'eſpoir que j'en conçoi;
Léonore du Comte a reçu la viſite,
Son eſprit eſt déja frappé de ſon mérite;
Avec beaucoup d'éloge, elle m'en a parlé.
Par l'eſtime aiſément un cœur eſt ébranlé,
Et je croirai ſervir la France & l'Angleterre,
Si je puis par mes ſoins faire voir à la terre,
Uni d'un même ſort, ce que toutes les deux
ont produit de plus rare, & de plus vertueux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *ſeule.*

LEonore choiſit l'état de la retraite.
Sa beauté, ſa douceur, font que je la regrette.
De ma fille elle occupe & mérite le rang;
Mais elle ne l'eſt pas, & ſort d'un autre ſang!
Quoique dans ma maiſon elle ſoit étrangere,
Preſqu'autant que mon fils, je ſens qu'elle m'eſt chere.
Son ſort eſt un ſecret ignoré dans ces lieux.
Lucie entre, je dois le cacher à ſes yeux.

SCENE II.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

DE voir Milord Neuilli, je ſuis impatiente;
Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être contente.
Je dois encore agir pour hâter le ſuccès
D'un projet important où tendent mes ſouhaits.

LUCIE.

Quel eſt donc ce projet?

LA MARQUISE.

Un très-grand mariage.
C'eſt en ſecret pour lui que j'ai fait mon voyage;
Son ſecours peut lui ſeul empêcher de tomber,
Ma maiſon affoiblie, & prête à ſuccomber
Sous le poids des emprunts & des dettes immenſes,
Où du rang que je tiens me forcent les dépenſes.
Pour briller au-dehors, on épuiſe ſes biens,
Et les malheurs d'autrui m'éclairent ſur les miens.
Je vois avec effroi tant de Nobles célébres,
Qui de l'éclat du jour paſſent dans les ténébres,
Et diſparus ſoudain ne laiſſent après eux

Que le bruit de leur chûte & des débris honteux.
Pour fuir un tel revers, mes ſoins & ma prudence,
D'une riche héritiere ont brigué l'alliance;
Pour l'unir à mon fils, tout eſt preſque arrêté.

LUCIE.

Madame, ſur ce nœud l'avez-vous conſulté?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas eu le tems : mais mon fils eſt trop ſage
Pour ne pas conſentir à ſon propre avantage.
Je dois à ce ſujet ce ſoir l'entretenir.
Gardez-vous de rien dire & de le prévenir.
(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LUCIE *ſeule.*

SA noble ambition eſt digne de louange,
Cependant Léonore & ſa langueur étrange,
Ne ceſſent un moment d'agiter mon eſprit;
Je mets tout en uſage, & rien ne l'en guérit.

SCENE IV.

LUCIE, NELTON.

NELTON.

MAdame, pardonnez au zèle qui m'entraîne,
L'intérêt de mon maître en ce lieu me ramene:
Sur le ſort de ſa flamme, inquiet & troublé,
Je reviens pour ſavoir ſi vous avez parlé.
Une ſi belle ardeur ſera-t-elle écoutée?

LUCIE.

Tantôt d'un faux eſpoir mon ame s'eſt flattée;
Et le deſtin du Comte eſt des plus malheureux;
Le cœur de Léonore eſt contraire à ſes feux.

NELTON.

Qu'entends-je?

LUCIE.

Elle a pour lui la plus parfaite eſtime,
Et ſent tout le reſpect que ſon mérite imprime.
Mais l'hymen eſt pour elle un lien odieux,
Et la retraite ſeule eſt aimable à ſes yeux.

NELTON.

Je gémis de ce coup, il accable mon ame!
Je comptois l'informer du ſuccès de ſa flamme;
Je ſuis bien éloigné de ce flatteur eſpoir,
Je n'ai que des malheurs à lui faire ſavoir!
Il a reçu des Cieux l'ame la plus ſenſible,
Quelle épreuve pour elle! & quel ſupplice horrible
Le ſort de ce grand homme eſt digne de pitié;
L'amour ne lui prépare, ainſi que l'amitié,
Pour prix de ſes vertus, que des peines cruelles.
Il eſt toujours en bute à des rigueurs nouvelles:
Vieilli par la fatigue, uſé par la douleur,
Il ne ſurvivra pas à ce dernier malheur.
A le ſuivre, s'il meurt, mon ame ſera prompte,
Je ne puis être heureux que du bonheur du Comte;
Mais Léonore eſt-elle inflexible à tel point
Qu'on ne puiſſe eſpérer?...

LUCIE.

Ne vous en flattez point,
Elle a pris pour le monde une haine mortelle,
Et l'air qu'elle y reſpire eſt un poiſon pour elle;
Il porte chaque jour atteinte à ſa ſanté;
Sa retraite devient une néceſſité.

NELTON.

Qui peut cauſer en elle un dégoût ſi terrible?

LUCIE.

Je ne ſçais; mais il faut qu'il ſoit bien invincible,
Puiſque ſon frere même, & leur tendre union,
Sont moins forts dans ſon cœur que cette averſion.
Mais on vient. C'eſt lui-même.

NELTON.

Adieu, je me retire,
Et vais joindre Milord, que je frémis d'inſtruire.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LUCIE.

LE MARQUIS.

AH! de grace, Lucie, éclairciſſez mon cœur,
Depuis hier au ſoir, je n'ai pû voir ma ſœur:
Que fait-elle? Parlez.

LUCIE.

Mais, ſa triſteſſe augmente;
Et je trouve aujourd'hui ſa ſanté languiſſante.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! ce diſcours m'allarme vivement:
Pourquoi n'eſt-elle pas dans ſon appartement?

LUCIE.

Pour vaincre ſon ennui, ſans doute elle eſt ſortie.

LE MARQUIS.

Je crains les noirs effets de ſa mélancolie.

LUCIE.

Son mal ne ſera rien; ranimez votre eſpoir.

LE MARQUIS.

Pour m'en bien aſſurer je brûle de la voir.
Depuis ſept ou huit jours je la trouve changée,
Et dans la rêverie elle eſt toujours plongée:
Mais elle eſt votre amie, & vous ouvre ſon cœur;
Quelle peine l'occupe, & cauſe ſa langueur?
Vous ſavez à ſon ſort combien je m'intéreſſe,
Et que ſes moindres maux allarment ma tendreſſe:
Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger;
Je ne veux le ſavoir que pour le partager.

LUCIE.

Sans aucun fondement vous avez cette idée:
Si de quelque chagrin elle étoit obſédée,
Son cœur de vous l'apprendre eût-il pû s'empêcher?

LE MARQUIS.

Il en eſt qu'à ſoi-même on voudroit ſe cacher!

LUCIE.

Un ſouci paſſager peut troubler ſon viſage;

Les plus beaux jours, Monſieur, ne ſont pas ſans nuage.

LE MARQUIS.

Je ne reconnois point ma ſœur à ce portrait;
La raiſon la conduit dans tout ce qu'elle fait;
Mais je ſuis trop long-tems privé de ſa préſence.
Etre une heure loin d'elle, eſt une longue abſence;
Les momens où je ſuis éloigné de ſes pas,
Sont des inſtans perdus, où mon cœur ne vit pas;
Et je vole....

LUCIE.

Elle vient, & je vous laiſſe enſemble.

LE MARQUIS.

Sa triſteſſe m'allarme, & près d'elle je tremble.

Lucie ſort.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE, *plongée dans la rêverie.*

LEONORE, *ſe trouvant vis-à-vis le Marquis.*

AH! mon frere, c'eſt vous!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, ma ſœur?
D'où naît ſur votre front cette ſombre pâleur?

LEONORE.

Mon frere, ce n'eſt rien.

LE MARQUIS.

Vous avez beau le taire,
L'état où je vous vois m'aſſure le contraire.
Qu'eſt-ce qui vous afflige? Eh! quoi! ma ſœur, eh! quoi!
Votre ame dans ce jour a des ſecrets pour moi!
D'un pareil procédé que faut-il que je penſe?

LEONORE.

Diſſipez vos frayeurs.

LE MARQUIS.

Rompez donc ce ſilence.

Ne déſeſpérez pas un frere malheureux.
Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,
Dévoilez-moi votre ame & calmez mes allarmes:
Vous pouſſez des ſoupirs, & vous verſez des larmes,
Léonore!

LEONORE.

Fuyons!

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte pas
Que vous ne m'appreniez....

LEONORE.

N'arrêtez point mes pas.
Laiſſez-moi. Je ne puis, ni ne dois vous inſtruire.
Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous ſuffire.

LE MARQUIS.

Quel diſcours ſurprenant! Ma ſœur, expliquez-vous?

LEONORE.

Je crains de vous porter de trop ſenſibles coups.
Adieu. Je dois vous fuir par pitié pour vous-même.

LE MARQUIS.

Non, ma ſœur parlera, s'il eſt vrai qu'elle m'aime.
Son ſilence eſt pour moi plus affreux que la mort.

LEONORE.

Où me réduiſez-vous ?

LE MARQUIS.

J'exige cet effort.

LEONORE.

Puiſque vous me forcez, mon frere, à vous le dire,
Du monde, pour jamais, demain je me retire.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! A ce deſſein qui vous porte aujourd'hui ?

LEONORE.

C'eſt le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui ;
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice ;
Chaque inſtant que j'y paſſe ajoûte à mon ſupplice ;
Votre ſœur plus long-tems ne peut y reſpirer,
Et mon unique peine eſt de me ſéparer
D'une mere que j'aime, & d'un frere ſi tendre.
Je voulois de ces lieux partir ſans vous l'apprendre.
D'un adieu ſi cruel, qui déchire mon cœur,
Je voulois à tous deux épargner la douleur ;
Je ſentois le danger d'une telle entre-vue,
Et pour la détourner, j'évitois votre vue.
Je vous ai rencontré, je n'ai pû réſiſter :
Et même, en ces inſtans, je me ſens arrêter

Par un charme puiſſant qui près de vous me lie,
Et combat ma raiſon qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS.

Je demeure immobile à cet affreux diſcours!
Vous allez me quitter, ma ſœur, & pour toujours!
Pour la derniere fois je parle à Léonore!
Je ne reverrai plus une ſœur que j'adore!
Une retraite auſtere, & des murs odieux
Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux!
Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,
C'eſt cette même ſœur qui forme, d'elle-même,
Ce barbare deſſein qui doit nous déſunir;
Et de notre amitié perdant le ſouvenir,
Elle oſe prononcer un Arrêt qui me tue;
Mais vous voulez en vain vous ſouſtraire à ma vue,
Vous ne partirez point; & d'un pareil projet
Mon juſte déſeſpoir empêchera l'effet.

LEONORE.

Arrêtez! Je frémis! Que prétendez-vous faire?
Pour notre bien commun ma fuite eſt néceſſaire.

LE MARQUIS.

Néceſſaire, grand Dieu! quand ma mort la ſuivra.
Quoi! pour un vain dégoût qu'un inſtant détruira,
Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime;
A de fauſſes terreurs vous immoler vous-même:

M'abandonner, enfin, ſans eſpoir de retour,
Qui moi loin de ma ſœur, ne puis paſſer un jour;
Qui ſupporte à regret ſa plus légere abſence,
Et qui dans elle ſeule ai mis ma confiance.

LEONORE.

Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.
J'en gémis comme vous; mais au choix que j'ai fait,
Votre intérêt m'engage & mon repos m'oblige,
L'état de ma maiſon en même-tems l'exige.
Mon frere doit lui ſeul en être le ſoutien,
Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

LE MARQUIS.

C'eſt faire à ma tendreſſe une cruelle offenſe.
Pour moi le plus grand bien, ah! c'eſt votre préſence.
Il n'en eſt point ſans lui que je puiſſe goûter;
Et de mon propre ſang je voudrois l'acheter.
Tout plaiſir ſans ce bien, toute paix m'eſt ravie,
Et vouloir me l'ôter, c'eſt m'arracher la vie.
La généroſité que vous me faites voir,
Prouve que l'amitié ſur vous eſt ſans pouvoir.
Je ne vous ſuis plus cher, & votre ame inhumaine....

LEONORE.

Ah! vous me l'êtes trop, c'eſt ce qui fait ma peine.

LE MARQUIS.

C'eſt manquer d'amitié que d'en craindre l'excès.

LEONORE.

LEONORE.

De la vôtre je dois redouter les attraits.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi donc, ma ſœur, appréhender ſes charmes ?
Mon amitié peut-elle exciter vos allarmes ?
Un tel attachement eſt-il donc défendu ?
En quoi peut-il choquer la ſévere vertu ?
Le ſang l'a dans mon ame imprimé dès l'enfance,
Et tous mes ſoins pour vous reſpirent l'innocence.
Eſtre toujours enſemble & ſe complaire en tout,
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un eſprit & qu'un goût;
Par mille doux égards ſe prouver ſa tendreſſe,
Et ſur les moindres vœux ſe prévenir ſans ceſſe:
Tel eſt le nœud flatteur qui m'unit avec vous ;
Devez-vous un moment craindre un lien ſi doux ?
Ne vous oppoſez plus à ma juſte demande ;
Ma ſœur, ne parez pas, la rigueur eſt trop grande ;
Laiſſez-moi ſeulement vivre où vous demeurez ;
Que je partage au moins l'air que vous reſpirez.
Cet eſpoir peut lui ſeul faire naître ma joye,
Et je ſuis trop heureux, pourvu que je vous voye.

LEONORE.

Ah! ce même diſcours qui doit m'épouvanter,
Précipite ma fuite au lieu de l'arrêter.

Il a beau déguiſer le poiſon qu'il renferme,
Dans ſon juſte deſſein mon cœur demeure ferme.
D'un penchant ſéducteur défions-nous tous deux;
Le crime qui ſe voile eſt le plus dangereux.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, ma ſœur? & quelle étrange crainte?....

LEONORE.

Dans le trouble mortel dont mon ame eſt atteinte,
Je pars, & ne dois plus vous voir ni vous parler;
Mon cœur même, mon cœur craint de ſe démêler.
Il ſent des mouvemens dont à peine il eſt maître,
Et je ferme les yeux de peur de me connoître.

LE MARQUIS.

Quel horrible ſoupçon vient noircir votre eſprit?
Ah! j'en ſuis effrayé, j'en demeure interdit.
Quoi! mon trop d'amitié ſeroit-il condamnable?
Sans m'en être apperçu, Dieu! ſerois-je coupable?

LEONORE

Le doute ſur ce point ſuffit pour nous quitter.
Domptez des ſentimens.....

LE MARQUIS.

Eh! puis-je les dompter?

LEONORE.

Oui, de les étouffer vous aurez l'avantage,
Si de luter contre eux vous avez le courage.
On ſoumet les deſirs qui ſont bien combattus,
Et les vices détruits ſe changent en vertus.
Qu'en un ſi grand péril votre force ſe montre,
Et juſqu'à mon départ évitez ma rencontre :
Elle rendroit ma peine & mon trouble plus forts.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous de moi ?

LEONORE.

Faites-vous ces efforts :
Appellez, comme moi, la raiſon à votre aide,
Et ſongez qu'à nos maux il n'eſt que ce remede.

LE MARQUIS.

Vous le voulez : eh bien ! je vous imiterai ;
Mais le coup eſt mortel, & j'y ſuccomberai.

LEONORE.

Prenez ſoin de vos jours pour conſoler ma mere :
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS.

Adieu, ma ſœur.

LEONORE.

Adieu, mon frere.

LE MARQUIS.

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous ſéparer!

LEONORE.

Je vais ſortir du monde.

LE MARQUIS.

Et je vais expirer!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, NELTON.

LE COMTE.

LEonore nous quitte; ô Ciel! eſt-il poſſible!

NELTON.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Ah! quel coup pour mon ame ſenſible

NELTON.

Vous m'en voyez ici comme vous abattu;
Votre eſprit a beſoin de toute ſa vertu.

LE COMTE.

Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable?
Et peut-on éprouver un ſort plus déplorable?
C'étoit peu qu'un ami, plongé dans le malheur,
Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur
C'étoit peu dans l'exil, & loin de ma patrie,

D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie;
Les nœux de l'amitié n'étoient pas assez forts;
Il falloit que l'Amour y joignît ses transports!
J'avois bravé ses coups au plus fort de l'orage;
Il m'attendoit au port pour exercer sa rage;
Mes ans de sa fureur n'ont pu me garantir;
Pour combler les tourmens qu'il me fait ressentir,
Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtresse
Qu'un obstacle invincible enleve à ma tendresse:
Un moment à mes yeux il offre ses attraits
Pour embraser mon ame & m'en priver après.
Ce plaisir est payé d'une absence éternelle,
Et sa vertu me rend sa perte plus cruelle.
Mais parle: n'est-il plus d'espoir pour mon amour?

NELTON.

Non, rien ne peut la vaincre; elle part sans retour.

LE COMTE.

C'en est fait, pour jamais je vais perdre sa vue:
De qui sais-tu, Nelton, ce départ qui me tue?

NELTON.

Monsieur, tantôt Lucie a su m'en informer;
Elle-même qui vient peut-vous le confirmer.

LE COMTE.

Va savoir si je puis parler à la Marquise.

NELTON.

A vos ordres, Monsieur, j'obéis sans remise.

(*Nelton sort.*)

LE COMTE, ELUCIE.

LE COMTE.

CRoirai-je dans ce jour un bruit qui ſe répand ?
Léonore, dit-on, entre dans un Couvent.

LUCIE.

Il eſt vrai. Vous voyez ſa compagne fidelle,
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE.

Ma ſurpriſe redouble ! Eſt-ce bien pour toujours ?

LUCIE.

Oui, nous allons, Monſieur, y conſacrer nos jours.
Le deſſein en eſt pris.

LE COMTE.

Quel projet eſt le vôtr...
Sa mere y conſent ?

LUCIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais pourquoi l'une & l'autre,

Pourquoi quitter le monde ? Eh ! l'air en eſt ſi doux ;
Quand on eſt belle, aimable & faite comme vous.
D'une jeune beauté qu'il éleve ſans ceſſe,
Le monde eſt idolâtre, elle en eſt la Déeſſe.
Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur ;
Il enchaîne à ſes pas le plaiſir ſéducteur ;
Pour la mieux amuſer, ſes efforts le varient,
Et comme ſes deſirs, ſes jeux ſe multiplient.
Toutes deux préférer une auſtere priſon !

LUCIE.

Elle y va par penchant, & j'y vais par raiſon :
Avec plus de beauté, avec plus de richeſſe,
Elle court pour jamais enterrer ſa jeuneſſe.
Son ſacrifice eſt grand beaucoup plus que le mien ;
Le monde eſt fait pour elle, & moi je n'y perds rien.
Sans rang dans l'Univers, je m'y vois étrangere,
Et n'ai d'autre ſoutien que celui de ſa mere.
J'ai beau devoir le jour à de nobles parens,
C'eſt un titre onéreux qui rend mes maux plus grands.
La naiſſance ſans bien eſt un poids dans la vie ;
Loin de nous élever, elle nous humilie.

LE COMTE.

Vos charmes, votre ſort & vos périls preſſans,

Deviennent les objets les plus intéreſſans :
Vous me faites trembler, puiſqu'il faut vous le dire,
Et le nouvel état que vous voulez élire,
Exige des devoirs, veut des dons ſi parfaits,
Qu'il eſt, pour le remplir, peu d'eſprits qui ſoient faits.
L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin paſſager, font ſouvent qu'on s'immole :
On croit dans cet aſyle aſſurer ſon repos,
Et ſouvent on y trouve un ſurcroît à ſes maux.
D'abord les paſſions pour quelque tems ſommeillent,
Mais leurs feux aſſoupis tout à coup ſe réveillent
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,
La fougue des deſirs qu'on ne peut contenter,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une ame,
Et portent le remords ſans éteindre la flamme.
Le déſeſpoir ſurvient, le ſéjour de la paix
Devient celui du trouble & des mortels regrets,
Et du goût des plaiſirs ſentant la violence,
Dans le ſein des vertus on perd ſon innocence.
Prête à faire un tel pas, ne précipitez rien;
Sentez-en le danger & conſultez-vous bien.

LUCIE.

Monſieur, je l'avouerai, ce tableau m'épouvante,
Et ſi près du péril, je ſuis toute tremblante.

LE COMTE.

Vos malheurs ſont pour moi les titres les plus doux;
Ce ſont autant de nœuds qui m'attachent à vous :
Votre pays, d'ailleurs, m'a donné la naiſſance;
C'eſt un nouveau lien qui nous unit en France;
J'y ſerai votre appui, n'ayez aucun effroi,
Et de votre bonheur repoſez-vous ſur moi.

LUCIE.

Pour exprimer l'excès de ma reconnoiſſance,
Monſieur, en ces inſtans je n'ai que mon ſilence.

LE COMTE.

Léonore devroit elle-même ſentir
Tout le danger d'un choix que ſuit le repentir;
Le Ciel ne l'a formée avec tant de mérite,
Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quitte:
Pour elle il eſt des cœurs qui n'épargneroient rien,
Dans ſon bonheur unique ils mettroient tout leur bien.

LUCIE.

C'eſt ce qu'à tout moment ma bouche lui répete;
Et parmi tant de cœurs que ſon ame rejette,
Il en eſt un ſur-tout dont j'ai vanté le prix;
J'ai peint l'amour parfait dont je le ſais épris;
Il n'eſt point de vertus qu'il n'ait en appanage,
Et la fidélité ſur-tout eſt ſon partage.

LE COMTE.

Eh! quel eſt donc ce cœur que vous priſez ſi fort?
De grace, répondez?

LUCIE.

C'eſt le vôtre, Milord.

LE COMTE.

Ah! Nelton vous a dit le ſecret de mon ame.

LUCIE.

Il me la confié pour ſervir votre flamme;
Il vouloit avec moi rendre heureux vos deſtins;
Le ſecret de vos feux eſt en de ſûres mains.
Il eſt pour votre amour une reſſource encore;
La Marquiſe, Monſieur, peut tout ſur Léonore;
Son reſpect pour ſa mere, appuyé de mes ſoins,
Peut rompre ce projet ou le ſuſpendre au moins.
Oſez tout eſpérer pourvu qu'elle differe;
Elle a pour vos vertus une eſtime ſincere;
Si l'on peut la réſoudre à choiſir un époux,
Soyez ſûr que ſon choix inclinera vers vous.
Parlez à la Marquiſe, & comptez ſur Lucie.

SCENE III.

LE COMTE, LUCIE, NELTON.

NELTON.

MOnſieur, vos pas ſont vains, & Madame eſt ſortie.

LE COMTE *à Lucie.*

(*A part.*)

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,
La fille part demain, je la perds ſans retour.
De parler au plutôt cette raiſon me preſſe;
Dans un ſi grand péril déclarons ma tendreſſe.
Demandons Léonore, il le faut ſans tarder,
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hazarder.

SCENE IV.

LUCIE, *ſeule.*

JE déplore ſon ſort, & je plains Léonore;
Chaque moment accroît l'ennui qui la dévore;
Depuis l'inſtant fatal qu'elle a vu le Marquis,
Une morne triſteſſe accable ſes eſprits.
Son état m'épouvante, & ſa peine me touche;
Les ſanglots étouffés expirent dans ſa bouche,
Aucun mot échappé ne ſe mêle avec eux;
Sa douleur eſt muette & ſon ſilence affreux.
J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes allarmes,
Au lieu de me répondre, elle cache ſes larmes;
Dans le fond de ſon cœur je ne puis pénétrer.
Si ſa mere ſavoit.... Mais je la vois rentrer.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, LEONORE.

LA MARQUISE.

LEonore, approchez ; il eſt tems que mes mains
Ecartent le rideau qui voile vos deſtins.
Du monde pour toujours vous allez diſparoître ;
Dans cet inſtant fatal vous devez vous connoître.
Pour vous faire un état digne de vos ayeux,
J'ai caché ce ſecret aux regards curieux :
Mais quand vous quittez tout, je ne dois plus rien taire.
Faiſant briller pour vous tout l'amour d'une mere,
J'ai ſur votre perſonne épuiſé mes bontés,
Et malgré tant de ſoins que vous m'avez coûtés,
Vous êtes étrangere, & n'êtes point ma fille.

LEONORE.

Qu'entends-je !

LA MARQUISE.

Un coup du ſort vous mit dans ma famille.
Londre eſt votre partie & non pas ce ſéjour.
Le Comte de Suſſex vous y donna le jour.
Accuſé fauſſement par une brigue lâche,

Il vit ſon nom flétri d'une éternelle tache.
On proſcrivit ſa tête, on confiſca ſes biens,
Et l'aveugle fureur dégrada tous les ſiens.
Aux noirs traits de l'envie injuſtement en priſe,
Ce malheureux Seigneur ſe ſauva dans Veniſe.
Le fidelle Neuilli ſuivit lui ſeul ſes pas,
Et le Comte périt au milieu des combats.
Son épouſe avec vous porta ſes pleurs en France.
Je la vis : ſon air noble annonçoit ſa naiſſance.
Elle vous reſſembloit. Son malheur me toucha ;
La plus forte amitié d'abord nous attacha ;
Mais le chagrin bientôt finit ſa triſte vie,
Et le Ciel me priva de cette illuſtre amie.
La Comteſſe en mourant, (j'ai peine à retenir
Les larmes que m'arrache un ſi dur ſouvenir,)
Vous remit dans mes mains en vous baignant de
larmes,
Et me recommanda votre enfance & vos charmes.
Je lui jurai pour vous un amour maternel,
Et j'ai rempli depuis ce ſerment ſolemnel.
Mon fils n'étoit pas né. Je n'avois en partage
Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.
Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas!
Le jour que votre mere expira dans mes bras.
Ma douleur profita de cette circonſtance,
Et renfermant en vous toute mon eſpérance,
Je vous mis en ſa place, & changeai votre ſort.

De Miledi Suſſex en publiant la mort,
Je fis en même tems répandre la nouvelle,
Que ſa fille la nuit étoit morte après elle.
Depuis ce même jour vous occupez ſon rang;
Ma tendreſſe eſt égale à la force du ſang;
Et le nœud qui vous tient liée à ma famille,
Ne ſeroit pas plus fort que vous ſeriez ma fille.
Gardez un nom ſi doux; à le proférer,
Et même en ce moment, qui va nous ſéparer,
Et mettre à nous revoir un obſtacle invincible,
J'éprouve les combats d'une mere ſenſible.
Je ſouffre en vous parlant les plus vives douleurs,
Et je ne puis vous voir ſans répandre des pleurs.

LEONORE.

Madame, en ces inſtans, les plus grands de ma vie,
Je demeure affligée, étonnée, attendrie.
Tant de ſecrets nouveaux que j'apprends à la fois,
M'ont preſque dérobé l'uſage de la voix.
Mon ame & tous mes ſens qu'ils viennent d'interdire,
Succombent ſous ce poids, & n'y ſauroient ſuffire.
Trop de trouble accompagne un ſort ſi peu commun,
Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.
Je dois pleurer la mort & les malheurs d'un pere,
Et je dois regretter la perte d'une mere.
Je dois remercier votre cœur généreux

De

De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour eux.
Je dois en même tems gémir au fond de l'ame
De tout perdre aujourd'hui juſqu'au bonheur,
Madame,
Que je crois avoir de vous appartenir.
Le Ciel par plus de coups pouvoit-il me punir!
Dans ce comble de maux, tout ce qui me conſole,
Vous m'avez ordonné, quelle douce parole!
De conſerver toujours, juſqu'aux derniers ſoupirs,
Le nom de votre fille, où tendent mes deſirs.
Ah! ſi je ne tiens pas à vous par la naiſſance,
J'y tiens par les bienfaits & la reconnoiſſance;
Et pour un cœur bien né je ſens par mon tranſport
Qu'il n'eſt point de lien plus puiſſant ni plus fort.
Je ſens, dans ces momens que je ſuis éclairée,
Qu'il accroît le reſpect dont m'avoit pénétrée
La croyance où j'étois de vous devoir le jour.
Ayant plus fait pour moi, je vous dois plus d'amour:
Vos bontés, ſi de vous j'avois reçu la vie,
Avec plus de ſplendeur, ne m'auroient pas nourrie,
Et quelque ardeur qu'elle ait, ma tendreſſe jamais
Ne ſauroit égaler vos ſoins & vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Par-là vous ajoutez à mon regret ſincere,
Et vous méritez trop que je ſois votre mere:
J'en garderai toujours les tendres ſentimens.

Adieu, votre préſence augmente mes tourmens :
Tenez votre ſecret dans un profond ſilence,
Et de vos fiers tirans redoutez la puiſſance.

SCENE VIII.

LEONORE *ſeule.*

RESpirons! de ſon fils je ne ſuis pas la ſœur,
Et je ſens ſuccéder la joie à la douleur.
Je puis l'aimer ſans crime, & je puis le lui dire.
Quelle douceur! déjà je brûle de l'inſtruire.
Mon frere! en l'apprenant quel ſera ton tranſport!
O Ciel! un jour plus tard, ſi j'euſſe appris mon ſort,
J'allois lier mes vœux d'une chaîne éternelle :
Je ne puis y ſonger ſans une horreur mortelle.
O vous! jeunes beautés, qu'un amour malheureux
Pouſſe à franchir trop vîte un pas ſi dangereux,
Tremblez; que mon exemple aujourd'hui vous arrête,
Et craignez les regrets qu'un tel choix vous apprête.
Attendez le moment; tout changera pour vous,
Et du ſein de l'orage il naît un tems plus doux;
Mais je ne ſonge pas que d'un bien qu'il ignore,

Je devrois informer un amant qui m'adore;
J'y vole; ſon état a beſoin de ſecours;
Chaque inſtant que je perds met en danger ſ[illegible]
jours.

Fin dn troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

JE ne vois pas mon fils : quel charme ailleurs l'attire!
De ſon heureux hymen il eſt tems de l'inſtruire;
Il doit ſans différer lui-même y conſentir.
Les momens nous ſont chers; qu'on aille l'avertir.

LUCIE.

Je cours pour ſatisfaire à votre impatience :
Mais, Madame, voilà le Comte qui s'avance.

SCENE II.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

MAdame, je vous vois, & mon cœur tranſporté
Goûte enfin un bonheur que j'ai tant ſouhaité.
Du Comte de Suſſex l'ami fidelle & tendre,
Brûloit de s'acquitter du devoir qu'il doit rendre
Au généreux appui de ſa triſte maiſon.
Vos bontés ont tout fait en faveur de ſon nom;
Vous avez dans l'exil protégré ſa famille,
Et comblé de vos dons ſon épouſe & ſa fille.
Pénétré de leur ſort, je viens pour les pleurer,
Pour honorer leur cendre & pour vous admirer.

LA MARQUISE.

J'aurois voulu du ſort réparer l'injuſtice,
Et vous élevez trop un ſi foible ſervice.
Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçoi;
Ce bonheur eſt ſi grand.....

LE COMTE.

Il eſt plus grand pour moi.
Trop ſûr que la Comteſſe & ſa fille après elle,

Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle,
Je puis préſentement, après avoir rendu
A leurs mânes chéris tout ce qui leur eſt du,
Je puis agir pour moi près de leur protectrice,
Sans que leur voix s'en plaigne & leur ombre en gémiſſe.
Je ſuis venu d'abord voir en vous leur appui;
Un intérêt nouveau me conduit aujourd'hui:
Je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime;
Je voudroit l'être encor par un nœud plus intime.
Pardonnez, mais mon cœur ne ſauroit reculer;
Il n'a que cet inſtant, Madame, pour parler;
Un Couvent doit demain enfermer Léonore....
Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.
Ma flamme vous ſurprend: dans l'eſpace d'un jour,
Au ſein de la douleur, je ſuccombe à l'amour;
Mais contre la beauté que peut notre ſageſſe?
Il m'eſt doux, quand je ſuis ſoumis à la tendreſſe,
De voir que votre fille eſt du moins mon vainqueur:
C'étoit à votre ſang que je devois mon cœur.

LA MARQUISE.

Monſieur, le noble aveu d'une flamme ſi belle,
Flatte trop Léonore & moi-même avec elle:
Elle ne peut attendre un plus heureux deſtin.
Puiſqu'il faut l'avouer, je ſens un vrai chagrin
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible.

Je tremble que ce goût ne la rende inflexible;
Et, quelque glorieux que ſoit un tel lien,
La raiſon me défend de la gêner en rien.

LE COMTE.

De l'exiger moi-même, ah! je ſuis incapable.
Si vers la ſolitude un attrait véritable
Entraîne conſtamment ſon eſprit retiré;
Malgré la vive ardeur dont je ſuis dévoré,
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime;
Son bonheur m'eſt cent fois plus cher que le mien même.
J'aſpire au nom d'époux & non pas de tiran,
Et de la liberté je ſuis trop partiſan.
Tout ce que je demande, eſt par un eſprit ſage,
De retarder encor pour ſon propre avantage.
Peut-être ſon penchant n'eſt qu'un goût paſſager,
Qu'un moment a produit, qu'un inſtant peut changer.
S'il eſt tel que je dis, ſouffrez que j'en profite.

LA MARQUISE.

C'eſt le moins que je doive à votre vrai mérite;
Je veux bien différer, & perſonne que vous,
De mon conſentement, ne ſera ſon époux:
Vous avez ſur ſon cœur plus de droit que tout autre,
Et je m'applaudirois d'unir ſon ſort au vôtre.

LE COMTE.

Qu'une telle aſſurance a pour moi de douceur!

LA MARQUISE

Mais ce n'eſt pas aſſez de ce diſcours flatteur,
Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes;
Votre eſtime pour moi, vos qualités parfaites,
Votre nom en un mot, tout me fait une loi
De confier ici, Monſieur, à votre foi,
Un ſecret important qui, vous comblant de joie,
Va vous....

SCENE III.

LE COMTE, LA MARQUISE, LUCIE.

LUCIE.

AH! dans le trouble où mon ame eſt en proie.....

LA MARQUISE, *à Lucie.*

Quel eſt donc le ſujet d'un tel ſaiſiſſement?

LUCIE.

Madame, votre fils ſe meurt dans ce moment;
Rien ne peut diſſiper ſa foibleſſe cruelle,
Et ſon front eſt couvert d'une pâleur mortelle.

LA MARQUISE.

Je vole à ſon ſecours & ſuccombe à ce trait.
Adieu, Comte, tantôt vous ſaurez mon ſecret.

(*Elle ſort avec Lucie.*)

SCENE IV.

LE COMTE, *ſeul.*

CE coup eſt accablant ; pour elle j'en ſoupire :
Mais quel eſt le ſecret qu'elle vouloit me dire ?
Regarde-t-il Suſſex, ou touche-t-il mes feux ?
S'il les favoriſoit que je ſerois heureux !

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LEONORE.

LEONORE.

Mon frere, rappellez votre ame évanouie;
Venez, & que d'un mot je vous ſauve la vie.

LE MARQUIS.

Non, laiſſez-moi mourir.

LEONORE.

Quittez ce noir deſſein;
Tout vous invite à vivre, apprenez le deſtin....

LE MARQUIS.

Quand vous m'allez quitter, vous voulez que je vive!

LEONORE.

Je ne vous quitte plus, & ma joie eſt ſi vive....
Mon frere, écoutez-moi, ſongeons à profiter
Du moment où mon cœur peut la faire éclater.

LE MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame eſt mourante

Vous montrez à mes yeux une joie offençante;
Cruelle!

LEONORE.

Je n'en eus jamais tant de ſujet.

LE MARQUIS.

Ah! peux-tu me percer d'un plus ſenſible trait?
Eſt-ce d'abandonner un frere qui t'adore,
Et contraint de cacher le feu qui le dévore?

LEONORE.

Des tranſports que je fais éclater devant vous,
Ah! la ſource eſt plus pure & le motif plus doux!
Rien ne condamne plus notre juſte tendreſſe;
Donnez un libre cours à l'amour qui vous preſſe.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LEONORE.

Je dis que tout doit vous calmer:
Vous n'êtes pas mon frere, & vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas ſon frere! O Ciel! puis-je le croire?

LEONORE.

Non, vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma gloire.

Je n'ai pas vu le jour dans ce climat heureux ;
Du Comte de Neuilli, c'eſt l'ami ſi fameux,
Le Comte de Suſſex dont je tiens la naiſſance,
Et ce ſont ſes malheurs qui m'ont conduit en France,
Votre mere elle-même aujourd'hui m'a tout dit.

LE MARQUIS.

Arrêtez ! ménagez ce paſſage ſubit
De l'extrême douleur à la joie exceſſive,
Il donne une ſecouſſe & ſi prompte & ſi vive
A mes ſens ébranlés, qu'ils vont ſe déſunir,
Et je crains d'expirer d'un excès de plaiſir.
Vous n'êtes pas ma ſœur, ma chere Léonore !

LEONORE.

Non, je ne la ſuis pas.

LE MARQUIS.

Ah! répétez-le encore.
D'un bonheur ſi parfait qu'il n'oſoit eſpérer,
Mon cœur, mon tendre cœur ne peut trop s'aſſurer,
Ce titre qui faiſoit ma peine & ma contrainte,
Je puis le prononcer ſans rougeur & ſans crainte !

LEONORE.

O! Mon frere !

LE MARQUIS.

O! ma ſœur! que ce nom a d'appas,

A préſent que je ſçais que vous ne l'êtes pas!
Jouiſſons de concert de la douceur extrême,
De nous dire, ma ſœur, mon frere, je vous aime.
Proférons mille fois tous deux des mots ſi doux,
Et ne changeons ces noms que pour celui d'époux.

LEONORE.

Oui, j'aime à les redire, & j'aime à les entendre;
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre:
Sous des titres ſi chers déguiſant ſon vrai nom,
L'Amour a dans nos cœurs prévenu la raiſon;
Avant qu'elle regnât il étoit notre maître,
Et je brûlois pour vous avant de me connoître:
Si l'on m'avoit dès-lors révélé mes deſtins,
Qu'on nous eût épargné de trouble & de chagrins!
Sûrs de nos ſentimens & de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle aſſurance,
Nous nous fuſſions livrés à nos tendres tranſports!
Que d'inſtans au plaiſir ont volé les remords!
Grand Dieu! je m'étonnois qu'une flamme ſi pure
Pût offenſer tes loix & bleſſer la Nature;
Et, démentant la voix de ces remords cruels,
Nos feux étoient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS.

Nous ſommes détrompés d'une erreur ſi fatale;
Quel heureux changement! il n'eſt rien qui l'égale;

Le bien qui nous arrive eſt à ſon plus haut point,
Et de le répéter je ne me laſſe point.
Oui, l'Amour pour nous ſeuls a fait un tel miracle;
Nous pouvons nous aimer & nous voir ſans obſtacle.
Comme moi, ſentez-vous, après tant de tourmens,
Sentez-vous la douceur d'un retour ſi charmant?
Songez-vous que les nœuds d'un flatteur hymenée
Vont à tous vos momens unir ma deſtinée?

LEONORE.

J'y ſonge avec tranſport: mais, dans ce même jour,
Si le pas que j'ai fait nuiſoit à notre amour,
S'il formoit un obſtacle au bonheur où j'aſpire?

LE MARQUIS.

Quelle crainte eſt la vôtre? Et qu'oſez-vous me dire?
Par un trait de vertu vous avez fait ce pas;
Il vous eſt glorieux, & ne vous force pas.
Ma mere me chérit, vous en êtes aimée,
De nos feux mutuels elle ſera charmée:
Vos graces, vos vertus, votre rang qu'elle ſçait,
Sa tendreſſe pour vous, & tout ce qu'elle a fait,
Vous répondent trop bien de l'aveu de ſon ame;
Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflâme,
Par cette chere main qui peut me rendre heureux,
De ne ſouffrir jamais qu'on forme d'autres nœuds.

Je jure qu'il n'eſt point d'effort, ni de puiſſance;
Qui puiſſent déſormais ébranler ma conſtance;
Et qu'en dépit du ſort, je tiendrai mon ferment.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE cherche en vain mon fils. Mais quel étonnement!
Mon fils, que faites-vous aux pieds de Léonore?

LE MARQUIS.

Mon cœur, qui la connoît, lui jure qu'il l'adore,
Madame; & dans ce jour il oſe ſe flatter
Qu'approuvant le tranſport qu'il a fait éclater,
Vous voudrez....

LA MARQUISE

Levez-vous. Que votre ame modere
L'ardeur de ce tranſport, qui ſurprend votre mere.
Léonore, j'ai lieu de me plaidre de vous.
Vous avez, méritant mon trop jeſte courroux,

Contre mes volontés & contre ma priere,
Révélé des ſecrets que vous auriez dû taire,
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maiſon.

LEONORE.

Madame, pardonnez; je l'ai dû par raiſon :
Pour ſauver votre fils d'une perte prochaine,
Si je n'avois parlé, ſa mort étoit certaine.

LE MARQUIS.

C'en eſt aſſez. Rentrez dans votre appartement.

SCENE

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE ne ſçais que penſer d'un pareil traitement.

LA MARQUISE.

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire
Qu'au choix de votre cœur je ne ſçaurois ſouſcrire.

LE MARQUIS.

Ciel! à tant de rigueur qui peut donc vous porter?

LA MARQUISE.

Des obſtacles puiſſans qu'on ne peut ſurmonter,
Et puiſqu'il faut, mon fils, que je vous en inſtruiſe,
Au Comte de Neuilli Léonore eſt promiſe.

LE MARQUIS.

Quoi! ma mere, aux dépens de mes vœux les plus doux...

LA MARQUISE.

D'une riche héritiere elle a fait choix pour vous.

LE MARQUIS.

Sans l'aveu de mon cœur! qui vous y détermine?

LA MARQUISE.

L'état de ma maiſon, qui touche à ſa ruine.

LE MARQUIS.

Non, vous ne le ſçauriez rétablir à ce prix;
Puiſqu'il en couteroit le jour à votre fils.
Je ſens pour Léonore une ſi vive flamme,
Qu'elle anime mon ſang, qu'elle tient à mon ame.
Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,
Puiſque je l'adorois, en la croyant ma ſœur.
Craignez pour moi l'état d'où je ſors tout-à-l'heure;
Si vous nous ſéparez, il faudra que je meure.
Il n'eſt que deux partis, décidez de mon ſort;
Donnez-moi Léonore, ou donnez-moi la mort.

LA MARQUISE.

C'eſt un premier tranſport; j'excuſe ſa foibleſſe.
Le tems le calmera, mon fils, & je vous laiſſe.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

NON, le tems ne fera qu'augmenter ma fureur;
Que ne me laiſſoit-on mourir dans mon erreur ?
Quand je croyois brûler d'une ardeur criminelle,
La mort à mes regards étoit bien moins cruelle,
Que la perte d'un bien que je me ſuis promis.
Et qui m'eſt enlevé quand il devient permis.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LÉONORE.

LE MARQUIS.

RÉPONDEZ, Léonore, à mon impatience;
Parlez, ne laiſſez pas mon eſprit en balance;
Avez-vous de ma mere adouci les rigueurs?
Et puis-je me flatter . . . .

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs.
Ils n'ont pu la changer; ſon ame eſt inflexible,
D'autant plus qu'à nos maux elle paroît ſenſible,
Qu'elle combat nos vœux par effort de raiſon,
Et que j'ai contre moi le bien de ſa maiſon.

LE MARQUIS.

Pour faire mon bonheur & ſon propre avantage,
Eh quoi! n'avez-vous pas tous les dons en partage?

C'eſt l'amour mutuel, c'eſt l'accord des humeurs,
Qui ſeuls du mariage aſſurent les douceurs.
Le perfide intérêt, l'affreuſe politique,
Enfantent le divorce & le feu domeſtique;
Ils ne forment des nœuds qu'afin d'en abuſer,
Et n'uniſſent les cœurs que pour les diviſer.
Ma mere pour les croire eſt aujourd'hui cruelle,
Et moi, pour mon repos, je dois être rebelle.
Venez, plus d'un parent dont je ſuis adoré,
Vous offrira contre elle un aſyle aſſuré;
Là, nous pourrons lier . . . .

LEONORE.

O Ciel! quelle entrepriſe!
Qui? moi, me dérober des bras de la Marquiſe!
Suivant de vos eſprits l'aveugle paſſion,
Cauſer & partager votre rébellion!
Moi, payer d'un tel prix ſes bienfaits, ſa tendreſſe!
Que juſqu'au deshonneur je porte ma foibleſſe!
Et m'oubliant ainſi . . . . Non, ne l'eſpérez pas:
Vous me verriez plutôt affronter le trépas.
Tout mon bonheur dépend de me voir votre épouſe;
Mais je ſuis à tel point de mon devoir jalouſe,
Qu'en dépit de ma flamme & malgré votre feu,
Je ne la deviendrai que de ſon propre aveu.
Autant que votre amour, votre eſtime m'eſt chere,
Et ſi je vous croyois, je perdrois la derniere.

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous donc ?

LEONORE.

Réprimer votre ardeur ;
Votre gloire l'exige ainſi que votre honneur ;
Pour vous-même je dois me conſerver ſans tache,
Et ſi j'oſois tenter une fuite ſi lâche,
Le pas deshonorant que je ferois pour vous,
Satisfaiſant l'amannt, feroit rougir l'époux.

LE MARQUIS.

La fuite, quel que ſoit le préjugé ſévere,
Ne fait jamais rougir, quand elle eſt néceſſaire :
L'hymen ....

LÉONORE.

Non ; d'un tel nœud je ſens trop le danger,
Et ſans frémiſſemens je ne puis y ſonger.
Si nous formions tous deux cette chaîne coupable,
Votre mere armeroit ſon pouvoir redoutable ;
Perdant de votre épouſe & le titre & les droits,
Je ſerois malheureuſe & blâmée à la fois.
Léonore de vous ſe verroit ſéparée,
Et pour comble d'horreur vivroit deshonorée.
Non, vous brûlez pour moi d'un trop parfait amour,
Pour vouloir m'expoſer à cet affreux retour.
Par le deſtin cruel ſi je ſuis maltraitée,
J'ai du moins la douceur de me voir reſpectée ;

Et c'eſt toujours un bien de pouvoir dans mon ſort,
Soupirer ſans reproche & pleurer ſans remord.

LE MARQUIS.

Mais ſi vous demeurez dans ce ſéjour funeſte,
On prépare pour vous un nœud que je déteſte;
Le Comte de Neuilli va m'enlever ma ſœur,
Et de tous ſes appas ſe voir le poſſeſſeur.

LÉONORE.

Raſſurez-vous, jamais je ne ſerai ſa femme;
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon ame;
De la Marquiſe en tout je révere la loi;
Mais je ſçais que ma main ne dépend plus de moi.
Vous poſſédez mon cœur, je regne ſur le vôtre;
Mon devoir me défend d'en épouſer un autre;
Rien ne peut ébranler un cœur comme le mien,
Quand il a la raiſon & l'honneur pour ſoutien.
Je jure d'être à vous ou de n'être à perſonne;
Ma tendreſſe le veut, ma gloire me l'ordonne;
Toutes deux à mon cœur parlent également,
Et fiez-vous à lui de remplir mon ſerment.

LE MARQUIS.

Je vais revoir ma mere, & ſûr de votre flamme,
Faire un dernier effort pour déſarmer ſon ame.
Adieu. Si mes ſoupirs ſont encore ſuperflus,
Mon cœur déſeſpéré ne ſe contraindra plus;
Des plus grandes fureurs il deviendra capable,
Et pour vous obtenir, croira tout pardonnable.

SCENE II.

LÉONORE, *ſeule.*

VIT-ON jamais amans plus malheureux que nous ?
Et peut-on être en bute à de plus rudes coups ?
A peine délivrés du poids honteux du crime,
Nous voyons tout s'armer contre un feu légitime ;
Mais le Comte paroît, je ſens à ſon aſpect
Un mouvement mêlé de crainte & de reſpect.

SCENE III.

LE COMTE, LÉONORE.

LE COMTE.

MADAME, en ce moment, je doute ſi je veille;
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.
On dit que par l'effet d'un heureux changement,
Le monde ne perd plus ſon plus grand ornement.
On ajoute, & j'attends votre aveu pour le croire,
Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire;
Et qu'au gré de mes vœux, le plus beau des liens
Doit enchaîner ce ſoir vos jours avec les miens.
Vous me voyez ſurpris de ce bonheur inſigne,
D'autant plus que mes ſoins n'ont pu m'en rendre digne,
Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,
Et n'a pas conſulté votre cœur le premier.

LEONORE.

Il eſt vrai, la Marquiſe ordonne cette fête;
Mais, Monſieur.....

LE COMTE.

Achevez, quel trouble vous arrête?

O Ciel! je vois des pleurs qui coulent de vos yeux.
Aurois-je le malheur de vous être odieux,
Et m'auroit-on flatté d'une fauſſe eſpérance?
Parlez: à vos deſirs feroit-on violence?
Daignez me dévoiler vos ſentimens ſecrets;
Je prendrai leur parti contre mes intérêts.
De l'hymen que j'attends dépend mon bien ſuprême:
Mais, Madame, je veux le tenir de vous-même.
De ma félicité j'aurois trop à rougir,
S'il devoit à votre ame en coûter un ſoupir.
J'aime mieux voir cent fois mon attente déçue,
Et mourir du regret de vous avoir perdue,
Que de vous poſſeder par des liens contrains,
Qui ſans joindre nos cœurs, uniroient nos deſtins,

LÉONORE.

Ce diſcours m'enhardit à rompre le ſilence,
Et vous méritez trop toute ma confiance;
Un homme tel que vous fait ma regle aujourd'hui,
Et veut des procédés auſſi nobles que lui.
Perſonne plus que moi ne vous eſt redevable,
Et par plus d'un endroit vous m'êtes reſpectable.
Ce qui fait ma douleur, cout mon ſang répandu
Ne ſçauroit m'acquitter de ce qui vous eſt du.
Rendre vos jours heureux eſt ma plus forte envie;
Pour un bonheur ſi doux je donnerois ma vie,
Et cependant tel eſt monſort infortuné,

Que malgré mes efforts, mon eſprit entraîné
Ne ſçauroit procurer votre bien qu'il ſouhaite.
Ce bien rendroit ma joie & ma gloire parfaite ;
Mais il m'eſt interdit, même par mon devoir ;
Ce qui doit l'aſſurer n'eſt plus en mon pouvoir.
Un autre, par malheur, un autre a ma tendreſſe ;
Par effort de vertu je vous dis ma foibleſſe ;
Et cet aveu ſi rare & ſi cruel pour nous,
Vous prouve juſqu'où va mon eſtime pour vous.

LE COMTE.

De ce coup imprévu, je frémis, je ſoupire,
Et dans le même temps, mon eſprit vous admire ;
Mais, Madame, achevez de me percer le cœur,
Et dites-moi le nom de votre heureux vainqueur.

SCENE IV.

LE COMTE, LÉONORE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

COMTE, il n'eſt plus de frein à l'ardeur qui m'entraîne,
Et dans mon déſeſpoir je me poſſede à peine.
Connoiſſez un rival à ce bouillant tranſport :
Votre hymen qu'on prépare eſt l'arrêt de ma mort.

Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus tendre,
Et l'on marrachera.....

LE COMTE.

Dieu! que viens-je d'entendre?
Il aime Léonore, & j'en frémis d'horreur.
Son frere!

LEONORE.

Il ne l'eſt pas.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas ſa ſœur?
Et qui donc êtes-vous? répondez.

LEONORE.

Je ſuis née
D'une race auſſi noble & plus infortunée.

LE COMTE.

Parlez: rien n'eſt égal au trouble que je ſens.
Quel eſt votre pays?

LEONORE.

Londres.

LE COMTE.

Et vos parens
Reſpirent-ils encore?

LEONORE.

Non, je n'ai plus de mere,

Et vous étiez l'ami de mon malheureux pere.

LE COMTE.

Du Comte de Suſſex, ah! vous êtes le ſang?

LEONORE.

Oui, que dans votre cœur je reprenne ſon rang.

LE COMTE.

D'un ami tant pleuré j'embraſſe donc la fille,
Elle que je croyois morte avec ſa famille;
Et dans un même objet qui fixe mes eſprits,
L'amour & l'amitié ſe trouvent réunis;
Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,
Et rien n'eſt comparable à tout ce que j'éprouve.
Je ne puis m'empêcher de gémir comme amant,
Et je ſuis comme ami dans le raviſſement.
La joye & la douleur, la pitié, la ſurpriſe,
A des tranſports divers mettent mon cœur en priſe,
Et forment un état incertain & confus,
Où l'ame eſt partagée & ne ſe connoît plus.

LEONORE.

Que l'amitié, Monſieur, demeure la maîtreſſe;
D'une fille pour vous j'ai toute la tendreſſe.
D'un pere en ma faveur prenez les ſentimens,
Et laiſſez-vous toucher par mes gémiſſemens.
Il ne me reſte plus de parens dans le monde;

Ce n'eſt que ſur vous ſeul que mon eſpoir ſe fonde.
La Marquiſe devient inſenſible aujourd'hui,
Et mon malheur eſt ſûr ſi je n'ai votre appui,

LE MARQUIS.

Ce ſpectacle touchant rend mon ame interdite,
Et je ſens à mon tour la pitié qui m'agite:
Fortune! contre moi falloit-il ſuſciter
Un rival que je dois & plaindre & reſpecter?

LE COMTE.

Je ne puis ſoutenir une attaque ſi vive,
Du Comte en même tems j'entends la voix plaintive,
Je l'entends dans mon cœur me répéter tout bas
Ces mots qu'il proféra mourant entre mes bras.
Cher Neuilli, me dit-il, la mort m'eſt favorable;
Ma femme avec ma fille eſt tout ce qui m'accable;
Leur deſtin malheureux eſt digne de pitié;
Elles n'ont pour tout bien que ta ſeule amitié.
A ma fille ſur-tout ton aide eſt néceſſaire;
Daigne la ſecourir & lui ſervir de pere.
Je vous en ſervirai, j'en ai fait le ſerment,
Et je vais le remplir dans ce même moment.
J'ouvre les yeux. L'amour n'eſt pas fait pour mon âge,
La ſolide amitié doit être mon partage.
C'en eſt fait; dans mon ame elle reprend ſes drois,
Et pour la ſignaler, je rentre ſous ſes loix.

SCENE V. & derniere.

LE COMTE, LE MARQUIS, LÉONORE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

DU Comte de Soiſſon la fille m'eſt connue,
Madame, & mon amour expire à cette vue.
Un ſentiment plus juſte, un ſoin plus généreux
M'occupent maintenant, & me parlent pour eux.
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,
Je rougirois de rompre une union ſi belle,
Loin de les traverſer, je dois les ſoutenir.
Ils ſont faits l'un pour l'autre, & daignez les unir.
Beauté, vertu, naiſſance, elle a tout en partage.
La fortune, il eſt vrai, n'eſt pas ſon appanage;
Mais ma vive amitié, pour hâter ce lien,
L'adopte pour ma fille, & lui donne mon bien.
Un véritable ami doit tenir lieu de pere.
Et c'eſt votre deſtin d'être toujours ſa mere.

LA MARQUISE.

Je me ſens attendrir de tout ce que je voi,
Monſieur, & votre exemple eſt une loi pour moi.

(*A Léonore.*)

Pour la ſeconde fois entrez dans ma famille.

LEONORE.

Madame, qu'il m'eſt doux de reſter votre fille!

LE MARQUIS.

Ah! ma mere, ah! Monſieur, j'ai trop peu d'une voix,
Pour vous remercier du bien que je vous dois.

FIN.

Collé, Charles

LA COMTESSE, COMI-PARADE;

EN UN ACTE EN PROSE.

Le prix eſt de 24 ſols.

A LONDRES,
Chez les Libraires Associés.

M. D. C. C. LXV.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

M. LE VAGIN.

MINORATIF.

LA BARONNE D'ORSAC.

LE PRÉSIDENT LAMBIN.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans l'appartement de la Comteſſe.

AVERTISSEMENT.

Monſieur Gilles, & Mademoiſelle Iſabelle font à ſçavoir à tous chacuns, que ſi le Public reçoit favorablement cette premiere Piece, ils donneront la ſuite de leur Théâtre.

LA COMTESSE, COMI-PARADE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, *ſeule, couchée ſur ſa chaiſe longue, les genoux plus hauts que la tête & careſſant ſon petit Chien.*

BON jour ma petite Roſette. Non, cette chienne-là a plus d'eſprit que tout ce que je connois. Baiſez-moi, baiſez-moi tout-à-l'heure. Allons donc, mieux que cela. Oui, tu es charmante, ma petite Roſette. Mais dites-moi, la, je vous prie, qui eſt-ce qui a plus d'eſprit? Perſonne au monde. Qui eſt-ce qui baiſeroit mieux que cela. Hélas! je l'ai connu, mais n'y penſons plus. (*Baiſant encore ſa chienne.*) Ça n'a point d'humeur, ça eſt diſcret, ça ne quitte point. Ça eſt charmant. Auſſi j'aime ma Roſette à la folie; oui, à la grande folie.

SCENE II.

M. LE VAGIN, LA COMTESSE, UN LAQUAIS.

(*Le Laquais annonce.*)

MOnſieur le Vagin.

LA COMTESSE.

Qu'il entre.... Eh ! bon jour, Monſieur ; par quel hazard ?

M. LE VAGIN.

L'honneur de voir une perſonne comme vous m'engage à prendre cette liberté ; d'ailleurs il n'y a perſonne à Paris.

LA COMTESSE.

Vous voyez ; je laiſſe ma porte ouverte à tout le monde. Ce tout le monde eſt auſſi par trop court. Il y a raiſon par-tout.

M. LE VAGIN.

Puis-je vous demander de vos nouvelles ?

LA COMTESSE.

Eh ! Monſieur, depuis longtems je ne parle plus de ma ſanté.

M. LE VAGIN.

En effet, quand on eſt ſi brillante...

LA COMTESSE.

Brillante ! en tout cas, c'eſt un faux air. Oui,

Monſieur, ma ſanté eſt ſi miſérable, ſi ſinguliere, que je n'en veux plus parler. Vous ne le croiriez pas, mais je vous jure que moi-même, oui, moi-même, je ne puis décrire que très-imparfaitement tout ce que je ſens.

M. LE VAGIN.

En vérité, Madame, il faudroit faire quelque choſe.

LA COMTESSE.

J'ai tout fait.

M. LE VAGIN.

Voir quelqu'un.

LA COMTESSE.

J'en ai tant vû....

M. LE VAGIN.

On ne ſe laiſſe point ainſi.

LA COMTESSE.

Les Médecins ſont des ſots. Je les ai tous coulés à fond. Ils n'entendent rien à une maladie pour peu qu'elle ſoit hors d'un certain courant. Figurez-vous que pluſieurs ont eu l'inſolence de dire dans Paris que je me portois bien. Je ſuis bien revenue de tout ce qui s'appelle Médecin; j'en ſçais plus qu'eux, Monſieur, j'en ſçais plus qu'eux.

M. LE VAGIN.

Je n'en doutai jamais. Les gens du monde comme vous & qui vivent dans la plus brillante compagnie, pour l'ordinaire, ſont inſtruits de tout. Ils n'ignorent de rien. Je vous comprends; c'eſt-à-dire, que vous ne faites point de remedes.

LA COMTESSE.

Des remedes ! j'en ſuis venu au point de ne les pouvoir ſoutenir.

M. LE VAGIN.

Voilà qui eſt du dernier affreux. Il faut au moins vous répandre, vous diſſiper.

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Me diſſiper, Monſieur ! moi, me diſſiper ! Mais vous n'y penſez pas. Il faudroit en avoir la force. Je ne fais plus que végéter.

M. LE VAGIN.

Que d'eſprit dans cette végétation !

LA COMTESSE.

Premierement, Monſieur, regardez-moi bien. J'ai eu toutes les maladies poſſibles & imaginables : oui, Monſieur, toutes les maladies connues, ſans compter celles qui n'ont point été baptiſées. Et vous voulez que je me diſſipe ! en vérité cela eſt étrange. Comment, & avec qui ?

M. LE VAGIN.

Une femme comme vous n'a qu'à parler.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! je parle de reſte. Mais encore voyons ; vous êtes un homme d'eſprit.

M. LE VAGIN, *ſe rengorgeant.*

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Enfin l'ingénieux Auteur du dernier Logogryphe eſt connu.

M. LE VAGIN.

Fi donc ! Madame ; c'eſt une bagatelle, un délaſſement d'eſprit, un amuſement de jeuneſſe, qui méritoit à peine de vous plaire.

LA COMTESSE.

La modeſtie eſt trop forte auſſi. Ecoutez donc quel eſt le mal qui me tourmente le plus aujourd'hui.

M. LE VAGIN.

Quel qu'il ſoit, j'y prends intérêt.

LA COMTESSE.

Depuis huit jours il m'eſt venu un pavot.

M. LE VAGIN.

Un pavot, Madame ! ah ! que cela eſt beau ! où donc, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Au cul, Monſieur.

M. LE VAGIN.

Au cul, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, au cul.

M. LE VAGIN.

Je ne reviens point d'étonnement.

LA COMTESSE.

Ai-je raiſon de me plaindre ? Eh bien ! Monſieur, c'eſt un de mes moindres maux.

M. LE VAGIN.

Mais, au moins, cela vous fait dormir, car le pavot....

LA COMTESSE.

Cela feroit cet effet à tout autre ; vous raiſonnez conſéquemment. Eh ! bien, Monſieur, cela me donne, à moi, une ſi grande inſomnie, qu'il y a huit jours que je paſſe les nuits exactement comme vous voyez, ſans pouvoir trouver une attitude.

M. LE VAGIN.

L'attitude ! Mais elle ne déplairoit pas abſolument.

LA COMTESSE.

Ah ! je voudrois voir.

M. LE VAGIN.

Cependant, Madame, je trouve une galanterie à votre incommodité.

LA COMTESSE.

Vous êtes galant vous-même. Mais l'idée que l'on prend d'une fleur, eſt furieuſement détruite par les effets d'une maladie de cette eſpece. Indépendamment de l'inquiétude, les douleurs ſont au-delà de toute expreſſion.

M. LE VAGIN.

Je n'en puis revenir, votre maladie eſt ſinguliere, unique en ſon eſpece, digne de vous, Madame ; un pavot !

LA COMTESSE.

Encore s'il étoit ſeul.

M. LE VAGIN.

Quoi ! Madame, un Bouquet ?

LA COMTESSE.

C'eſt bien aſſez d'en avoir un ; mais cette incommodité eſt accompagnée d'un ſi grand nombre d'autres, que je ne comprends pas comment j'y peux réſiſter. Je ſuis un phénomene de patience. Laiſſons cela. Dit-on quelque nouvelle ?

M. LE VAGIN.

Monſieur Monguif épouſe Mlle. Barachin ; l'Abbé Pierrot eſt mort ; le petit Bagni s'eſt caſſé la jambe aux J.... C'eſt un fils unique ; ſes parens en ſont fort en peine. Mademoiſelle Brunelle prend le voile. La vieille Madame Pinet eſt en apoplexie.

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! n'y a-t-il plus de Chrétien à Paris ?

M. LE VAGIN.

Je vous entends. Je croyois que vous pouviez les connoître. Je viens de la rue St. Dominique, je ne l'ai vue qu'un moment.

LA COMTESSE.

Je le crois bien. Les caroſſes, les équipages lui tournent la tête. A-t-elle des nouvelles de l'homme du jour, de l'homme de tous les jours ? Pour moi, je n'en ai point reçu aujourd'hui, cela m'étonne ; mais parlons-en. Convenez que c'eſt un homme ſolide : bien des gens ne louent que ſes agrémens, le tout par méchanceté. Moi, je dis que c'eſt un génie.

M. LE VAGIN.

Oui, Madame, capable de tout.

LA COMTESSE.

Vous pouvez compter qu'il eſt délicieux. Je l'ai toujours dit, il n'y a que les femmes pour former. Auſſi tout ſe gouverne depuis qu'il s'en mêle, & tout ſe gouvernera, je vous en réponds; vous verrez ce pays-ci entre ſes mains.

M. LE VAGIN.

Aſſurément, Madame, il ira loin.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'il eſt aimable.

M. LE VAGIN.

Vous ne le connoiſſez, ce me ſemble, que depuis un mois.

LA COMTESSE.

Quelle folie donc! Je l'ai vû toute ma vie. Ses Maitreſſes, ſa diſſipation, ſes différentes allures nous ont ſéparés. Il y a eu des lacunes; mais il a toujours été de mes amis, & je l'ai toujours regardé comme un homme; je m'y connois, je ne m'y trompe pas.

M. LE VAGIN.

Qui doit s'y connoître mieux que vous? Il a tant d'affaires que je ne l'ai vû qu'en paſſant.

LA COMTESSE.

Je le crois, ne le voit pas qui veut.

M. LE VAGIN.

Mais je ne me laſſe point de l'admirer.

LA COMTESSE.

Vous ſortez.

M. LE VAGIN.

Un de vos gens me fait ſigne ; on me demande apparemment.

LA COMTESSE.

Revenez, au moins.

M. LE VAGIN.

Je vous en donne ma parole.

SCENE III.

MINORATIF, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! vous voilà, Monſieur Minoratif ! vous venez tard aujourd'hui, je ne vous attendois plus.

MINORATIF, *s'aſſeyant.*

Je ſuis accablé. Je n'ai pas le temps de me détourner. En vérité mes chevaux ſont ſur les dents, & je ſuis ſi miſérable....

LA COMTESSE.

Avez-vous de grands malades ?

MINORATIF.

Non. Perſonne de connoiſſance.

LA COMTESSE.

Vous n'avez donc pas tant à vous tourmenter.

MINORATIF.

N'eſt-ce pas Monſieur le Vagin qui ſort ?

LA COMTESSE.

C'eſt une preuve de la diſette, comme vous voyez.

MINORATIF.

Mais il a du mérite, je le vois par-tout.

LA COMTESSE.

Oui, il a ce mérite-là. C'eſt la premiere fois qu'il vient chez moi, j'ai peine à m'en défaire. Avez-vous vu Madame de Polincour ? Comment ſe porte-t-elle aujourd'hui ?

MINORATIF.

Comment voulez-vous qu'elle ſe porte ? Vous n'avez qu'à dire. Elle vous dira *mal*, & moi je vous dirai *bien*. Ce n'eſt pas que je ne regarde au moins les vapeurs comme une maladie, & que je ne plaigne de tout mon cœur ceux qui en ſont affectés ; mais les ſiennes ne ſont rien, mais, je vous dis, rien du tout.

LA COMTESSE.

Bon ! des vapeurs ! mais c'eſt qu'elle n'en eſt pas là. C'eſt la plus légere & la plus inconſtante des femmes. Ce n'eſt rien que de vouloir être malade par état ; elle parle ſans ceſſe de ſes maux avec un ridicule & une importunité d'autant plus forte qu'elle n'eſt pas ſans éloquence.

MINORATIF.

Vous la connoiſſez ; ces ſortes de malades ſont, en vérité, le malheur de notre métier.

LA COMTESSE.

Oh ! que nenni ; ils en ſont la conſolation.

MINORATIF.

La conſolation ?

LA COMTESSE.

Oui ; ſi toutes les maladies étoient graves, un Médecin ſeroit trop agité, il n'auroit pas le temps de reſpirer, ſurtout quand il eſt fort occupé, comme vous, & qu'il ne voit que des malades connus & d'une certaine conſidération. Pour moi, je crois fermement la diſſipation néceſſaire dans toutes les profeſſions.

MINORATIF.

Elle ſeroit néceſſaire à un Médecin, mais il ne la peut quaſi jamais trouver.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous me pardonnerez ; il y en a, par exemple, chez des malades de l'eſpece dont nous parlons. Je ſçais bien ce que l'on peut dire ſur elle, mais, au bout du compte, la maiſon de cette femme-là ne déſemplit pas ; le monde qui s'y trouve, ſur-tout aux heures où vous y allez, eſt un délaſſement pour un homme au fait comme vous.

MINORATIF.

Il eſt vrai que je les connois tous, je dis juſques dans le plus grand intérieur.

LA COMTESSE.

Pardi, Monſieur Minoratif, vous en ſavez de bonnes.

MINORATIF.

Pour cela, je vous en réponds. Si je pouvois parler ; mais notre profeſſion eſt comme celle des Confeſſeurs. Madame de Polincour, par exemple, que vous voyez ſe plaindre, gémir, geindre.....

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'elle eſt inſupportable.

MINORATIF.

Si elle vous paroît telle, comment doit-elle me paroître, à moi, qui l'ai fait accoucher avant ſon mariage.

LA COMTESSE.

Bon!

MINORATIF.

Oui, d'homme d'honneur. Elle accouche avec un courage rare, une fermeté ſans exemple ; elle ne jetta pas un cri.

LA COMTESSE.

Voilà ce que je ne ſçavois pas.

MINORATIF.

Il y en a cent comme cela qui me paſſent tous les jours par les mains. Vous connoiſſez bien ſa ſœur ?

LA COMTESSE.

Je ne connois pas trop cette eſpece de bourgeoiſie renforcée.

MINORATIF.

Mon dieu ! je vous rencontrai l'autre jour dans ſon carroſſe.

LA COMTESSE.

Attendez, vous avez raiſon. Elle eſt veuve, ce me ſemble ; j'ai ſon nom ſur le bout de la langue... Madame.... Madame Dancire.

MINORATIF.

Elle-même. Elle n'eſt pas ſans eſprit, ne vous y trompez pas. Eh ! bien, ce Printemps, je l'ai fait paſſer par les remedes.

LA COMTESSE.

Bon ! & Floridor ?

MINORATIF.

Ne craignez rien. Je ne crois pas qu'il en ait beſoin. Mais loin d'y paſſer comme elle, il l'ignore totalement. Vous ſavez bien qu'il la veut épouſer, & c'eſt, pardieu, ce qui rendoit l'affaire délicate. Cela lui venoit d'un certain grand Monſieur de Blincourt, que j'ai vu ſi ſouvent chez vous, & qui l'a eue ſi long-tems depuis la mort de ſon mari.

LA COMTESSE.

Se voient-ils encore ?

MINORATIF.

Mon Dieu ! non ; tout ceci les a ſéparés. Il y a eu des ſcènes d'explication impayables, & qui n'étoient point du tout de mon miniſtere. Elle s'en porte bien cependant. Savez-vous ? cette femme-là n'eſt plus jeune, mais elle eſt, ma foi, fort aimable. En vérité ce qu'on appelle la vertu n'eſt pas toujours ce qui produit l'agrément.

(*Il ſe leve.*)

LA COMTESSE.

Voilà donc tout ? Vous vous en-allez ?

MINORATIF.

En bonne foi, je ſuis ſi haraſſé que je n'en puis plus. Les jambes me rentrent dans le corps.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas là votre épigramme, au moins ; je ne la prends point.

MINORATIF, *revenant de la porte.*

On ne peut pas toujours avoir, comme vous, ſon eſprit en argent comptant.

LA COMTESSE.

Allez ; vous êtes un homme charmant ; vous ne ferez jamais banqueroute.

SCENE IV.

M. LE VAGIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOus revoilà ! où étiez-vous donc ?

M. LE VAGIN.

Ménagement qui vous eſt dû. J'attendois que Monſieur Minoratif fût ſorti.

LA COMTESSE.

Quelle folie ! Vous étiez là-dedans. Vous avez perdu ;

perdu ; je voudrois que vous l'euſſiez entendu. On n'a point plus d'eſprit, plus de légereté, plus d'éloquence que cela. Il a été charmant ; il faut dire le vrai, c'eſt un homme délicieux.

M. LE VAGIN.

Il vous a ſans doute promis une guériſon auſſi prochaine que certaine.

LA COMTESSE.

Je ne lui ai ſeulement pas prononcé le mot de maladie. Ne vous ai-je pas dit que mes maux étoient déſeſperés ? Mon parti eſt pris, cela ira tant que cela pourra. Que peut faire ma ſanté à perſonne? Parlons d'autre choſe ; quels ſont vos amuſemens ? Vous en avez ſûrement de plus d'une eſpece.

M. LE VAGIN.

Je me livre à corps perdu à ceux de la ſociété.

LA COMTESSE.

Apparemment donc : il n'y en a point ſans la ſociété. Jouez-vous ?

M. LE VAGIN.

Quand cela eſt néceſſaire, mais puiſqu'il faut vous tout dire, je joue....

LA COMTESSE.

Pourquoi cet air embarraſſé ? La parade ? Je le voudrois.

M. LE VAGIN.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Celui-là eſt trop plaiſant. Je n'en donnerois pas quelque choſe de bon.

M. LE VAGIN.

On eſt trop heureux de ſe mettre à la mode. Il n'eſt pas, Madame, que vous ne l'ayez jouée vous-même plus d'une fois & ſans doute avec ſuccès.

LA COMTESSE.

Fi donc, Monſieur! pour qui me prenez-vous? J'ai joué la Comédie comme tout le monde dans le tems qu'on la jouoit à la Cour; mais je vous avoue que je n'ai jamais trouvé le mot pour rire à la parade.

M. LE VAGIN.

Vous plaiſantez, ſans doute?

LA COMTESSE.

Non, point du tout. On ne m'a jamais pu faire entendre ce que c'étoit, ou ce que ce n'étoit pas.

M. LE VAGIN.

Ce que c'eſt, ou ce que ce n'eſt pas me paroît également facile à dire. Ce n'eſt pas une Comédie, & c'en eſt une eſpece.

LA COMTESSE.

Oui, une eſpece qui ne vaut rien, mais rien du tout.

M. LE VAGIN.

Sans doute en un ſens.

LA COMTESSE.

Je n'entendrai jamais cela. Ne m'a-t-on pas voulu perſuader que c'étoit une critique des Auteurs qui compoſoient mal, & des Auteurs qui parloient encore plus mal.

M. LE VAGIN.

Ajoutez-y celle des gens du monde, dont la prononciation eſt ſouvent vicieuſe.

LA COMTESSE, *ricannant.*

Celui-là eſt bon! la parade pour les gens du monde! Mais je crois que tout le monde a perdu l'eſprit.

M. LE VAGIN.

Enfin, Madame, il y a un ſel à la parade très-difficile à rendre, mais qui ſe fait ſentir, & je vois très-clairement qu'elle vous eſt totalement inconnue.

LA COMTESSE.

Point du tout. Ne ſais-je pas qu'il y a un Gilles, une... Zizabelle, & quand on a prononcé ridiculement ce nom, c'eſt alors qu'on eſt charmé.

M. LE VAGIN.

Mais alors on n'a pas tout fait. Vous n'y êtes pas, Madame, je vous aſſure. Il y a toute autre choſe, & vous êtes prévenue.

LA COMTESSE.

Oui, des habits ſans goût, & qui ne ſiéent point du tout.

M. LE VAGIN.

Il eſt vrai que pour un habit de ville on ne conſulte point la petite Duchapt. Les habits ne ſont pas beaux, j'en conviens ; mais ils caractériſent.

LA COMTESSE.

Ils caractériſent ! vraiment, c'eſt un beau caractere ! des Batteleurs infâmes, des miſérables qui n'ont pas de pain & qui ne ſavent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils diſent.

M. LE VAGIN.

Et voilà le bon.

LA COMTESSE.

Monſieur le Vagin, un homme qui a de la prétention, un homme du monde & d'eſprit, joue la parade ! Oh ! pour celui-là, je n'en reviens point. Mais quel rôle faites-vous ? Je voudrois que ce fut Gilles, il n'y manqueroit plus que cela.

M. LE VAGIN.

Je n'ai pas encore tout-à-fait aſſez d'acquis pour porter le béguin.

LA COMTESSE.

Il faut eſperer que vous y viendrez. Vous jouez donc.....

M. LE VAGIN.

Quelquefois le beau Léandre.

LA COMTESSE, *le regardant.*

Le beau Léandre ?

M. LE VAGIN.

Mais le plus ſouvent le bon homme Caſſandre.

LA COMTESSE.

Le bon, le beau, voilà une belle réunion ſur la même perſonne ! En vérité cela eſt déplorable.

SCENE V.

UN LAQUAIS, M. LE VAGIN, LA COMTESSE.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, votre compagnie s'impatiente.

M. LE VAGIN.

Quel empreſſement ! il eſt encore de trop bonne heure.

LA COMTESSE.

Que veut-il dire ? De quelle compagnie parle-t-il ?

M. LE VAGIN.

Il faut encore mieux avoir le mérite de vous l'avouer, que de vous le laiſſer apprendre par d'autres ; car tout ſe ſait.

LA COMTESSE.

Ma foi, c'eſt que l'on dit tout, & l'on fait bien. Voyons donc.

M. LE VAGIN.

Ce ſont deux Acteurs de parade qui me viennent prendre & qui m'attendent à votre porte, d'où nous partons pour aller la jouer.

LA COMTESSE.

Pardi, Monſieur le Vagin, faites-moi un plaiſir qui ne vous goûtera pas beaucoup.

M. LE VAGIN.

Qu'ordonnez-vous ?

LA COMTESSE.

Allez leur propoſer d'entrer.

M. LE VAGIN.

Si j'y vais moi-même, ils m'emmeneront, ils voudront partir. Faiſons mieux, envoyez un de vos gens leur propoſer de ma part.

LA COMTESSE.

Tout m'eſt bon, pourvû qu'ils viennent.

M. LE VAGIN, *au Laquais.*

Monſieur, allez leur dire de ma part d'entrer. (*A la Comteſſe.*) Que je ſerois content, ſi cela pouvoit vous convertir !

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas facile à convertir ; ne vous en flattez pas, ni vous ni les autres. Mais je trouve cette aventure ſi plaiſante, qu'elle ceſſe d'être ridicule.

M. LE VAGIN.

Au reſte, Madame, le bon de cela, c'eſt qu'ils ſont habillés.

LA COMTESSE.

Comment, dans votre carroſſe !

M. LE VAGIN.

Le Préſident a une perruque & un manteau, la Comteſſe eſt couverte d'une capotte. Recevez, s'il vous plaît, Gilles & Iſabelle comme ils le méritent.

LA COMTESSE.

A propos, qui ſont-ils ? ſont-ce des gens d'une certaine façon ?

M. LE VAGIN.

Sans doute, la Baronne d'Oriac & le Préſident Lambin.

LA COMTESSE.

Je ne les connois ni l'un ni l'autre. Soyez tranquille. Je ſouhaite qu'ils ſoient auſſi contens de moi, que je ſuis charmée de cette aventure.

M. LE VAGIN.

Encore une grace ; ne croyez pas, Madame, que je vive ordinairement avec des gens de robe, vous me feriez tort. Je vous jure que c'eſt la guerre qui m'y contraint.

LA COMTESSE.

Et la parade qui vous unit. D'ailleurs, il y a des gens fort aimables dans la Robe, & pourquoi vous en excuſer ?

M. LE VAGIN.

Il eſt vrai qu'on vit encore avec une eſpece plus ridicule. Certaines femmes ne raffollent-elles pas des Abbés.

LA COMTESSE.

Oh ! pour cela oui ; je ne vois autre choſe chez elles.

M. LE VAGIN.

Et rabats pour rabats, le ridicule eſt égal.

LA COMTESSE.

En fait de cela vous avez raiſon. Pour moi, j'ai toujours mieux aimé les gros que les petits.

M. LE VAGIN.

Oh ! je le ſais bien, Madame, je connois votre diſcernement ; mais le meſſage a réuſſi. J'entends nos Acteurs, je vais au-devant d'eux pour vous les préſenter.

LE LAQUAIS.

Gilles & Iſabelle, Madame : Monſieur, ils vous prient de ne les point nommer.

M. LE VAGIN.

J'y conſens.

LA COMTESSE.

Donnez donc des chaiſes.

SCENE VI.

LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, M. LE VAGIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE ne puis trop remercier Monſieur le Vagin du plaiſir qu'il me procure.

LA BARONNE.

On eſt toujours flatté d'être reçu chez une Dame comme vous.

LE PRÉSIDENT.

Pour moi, Madame, je ne l'oublierai jamais.

M. LE VAGIN.

En vérité, vous oublierez vos rôles; vous n'y penſez pas de parler ſi ſérieuſement; ſongez donc à vos habits.

LA COMTESSE.

Si le hazard amenoit dans le moment quelqu'un chez moi, il ſeroit un peu étonné. Vagin, dites, je vous prie là-dedans qu'on ne me laiſſe entrer perſonne, pas même Madame de Blinville. (*Il ſe leve.*) En vérité, Madame, il faut être auſſi aſſuré de ſa figure que vous devez l'être de la vôtre, pour vous habiller comme vous voilà.

LA BARONNE.

Trouvez-vous, Madame, que ma parure ſoit aſſez ridicule? je ſuis perſuadée, avec le goût dont vous avez la réputation, que votre habit d'Iſabelle vaut mille fois mieux que celui-ci. On m'a volé une écharpe impayable. Oſerois-je demander à mon tour quel rôle vous jouez? Votre habit a, ce me ſemble, des idées de caractere.

LA COMTESSE, *embarraſſée.*

Moi, Madame? je me ſuis habillée pour aller faire quelques viſites.

LA BARONNE.

Comiques ſans doute.

LA COMTESSE, *d'un ton plaintif.*

Je n'en ſuis pas là, Madame, je voudrois pouvoir y être. Mais, Madame, en vérité je n'ai jamais joué la parade, & jamais je n'en avois autant vû qu'aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

En vérité, Vagin, c'eſt un tour que vous nous faites; ces choſes-là ſe rendent, je vous en avertis. Comment, Madame n'eſt pas des nôtres?

M. LE VAGIN.

Eh! taiſez-vous, Préſident.... Taiſez-vous mon ami. Ne ſentez-vous pas que c'eſt une converſion qu'il faut faire, un grand Sujet qu'il faut attirer. Voyez-vous le jardin. Si nous plaiſons à

Madame, nous donnerons une parade ici pour le retour de l'Opera. Tout le Palais Royal nous verra.

LE PRÉSIDENT.

Jarnonbille, la place eſt belle; nous aurons du monde. Ah! dame, c'eſt-là qu'il faudra attirer la riſée.

M. LE VAGIN.

Courage, mon ami, voilà le ton d'une viſite de Gilles, & la charmante Zizabelle eſt-t-elle zun chien?

LA BARONNE.

Pour ce qui eſt zen cas de ça, mon cher pere, vous en êtes un autre, & n'étoit le reſpect de Madame & de ſa compagnie, je vous fichurois le four.

LE PRÉSIDENT.

Fichez toujours, Mademoiſelle, je n'en dirons mot.

LA COMTESSE, *à part.*

Juſte Ciel!

M. LE VAGIN.

Eh! bien, Madame, qu'en dites-nous? Cela tient-il la parole? cela parle de tête, comme vous voyez.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous de tête, Monſieur? ils ont la voix très-belle.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt que Monſieur Stengin ſe mêle toujours de ce qu'il n'a que faire. Rangez-vous de-là, Monſieur Bienfait, ou pardienne, je vous donnerai de mon Jerôme que je n'ai pas, par la tête.

LA COMTESSE.

Cela eſt fort bien à Monſieur Gilles d'être civil & poli pour les Dames.

LE PRÉSIDENT.

Jarnichoux, Comteſſe, je vous ai toujours été ce que j'ai pû à leur endroit.

LA COMTESSE, *étonnée, voulant rompre les chiens.*

Permettez-moi, Monſieur Gilles, de regarder la parure de cette belle Dame. Mon Dieu ! peut-on riſquer la plus jolie figure du monde par des parures de cette eſpece ? Je n'en reviens point ; où peut-on trouver de pareilles guenilles ? Je le demande là de bonne foi, comment peut-on avoir le courage de les mettre & de les approcher de ſoi ? Sans doute au ſortir du Théâtre vous allez vous mettre dans le bain ?

LA BARONNE.

Au ſortir du Théâtre, j'irai avec Monſieur le bon-homme Caſſandre & notre valet Gilles ; enſuite Monſieur Liandre, ſi il n'a pas pris de ſon *très-humble*, viendra tout au moins par la petite porte paſſer la nuit avec moi pour me couler de ſa converſation & pour me rafraîchir ; car il fait bien chaud.

LE PRÉSIDENT.

Pardienne oui, vela les ordinaires de notre Maitreſſe.

M. LE VAGIN.

Croyez-moi, pour nous mettre en train, répétons ici, & donnons à Madame quelques-unes de nos Scènes.

LA COMTESSE, *à part.*

Les Scènes ne ſont peut-être pas ſi fortes que la converſation courante. (*Haut.*) Voyons, comment s'appelle la Pièce?

LE PRÉSIDENT.

Jacques-Déloge.

M. LE VAGIN.

Je ferai tout à la fois Léandre & Caſſandre; au bout du compte, c'eſt une répétition, & Madame n'eſt pas difficile.

LA COMTESSE.

Il y paroît aſſurément.

M. LE VAGIN.

A condition, cependant, que vous entrerez en Scène avec nous. Vous ſavez trop bien vivre pour ne pas jouer chez vous.

LA COMTESSE.

Quoi jouer! je ne ſais rien.

M. LE VAGIN.

Ne vous embarraſſez pas, nous vous couperons. Il n'y a que quatre mots à dire. C'eſt une fort jeune

perſonne. Tenez, heureuſement j'ai la Scenarie dans ma poche. Jettez les yeux deſſus pendant que nous jouerons nos premieres Scènes, rien ne vous empêche de la lire & de la tenir à la main.

LA COMTESSE.

Comment eſt-ce que je m'appelle ?

GILLES.

Marie-Croc-au-ſel.

LA COMTESSE.

Fi donc, Monſieur ! ce nom ne me convient point du tout ; ſi on le ſait, quel ridicule !

M. LE VAGIN.

Ces choſes-là s'ignorent, elles ne tirent point à conſéquence.

LE PRÉSIDENT.

Dame ! c'eſt ſon nom de guerre à notre voiſine. Aimez-vous mieux *Fanchon Bouillie* ? c'eſt ſon nom de famille ; elle eſt fille du Savetier Larigot ; elle vous porte un inventaire par le bas du ventre ; dame ! faut voir. Elle vous crie *carpe vive*, que c'eſt un plaiſir ; & vous leur fait remuer la queue, que c'eſt une bénédiction.

M. LE VAGIN.

Tout ira bien, Madame, avec l'eſprit que vous avez : allons, commençons.

JACQUES DÉLOGE,

PARADE.

Les mêmes Acteurs.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

OH ! çà, ma fille, il eſt tems à préſent auſſi bien que jamais que je me décharge la rate.

ISABELLE.

Tout ce que le cul vous pellera. Ce n'eſt pas à une fille à rien t'empêcher à ſon très-cher pere.

CASSANDRE.

Voilà parler comme une fille bien appriſe.

ISABELLE.

Y vaudroit mieux, vraiment que je n'euſſe pas été bien montrée.

CASSANDRE.

Tu ſais que je n'ai rien épargné pour te rendre la plus belle Zizabelle de notre quartier du Roule.

Ecoute, il ne faut pas tant tortiller du cul, il faut chier rondement.

ISABELLE.

Ah ! que ça zeſt bien, mon chez pere ! Il me tarde de voir le biau Liandre pour lui placer ça.

CASSANDRE.

C'eſt la fleur des pois de notre quartier que ce Liandre-là. Je ne ſais trop bonnement s'il y en a dans les autres ; mais celui-ci le prendra fort bien ; j'en ſuis très-aſſuré.

ISABELLE.

Pour ça, oui, mon cher pere, il le prend, ſtelui-là.

CASSANDRE.

A propos de çà, je ſçavois bien que je voulois te parler. Tu fais fort bien de vivre avec lui comme tu fais, à rôt & à pot. C'eſt un deſſalé qui ne ſe mouche pas du pied. Je crois même que tout ça te conduira à un heureux hymènée. Je vois avé plaiſir que tu ne t'y prends pas mal. Ah ! tu es une fine mouche.

ISABELLE.

Qu'appellez-vous donc, mon cher pere, pour qui me prenez vous ? pour une mouche de la Police ? fort peu de ça, s'il vous plaît. Ce n'eſt pas pour ça que je voudrois me vendre. On a bien raiſon de dire qu'on n'a du mal que des ſiens. Quoi ! vous me croyez capable ? ſi je diſois ça à mon cher Liandre, il vous donneroit cent coups de baton, mon cher pere. Hi, hi....

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Eh ! non, de par tous les chats. Je me donne au diable, ſi j'ai rien voulu dire de tout ça. Ste Jeuneſſe, ça n'entend rien. Je veux te dire que tu es fine, que tu es adroite.

ISABELLE, *riant.*

J'entends, on prend plus du ſucre avec les mouches qu'avec du vinaigre.

CASSANDRE.

Tu m'interromps toujours, comment diantre veux-tu que j'acheve ? Ventre non pas d'un chien, ſi j'en ſais plus le premier mot, je veux que l'on me berne. Ah ! j'y ſuis.

ISABELLE.

Vous y êtes, vous êtes donc bien aiſe.

CASSANDRE.

J'approuve donc tout ce que tu fais avé Monſieur Liandre. Ce n'eſt point à moi à mettre le doigt là-dedans.

ISABELLE.

Y vaudroit mieux, mon cher pere. En vérité, vous n'y penſez pas.

CASSANDRE.

Eh ! non. Tu penſes toujours à la godriole, toi. Je dis qu'il n'eſt pas bien de faire ce que tu fais avé notre valet Gilles. Oh ! dâme, j'y vois un peu clair.

ISABELLE.

Ce que j'en fais, mon cher pere, ce n'eſt que pour m'amuſer, pour paſſer le tems, & dans la crainte de m'ennuyer.

CASSANDRE.

Parbleu, je le crois bien que ça t'amuſe. Mais je te dis & je te douze qu'à la parfin ça te jouera queuque mauvais tour.

ISABELLE.

Queuque ſotte ! Mais enfin, mon chere pere, n'avez-vous pas pris votre plaiſir dans votre tems.

CASSANDRE.

Pour ça oui, & je n'en donnerois pas encore ma part aux chiens.

ISABELLE.

Fi donc ! ne me parlez pas de la part des chiens. Mais je vous dirai donc comme dit l'autre, qu'une z'honnête fille n'a que ſon plaiſir.

CASSANDRE.

Je ne dis pas qu'on ne le prenne, mais je dis que tu le prends avec quelques-uns de trop, entends tu?

ISABELLE.

Mais penſez donc que c'eſt le mien que je prends, & que je dois connoître ce qu'il m'en faut.

CASSANDRE.

Ma foi, cela eſt vrai, je n'y penſois pas. Fais donc comme tu l'entendras. Tiens, je vois Liandre, je me retire ; mais crois-moi, fais-le donner dedans au plus vîte.

ISABELLE.

Je n'y manquerai pas, mon chere pere.

(*Elle chante.*)

Quand je le vois venir,
J'ai le cœur tant à mon aiſe, &c.

SCENE II.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

EH ! bien, ma charmante, de quoi zeſt la triomphe? Comment ça va-t-y ?

ISABELLE.

Fort bien, mon cher Liandre, comme zune amante qui chante en attendant....

LÉANDRE.

Que je vous faſſe danſer. C'eſt bien comme je l'entends.

ISABELLE.

Dame ! c'eſt ça que j'appelle la triomphe. Mais zà propos je n'y penſois pas. J'ai dú chagrin.

LÉANDRE.

Queuque zun vous a-t-y chié du poivre, vous a-t-y fait des inſolences ? Vous n'avez rien qu'à dire, charmante Zizabelle, je lui paſſerai mon épée zau travers du corps.

ISABELLE.

Ah ! ouiche ; c'eſt ma fine bien d'une zépée dont je ſuis fâchée : ce n'eſt pas ça que vous li paſſez.

LÉANDRE.

Dites donc ce qu'eſt que c'eſt, ſi vous voulez

que je le ſçache. Vous ſçavez bien que je ne ſçais pas tourner le ſac, & que je ne me ſuis point zapliqué à la devination.

ISABELLE.

Si vous étiez un ſorcier, je me garderois bien de vous aimer. C'eſt qu'y diſent comme ça que vous reluquez ſte gueuſe de Croc-au-ſel.

LÉANDRE.

Quoi! Ce n'eſt que ça dont il s'agit?

ISABELLE.

Jarni, voyez-vous, mon cher Liandre, ſi vous me faiſiez ce tour-là, je ne ſçais pas de quoi je ne ſerois pas capable.

LÉANDRE.

Que faut-il vous jurer pour vous raſſurer?

ISABELLE.

Jurez-moi que vous n'irez plus jamais à la guinguette, que vous ne boirez jamais ni vin ni rogome, ſi vous me faites un tour comme ſtui-là.

LÉANDRE.

Vous ſçavez que ça ne me coute rien de jurer. Il faut me demander des choſes plus difficiles que ça. Mais ſte Croc-au-ſel ne doit pas vous chifonner malheur. C'eſt zun enfant qui n'en ſçait pas encore faire. Ça vous eſt ſi ſot, ſi niais!

ISABELLE.

C'eſt juſtement ça; on vous veut les déniaiſer. Je ne donne point comme ça dans le bleu, on ne m'engeole pas ſi aiſément.

LÉANDRE.

Vous ſçavez bien vous-même que je ne les aime pas de la ſorte, que je les veux toutes dreſſées ; il y a d'autres femmes auſſi, & j'en connois bien qui aiment à les dreſſer.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire par là, s'il vous plaît ? Je crois, Dieu me pardonne, que vous entendez de l'anguille ſous roche.

LÉANDRE.

Moi, rien. Mais dans la vie du monde il ne faut pas ſe tourmenter comme ça ; c'eſt ce qui fait qu'on ſe méfie.

ISABELLE.

Oh ! je n'aime pas les méfians. Tenez, ſi mon amant, vous, par exemple, ſe doutoit de moi, ſur le champ je lui ferois avoir raiſon, entendez-vous ?

LÉANDRE.

Ça ſeroit fort bien fait. Je ne dis pas que je le crois, mais zon m'a dit pourtant que votre valet Gilles vous....

ISABELLE.

Quand cela ſeroit, je vous prie, voyez donc le grand malheur ! c'eſt qu'on vous l'a dit ; c'eſt ce qui fait que vous le ſçavez. J'y ai regardé pour voir ſi vous vous en apperceviez ; vous n'en avez rien vu : eh ! bien, vous devez donc n'en rien croire.

LÉANDRE.

N'y a pas de quoi vous emporter, ma char-

mante. Je ne vous ai dit la choſe que pour vous donner zune comparaiſon, & pour vous faire voir qu'il ne faut pas zécouter les langues.

ISABELLE.

Oui, mon cher amant ; les langues ne ſont point faites pour ça, n'eſt-il pas vrai ?

LÉANDRE.

Sans adieu, ma charmante ; je vais penſer dans le ſerieux à faire zune fin avec vous : pour cet effet je vais payer chopine à Monſieur votre très-cher pere, pour lui faire votre demande. C'eſt le moyen de faire taire tous ceux qui veulent parler.

ISABELLE.

C'eſt bien dit, allez, mon cher Liandre, un bon mariage payera tout, comme zon dit : ſtapendant partez vîte, car je vois ſte gueuſe de Croc-au-ſel qui vient par deçà. Je ne veux pas tant ſeulement que vous la regardiez.

LÉANDRE.

Ah ! çà.

SCENE III.

CROC-AU-SEL, ISABELLE.

ISABELLE.

OU allez-vous comme ça, la fille ?

CROC-AU-SEL.

Je ne vais pas, je viens ; l'aimez-vous mieux ?

M. LE VAGIN, *de ſa voix naturelle.*

Fort bien, Madame.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas comment l'on peut ſe réſoudre à écrire tant de pauvretés. Je n'en reviens point.

M. LE VAGIN.

Continuez, Meſdames; pour Dieu point d'interruption.

ISABELLE.

Vous en venez, j'en ſuis certaine, & ce n'eſt pat à moi que vous en voulez; car vous y allez.

CROCAUSEL.

Moi, je n'en veux aux femmes que pour la colere, & j'aime beaucoup mieux un homme tel chétif qu'il ſoit, que non pas un cent des plus Madames de Paris.

ISABELLE.

C'eſt que cela zeſt dans la nature des choſes.

LA COMTESSE.

Il faut rire ici; je ne ſçais point rire comme ça de commande: de plus ça n'eſt point plaiſant.

M. LE VAGIN.

Riez toujours, qu'importe? Allons, livrez-vous, du feu; redonnez-lui la réplique, Madame, je vous prie.

ISABELLE.

C'eſt que cela zeſt dans la nature des choſes.

CROCAUSEL, *bas.*

Des chauſſons j'entends.

ISABELLE.

Et moi zauſſi. Mais entre filles, on ſe dit tout, pas vrai, on ſe parle avé la franchiſe. Dites-moi ſi vous avez beaucoup d'amans.

CROC-AU-SEL.

Quelque peu, mais pas tant zencor que je le voudrois bien.

ISABELLE, *à parts*

Faut la faire dégoiſer. (*Haut.*) Qui ſeroit-ce encore? Voyons un peu.

CROC-AU-SEL.

Dame! on ne ſe ſouvient bien aſſurément que des derniers, & les derniers on ne ſe ſoucie pas tant de les nommer.

ISABELLE.

Ecoutez bien, il ne vous en coutera rien pour les entendre. Voici la litanie. Votre grand frere Fiche-le-moi, le Berger la Jeuneſſe, le Tambour l'Aloüette.

CROC-AU-SEL.

Arrêtez-vous donc, ſi vous voulez; ça zeſt bien vilain à eux de vous l'avoir dit comme ça. Quel plaiſir ça leur fait-il? Je ne le ſçais pas moi. En vérité je ne les aurois jamais nommés.

ISABELLE.

Ça ſe dit en buvant avec zun ami, c'eſt la coutume.

CROC-AU-SEL.

Eh! bien, qu'ils le diſent tant qu'ils le voudront, c'eſt du vieux jeu. Je me fiche d'eux tous à préſent, comme des vôtres.

ISABELLE.

Qu'appellez-vous, des miens ? je ſuis zune honnête fille, ſçavez-vous, ma mignonne ?

CROC-AU-SEL, *levant les épaules.*

Y allons donc, je voudrois avoir ce qui s'en manque, c'en feroit zencore un bon.

ISABELLE.

Si ta robe en valoit la peine, je te la ferois couper juſqu'au cul.

CROC-AU-SEL.

Toi ?

ISABELLE.

Oui, moi. *(A part.)* Mais il ne faut pas ſe fâcher. Voici venir notre valet Gilles, il faut que je les voye zenſemble, que je les écoute, que je les ſurprenne, que je ſçache ce qu'en vaut l'aune. Hom !.. Je m'en allois ſans lui dire adieu, ça ne ſeroit pas bien. Sans adieu, ma mie, prenez garde za moi, je vous en avertis.

CROC-AU-SEL.

Tredame, chacun vaut ſon prix : demandez-moi pourquoi ça fait tant la Demoiſelle. Un cul crotté, une... Ah ! vous voilà, Monſieur Gilles ?

SCENE IV.

GILLES, CROC-AU-SEL.

GILLES.

VOus voyez, mon petit cœur gauche; toujours tout prêt. Ma foi, il y a preſſe chez nous; n'y en a pas pour tout le monde, ſçavez-vous? Mais qu'avez-vous donc? Vous me ſemblez chagrine; les feſſes plus groſſes que les tettons, ce me ſemble?

CROC-AU-SEL.

Il ſemble à cette mal-va-de Zizabelle que l'on ſoit un chien; eſt-ce qu'on ne le porte pas auſſi beau qu'elle?

GILLES.

Par ma ſiquette, je parie pour vous, voulez-vous que j'en juge?

CROC-AU-SEL.

Vous êtes bien honnête, Monſieur Gilles.

GILLES.

Ce n'eſt pas ça que je ſuis le plus, voyez-vous?

CROC-AU-SEL.

Quoi donc?

GILLES.

Eh! me mettre en beſogne. Tenez, mon petit cœur, mon bouchon, ma petite frétillon, mon tendron; je te mangerai à la croque-au-ſel. Viens.

M. LE VAGIN.

Allons, Madame, ſoutenez-vous, vous foibliſſez.

CROC-AU-SEL.

Où ?

GILLES.

Pardienne, dans les bleds.

CROC-AU-SEL.

Cueillir des barbeaux ?

GILLES.

Eh dame ! oui ; il n'en faut qu'un de ceux-là pour faire la poignée.

SCENE V.

ISABELLE, CROC-AU-SEL, GILLES.

ISABELLE, *avec un bâton.*

AH ! je vous y prends donc, Monsieur le drôle ! vous en voulez découdre, vous en aurez.

GILLES.

Haye, haye.

CROC-AU-SEL.

Comment ! vous êtes zun homme, & vous vous laissez battre !

M. LE VAGIN, *de sa voix naturelle.*

Ferme, Madame.

GILLES.

C'est que j'ai été surpris ; mais ne dit-on pas que jamais coup de pied de jument ne fit mal à roussin ; ç'a n'est pourtant pas tout-à-fait véritable.

ISABELLE.

Et qu'est-ce que ça vous fait, ma mie Croc-au-sel ? C'est notre valet, & l'on bat son valet où zon le trouve, je pense.

M. LE VAGIN, *de ſa voix naturelle.*

Courage, Madame.

CROC-AU-SEL.

Je m'en ſouviendrai pour quand j'en aurai zun; mais encore que vous a-t-il fait?

ISABELLE.

Je ne veux pas qu'il en ſerve zune autre, n'y a-t-il pas aſſez à faire après moi?

GILLES.

Cela eſt vrai, à ces filles il y a toujours quelque choſe à refaire.

CROC-AU-SEL.

Mais je ne vois pas qu'il vous ait manqué.

M. LE VAGIN, *de ſa voix naturelle.*

Fort bien.

ISABELLE.

Jarni, me prenez-vous pour zune cruche? & pendant qu'il vous auroit mené dans les bleds, auroit-il pû me rendre ſervice, à votre avis?

M. LE VAGIN, *de ſa voix naturelle.*

Allons, du feu, les poings ſur les côtés.

CROC-AU-SEL.

Et qui vous dit, s'il vous plait, que je voulois y aller, moi?

ISABELLE.

C'eſt que j'y aurois été, moi. Mais, mon petit cœur, mon tendron, ma petite frétillon, mardi, ne m'échauffez pas les oreilles; j'ai tou zentendu, & je vous en dois du vieux.

M. LE VAGIN, *de ſa voix naturelle.*

Animez-vous donc.

CROC-AU-SEL.

Eh ! bien, pour vous prouver que votre bête n'eſt qu'un cheval, je m'en vais l'accommoder avec vous, en chien courtaut.

ISABELLE.

Il ne l'eſt cependant pas, mais j'y conſens.

(*Elles le battent toutes deux.*)

SCENE VI.

CASSANDRE, GILLES, CROC-AU-SEL, ISABELLE.

CASSANDRE, *frappant de tous côtés.*

QU'eſt-ce ? Notre-dame des choux ! tout le monde a tort. De quoi s'agit-il ?

ISABELLE.

Ce coquin qui vouloit m'emberlicoquer !

CROC-AU-SEL.

Qui vouloit, (paroles ne puent point,) m'emmener dans les bleds !

GILLES.

Eh ! pardienne non, Monſieur, tout au contraire.

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, tout au contraire ? Je n'entends pas cela, vous êtes un coquin.

(*Il le bat.*)

GILLES.

Ma foi, ceci n'eſt pas une jument, je le ſens bien ; mais notre Maître, vous vous trompez.

CASSANDRE.

Comment ! tu veux que je roſſe ma fille, ou la charmante Croc-au-ſel ?

GILLES.

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

Tiens, voilà pour ton conſeil : auſſi-bien tu mets ma fille dans le mauvais chemin.

ISABELLE.

Ah ! pour ça, mon cher pere, vous en avez menti. Je ne ſuis pas fille à ça, & n'étoit la conſéquence....

CASSANDRE.

Tout ça eſt bel zet bon ; mais il faut faire Jacques Déloge, & tout-à-l'heure encore, par le plus court.

GILLES.

Mais, notre Maître, je ne ſçais faire que Gilles.

CASSANDRE.

C'eſt tout un, va-t-en.

GILLES.

C'eſt bien-tôt dit, va-t-en, & mes gages ?

CASSANDRE.

Les voilà dans le bout de ce bâton. Les veux-tu ?

GILLES.

Pardienne nenni. J'aime encore mieux Jacques Déloge.

SCENE VII. *& derniere.*

LÉANDRE, CASSANDRE ISABELLE, CROC-AU-SEL.

LÉANDRE.

QU'EST-CE que c'eſt donc que tout ça? Je crois, mort non pas d'un chien, qu'il y a eu du train ici.

ISABELLE.

Ce n'eſt rien, mon cher amant.

LÉANDRE.

Faut-il donner le ratro à queuquezun? Eſt-ce que l'on a battu la charmante Zizabelle, inſulté l'adorable Croc-au-ſel? a-t-on épouſſeté Monſieur Caſſandre? J'ai très-bien entendu donner des coups de bâton.

CROC-AU-SEL.

Ils diſent comme ça que vous les connoiſſez.

ISABELLE.

Point d'emportement, mon cher amant, remettez-vous.

LÉANDRE.

Jarnichou, Mademoiſelle, vous êtes toujours pour ça.

CASSANDRE, *ricannant.*

Dieu me damne, la répartie eſt bonne; mais il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. N'y a qu'un mot qui ſerve; avez-vous de la monnoye ſur vous?

ISABELLE.

Mon cher pere, j'ai la monnoye de ſa piece.

LÉANDRE.

De la monnoye, Monſieur ? J'ai vingt-ſept ſols qui ſont fort à votre ſervice.

CASSANDRE.

Cela eſt bon, j'en ai vingt-trois ; vingt-trois & vingt-ſept font... attendez.

CROC-AU-SEL.

Font cinquante.

CASSANDRE.

Cinquante ; cela eſt bon. Si Mademoiſelle vouloit me donner la main.

CROC-AU-SEL.

Pour aller où, Monſieur Caſſandre ?

CASSANDRE.

Pour m'épouſer. Je donnerois ma fille Zizabelle à Monſieur Liandre, qui vient de me ſimſonner fort honnêtement tout-à-l'heure au cabaret. Nous ne ferions qu'une nôce, ça couteroit moins, & avant de nous coucher, nous irions tous les quatre, comme de braves gens, manger nos cinquante ſols au cabaret.

CROC-AU-SEL.

Si j'y conſens, je ſerai votre belle-mere. Oh ! je vous ferai marcher plus droit que non pas votre pere.

ISABELLE.

Croyez-moi, gardez ça pour lui.

CASSANDRE.

Je croirois ma foi bien que nous ſommes tous un peu parens ; cependant nous pouvons nous marier ſans diſpenſe.

ISABELLE.

Mon cher pere, parlez pour vous, ſans diſpenſe de rien faire.

CROC-AU-SEL.

Ma foi, Monſieur Caſſandre, je ne me ſuis jamais mariée en face d'Egliſe. Je veux voir une fois comment cela ſe fait.

ISABELLE.

Mais pour cette fois j'y veux un Notaire, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Paſſons chez lui ; nous irons de-là chez le Curé, tout ça ſera baclé. Il n'eſt encore que ſept heures du matin.

FIN.

Huguet, François

LE CRI DE LA NATURE,

COMÉDIE

EN VERS ET EN UN ACTE;

Par M. ARMAND, Privilégié du Roi, pour les Spectacles de Fontainebleau, ſuivant la Cour :

Repréſentée pour la premiere fois à Fontainebleau, le 20 Octobre 1769.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

ACTEURS.

MONGEI.

Madame DE MONGEI, ſon Épouſe.

M. BONCOUR, Pere de Madame Mongei.

Madame GERVAIS, Maitreſſe d'Hôtellerie.

SUZON, Fille de Madame Gervais.

VINCENT, Payſan, Amant de Suzon.

MARLOT, Valet de M. Boncour.

La Scène eſt dans un Village à quelques lieues de Paris.

LE CRI DE LA NATURE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Madame GERVAIS, SUZON.

Le Théâtre repréſente le devant d'une Auberge de Village, avec l'Enſeigne de l'Écu de France. Madame Gervais & ſa Fille ſont aſſiſes ſur un banc qui eſt à côté de la porte. On doit ſuppoſer que c'eſt un Dimanche, & les Acteurs & Actrices être habillés en conſéquence du Coſtumé de véritables Bourgeois de Village endimanchés. Suzon tient une brochure à la main.

Madame GERVAIS.

VOus en parlez bien à votre aiſe,
Ma fille; mais je dois en ſavoir plus que vous:

Je ne ſuis point méchante, à Dieu ne plaiſe :
Cependant, je ne puis garder toujours chez nous,
Toute aimable à vos yeux qu'elle puiſſe paroître,
Cette Dame pour qui vous vous intéreſſez.
Les temps ſont durs. C'eſt vous en dire aſſez.

SUZON.

Tenez, maman ; je me trompe peut-être,
Mais j'eſpere qu'au premier jour
Nous reverrons ici ſon mari de retour
Avec quelqu'heureuſe nouvelle.

Madame GERVAIS.

C'eſt elle qui te met tout ça dans la cervelle ;
Mais avec tous ſes beaux diſcours,
Ce mari devoit être abſent pendant huit jours ;
J'avois ſous cet eſpoir reçu ſa femme en garde.
Tu vois à revenir, cependant, comme il tarde.
Depuis plus de trois mois qu'il eſt parti d'ici,
On n'en a rien appris ; j'ai pourtant, Dieu merci,
Du ſort de cette Dame été ſi fort touchée,
Que chez nous elle eſt accouchée.
A la mere, à l'enfant, je n'ai refuſé rien ;
Comme elle t'a pris pour marreine,
Par amitié tu partages ſa peine ;
Mais moi, quand j'avance mon bien,
Je veux ſavoir où le reprendre.

SUZON.

Vous n'aurez rien perdu, ma mere, pour attendre :
J'en jurerois ; elle eſt femme d'honneur.

Madame GERVAIS.

D'accord ; mais ſon mari peut être un affronteur.

SUZON.

En vérité, je ne ſaurois le croire.

Madame GERVAIS.

Je le crois bien ; toi qui lis des Romans,
Tu te laiſſes gagner par une belle hiſtoire.
Mais moi qui ne lis point, aujourd'hui je prétends
Qu'elle ſorte d'ici.

SUZON.

Ma mere, je vous prie,
Vous avez fait une bonne action,
Les recevant tous deux dans votre hôtellerie ;
Trop de précipitation
Pourroit vous ravir l'avantage
D'achever un ſi bel ouvrage.
Vous en aurez, (j'en ſerois caution,)
Entiere ſatisfaction.
Dans ces Romans qui ne vous plaiſent guère,
Je trouve des leçons d'honneur, d'humanité ;
Que l'on doit ſoulager les gens dans la miſere,
Et qu'enfin le malheur doit être reſpecté.

Madame GERVAIS.

Les gens de notre état méritent qu'on les plaigne
Quand ils penſent ainſi : l'on part ſans dire adieu ;
Et ſi jamais tu tiens ma place dans ce lieu,
On te verra réduite à mettre bas l'Enſeigne :
Chacun emportera ton bien.

SUZON.

Ceux qui me tromperont n'auront pas le moyen
Sans doute de payer, & j'aurai l'avantage
De goûter le plaiſir qu'on a, quand on ſoulage

Les humains dans l'adverſité.
Eſt-il rien de plus beau que l'hoſpitalité ?

Madame GERVAIS.

Oui ; mais on ſe réduit, quand on n'eſt pas plus ſage,
Au même état que ceux que l'on ſoulage.

SUZON.

J'ai toujours eu pitié du ſort des malheureux ;
S'il m'étoit réſervé, j'aurois lieu de m'attendre
Que quelqu'ame ſenſible & tendre
Pourroit penſer pour moi comme je fais pour eux.

Madame GERVAIS.

Bon ! compte là-deſſus, tu feras bonne chere.
Mais je veux bien encor patienter,
Puiſque cette Dame t'eſt chere,
Et ne la point inquiéter,
Pendant deux ou trois jours. En cas qu'elle deſcende,
Préviens-la que j'attends du monde inceſſamment,
Et que j'aurai beſoin de ſon appartement.
Qu'il ne faut pas qu'elle s'attende
Que je refuſe gens qui me payeront bien,
Pour loger ceux qui ne me donnent rien.
Comme t'as de l'eſprit, ſur toi je me repoſe
Pour lui tourner ça gentiment ;
En douceur conte-lui la choſe,
Par maniere de compliment.

(*Elle ſort.*)

SUZON, *ſeule.*

Je m'acquitterai mal d'un ordre ſi ſévere ;
Mon cœur en eſt à tel point affligé,
Que je ſacrifierois, je crois, tout ce que j'ai,
Pour adoucir le ſort de ma pauvre commere.

SCENE II.

VINCENT, SUZON.

VINCENT, *ſans voir Suzon.*

LA fortune arrive ſouvent,
Dit-on, quand le moins on l'appelle;
Alle reſſemble juſtement
Au chien de feu Jean de Nivelle.
Comme alle a bian des gens à contenter,
C'eſt ce qui fait qu'alle paſſe ſi vîte:
Quand on eſt ſage on en profite,
Pour peu qu'on puiſſe l'arrêter.
Que ma Suzon ſera contente,
Alors qu'alle apprendra.... la velà juſtement,
Bon jour, Suzon.

SUZON.

Ah! c'eſt donc toi, Vincent?

VINCENT.

J'arrivons de Paris.

SUZON.

J'étois impatiente,
Te voyant tarder ſi long-temps.

VINCENT.

C'eſt naturel quand on aime les gens.
Mais la nouvelle que j'apporte,

Va nous dédommager aſſez
Des quatre jours que j'ons paſſés
Sans nous voir.

SUZON.

Qu'eſt-ce donc ?

VINCENT.

Choſe qui nous importe,
Et doit nous conduire bian-tôt
A la nôce tout d'un plein ſaut.

SUZON.

Bon, bon ! nous avons eu vingt fois cette eſpérance,
Et jamais rien n'a réuſſi.

VINCENT.

Tatigué ! pour cette fois-ci,
J'aurons une meilleure chance ;
J'avons en poche le moyen
De hâter notre mariage.
Mon parrein, à préſent, je gage,
Va conſentir à tout.

SUZON.

Je n'en crois rien.

VINCENT.

Jarnonce ! t'es ben incrédule !
Mais quand t'aurois la tête d'une mule,
Ton cœur ſera content ; & tes yeux réjouis.
(*Il tire une bourſe.*)
Tians, reluque bian cette bourſe,
De notre bonheur c'eſt la ſource ;
Alle contiant, cent vingt-cinq Louis.

SUZON.

Hé ! quand elle en contiendroit mille,
D'abord qu'elle n'eſt pas à moi,
Que m'importe ?

VINCENT.

Eh bian donc ! ſur ce point ſois tranquille ;
Car perſonne n'a droit d'en diſpoſer que toi.

SUZON.

Que moi ? Tu te moques ſans doute ?

VINCENT.

Ce n'eſt point un godan ; acconte :
Te ſouviant-il que j'ons tous deux, le mois paſſé,
Pris un billet de Loterie,
A quoi, depuis, tu n'as pus repenſé ?

SUZON.

Hé bien ? acheve, je te prie ;
Ce billet a gagné ?

VINCENT.

Seulement mille écus.
Pour un commencement, c'eſt toujours bon à prendre ;
Je ſommes dans la veine, & devons nous attendre,
Qu'une ſeconde fois, j'en aurons encor plus.

SUZON.

Pourquoi de cet argent veux-tu que je diſpoſe ?
N'es-tu pas mon aſſocié ?

VINCENT.

Je ſavons bian qu'à prendre à la rigueur la choſe,
Il m'en reviant, de franc jeu, la moitié.
Mais il s'agit de notre mariage :

Mon parrein, qu'eſt.... révérence parler,
Le Procureux Fiſcal de ce Village,
De jour en jour ne fait que reculer.
Quand je parois fâché de ce qu'il lantiponne,
La belle raiſon qu'il me donne !
J'ons quatre arpents de tarre ; & toi tu n'en as pas !
Faut donc uſer de rubrique en ce cas,
Et piſqu'on nous dit que la terre
Du genre humain eſt la commune mere,
T'es ſon enfant tout comme moi :
Il n'eſt pas juſte donc que j'en aie pus que toi.
Or, cet argent rendra la choſe égale ;
Faut que ta mere, & ſans en ſonner mot,
Prenne ces mille écus pour augmenter ta dot,
Qu'aux yeux de mon parrein enſuite on les étale.
Un Voyageur m'a dit qu'il ſavoit un pays,
Où le mari payoit la dot de ſa future :
Cette coutume-là me plaît, & je te jure
Que c'eſt de bian bon cœur que pour toi je la ſuis.

SUZON.

Par de tels ſentimens, qui prouve ſa tendreſſe,
A lieu d'eſpérer du retour ;
Mais avant d'écouter la voix de notre amour,
Celle de l'équité me preſſe
De te faire une objection,
Touchant ta propoſition.
N'avons-nous pas ſujet de nous faire un ſcrupule,
Mon cher ami, de nous approprier,
Ainſi que nous faiſons, cet argent en entier ?

VINCENT.

Si j'en avions un brin, ça ſeroit ridicule :

J'achetons un billet ; il porte du profit,
Je le prenons : je crois que tout eſt dit ;
Et tout chacun en fait de même.
Falloit-il le laiſſer au Marchand de billets,
A ton avis ? je ne ſis pas ſi niais.

SUZON.

Non ; tu vas toujours à l'extrême :
Mais, te ſouvient-il du ſujet
Qui nous fit prendre ce billet ?

VINCENT.

Si je m'en ſouvians ? tatiguenne !
Je l'avons pris à propos de l'enfant
Dont je ſis le parrein & dont t'es la marreine.
Pour voir ſi ce pauvre innocent
Nous rapporteroit bonne aubaine,
J'avons pris pour deviſe, à l'Enfant nouveau né.

SUZON.

Par conſéquent, c'eſt choſe très-certaine
Qu'il a part au billet.

VINCENT.

C'eſt fort mal raiſonné,
Si tu veux bian me le permettre,
Piſque pour ce billet j'avons mis notre argent :
Mais il n'a rian mis cet enfant.

SUZON.

Le Ciel a mis pour lui ce qu'il pouvoit y mettre,
Ce que nous demandions.

VINCENT.

Et quoi donc ?

SUZON.

Du bonheur.

VINCENT.

Tu crois donc que ſans li j'aurions eu malencontre?

SUZON.

Je t'ai toujours connu pour un garçon d'honneur,
Tu dois également l'être en cette rencontre :
Et la deviſe prouve enfin
Que l'Enfant doit avoir le tiers de notre gain.

VINCENT.

Le tiers? c'eſt mille francs! Hé! qu'en a-t-il affaire?
Sarvons-nous-en toujours en attendant;
Je l'y rendrons après, s'il deviant grand.

SUZON.

Tu ne ſonges pas que ſa mere
Eſt dans le plus preſſant beſoin.
D'elle juſqu'à ce jour la mienne a pris grand ſoin;
Mais du mari la longue abſence
La fait à la fin murmurer.
J'ai fait, en vain, inſtance ſur inſtance;
Elle vient de me déclarer
Qu'elle ne peut la garder davantage
Sans argent.

VINCENT.

Ah! pargué; ce ſeroit grand dommage!
Cette Dame eſt honnête, alle a de la biauté,
Alle ne ſe dit pas femme de qualité,
De plus; & ça pour elle m'intéreſſe :
Car, vois-tu! Suzon, la nobleſſe
Ne ſoutiant ſes grands airs fendans,

Qu'aux dépens du travail des pauvres Payſans ;
Et ſi l'on propoſoit à ces biaux de la ville,
De défricher un champ, de le rendre fertile,
Ils prendroient ça pour un affront.
Le métier de Cocher, que tous les jours ils font,
Leux paroît bian plus honorable ;
Dans un Cabriolet, allant un train de diable,
D'éclabouſſer le peuple ils ſemblent s'applaudir.
Il vaudroit mieux, morguenne ! apprendre à le nourrir.
N'avont-ils pas des bras comme les nôtres ?
Un pareſſeux, s'il a le cœur humain,
Doit rougir de manger du pain
Gagné par la ſueur des autres :
Mais en les nourriſſant, ce que j'y vois de pis,
C'eſt pour eux le pain blanc, & pour nous le pain bis,
(Et par fois je n'en avons guère.)
Auſſi je me ſouvians que défunt mon grand-pere,
Appelloit la maiſon d'un riche fainéant,
Le tombeau d'un homme vivant.

SUZON.

Revenons à notre Commere.

VINCENT.

Drès que c'eſt juſte, il faut li porter ſur le champ
Ce qui reviant à ſon enfant ;
Ou bian aimes-tu mieux que je payions ta mere ?

SUZON.

Mon cher ami, l'on doit, en obligeant quelqu'un,
Ménager ſa délicateſſe :
Cette Dame a le cœur au-deſſus du commun ;
Ainſi, pour la ſervir, il faut uſer d'adreſſe.

Ces jours-passés quand tu fus à Paris,
Elle te donna des lumieres,
Et te fit devant moi les plus vives prieres
Pour trouver son mari.

VINCENT.

Je n'en ons rian appris.

SUZON.

C'est ce qu'il ne faut pas lui dire;
Suis le conseil qu'ici l'honneur m'inspire;
C'est Dimanche aujourd'hui, tu ne vas pas aux champs.
Il faut entrer chez elle, &, sans perdre de temps,
Lui dire qu'à Paris un hazard favorable
T'a fait rencontrer son époux,
Qu'il doit bien-tôt se rendre auprès de nous;
Et brûle de rejoindre une femme adorable;
Mais qu'étant obligé d'y demeurer encor,
Pour elle il t'a remis ces mille francs en or.

VINCENT.

Moi tenir un discours semblable!
Songe que ça, m'engage à mentir comme un diable.

SUZON.

A mes yeux comme aux tiens le mensonge est affreux:
Mais pour sauver la vie à quelque malheureux,
Il peut être employé, du moins je l'imagine,
Ainsi que le poison l'est dans la médecine,
Avec adresse & grand ménagement.

VINCENT.

Tu te chargeras donc de tout le compliment,
Car de mentir je n'ons pas l'habitude;

C'eſt pour moi peut-être un malheur :
Sans ça j'aurions été premier Clerc de l'Étude
De mon parrein le Procureur.

SUZON.

Elle doit être aſſurément chez elle :
Ne perdons point de temps, entrons-y promptement.
Le plaiſir de porter une heureuſe nouvelle
Reproche aux cœurs bien faits la perte d'un moment.
(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

Le Théâtre change & repréſente une chambre d'Auberge, aſſez proprement meublée, mais ſans magnificence, & un Cabinet dans le fond. Madame Mongei y paroît ſeule, aſſiſe devant une table, ſur laquelle elle eſt appuyée, un berceau avec un enfant à côté d'elle.

Madame MONGEI, *ſeule.*

HÉ quoi ! ce penchant invincible,
Qui porte les cœurs à s'unir,
Ne nous l'as-tu donné que pour nous en punir,
Sage nature ? Non, la choſe eſt impoſſible.
La chimere des préjugés,
Le ſordide intérêt, le ridicule uſage,
Ne furent jamais ton ouvrage :

Ce ſont des fers qu'entr'eux les hommes ont forgés,
(*Montrant ſon enfant.*)
Et dont voilà l'innocente victime.
Cher Enfant, qu'as-tu fait pour être infortuné?
Ta naiſſance n'eſt point un crime,
Et tu n'auras jamais à rougir d'être né.
Si ton ayeul inéxorable
De ton pere & de moi n'approuva pas les nœuds,
En face des autels un pouvoir reſpectable
Nous a-t-il moins unis tous deux?
Tu vis à peine, & la mort te menace;
Je dois, pour ſoutenir tes déplorables jours,
D'une main étrangere emprunter des ſecours,
Qu'on m'accorde à titre de grace,
Et que de tes parens tu ne peux eſpérer.
A croître nos malheurs tout ſemble conſpirer:
Tu n'as plus que moi ſur la terre,
Et je n'y ſuis qu'un être abandonné de tous;
Car je n'oſe eſpérer que ton vertueux pere
Reſpire encor; ſans doute il ſeroit près de nous;
Il ne nous trahit point, ſon ame m'eſt connue;
Je ſais que ſon plus grand bonheur
Eût été de jouir d'une ſi chere vue:
Mais il vouloit fléchir un oncle en ſa faveur;
Nous nous ſommes flattés d'une eſpérance vaine;
De douter de ſon ſort, il ne m'eſt plus permis;
Il s'eſt livré lui-même, & j'en ſuis trop certaine,
Dans les mains de ſes ennemis.

SCENE

SCENE IV.

Madame MONGEI, SUZON, VINCENT.

VINCENT, *bas à Suzon, en entrant.*

JE voudrois t'obéir, Suzon; mais j'en enrage:
Je dis la vérité depuis plus de vingt ans;
Et tu veux tout-d'un-coup que je change d'uſage;
J'ai peine, pour mentir, à deſſerrer les dents.

SUZON, *bas à Vincent.*

Dis toujours oui, nigaud, pour te tirer d'affaire,
Et laiſſe-moi parler.

VINCENT.

C'eſt bien facile à faire.

SUZON, *à Madame Mongei.*

Je viens vous rapporter l'eſpoir & la gaieté,
Madame.

Madame MONGEI.

Qu'eſt-ce donc? Parlez, ma chere amie.

SUZON.

Ah! Madame, ce nom, ſi je l'ai mérité,
Eſt le plus beau qu'on m'ait accordé de ma vie.
Mais un événement bien plus intéreſſant
Près de vous tous deux nous amene;

Voici mon compere Vincent,
Qui revient de Paris.

VINCENT.

Oui, la choſe eſt certaine:
Par exemple, alle ne ment pas.

SUZON.

(*Bas à Vincent.*)
Te tairas-tu? Je ſuis un peu dans l'embarras,
Je crains que tout-à-coup une nouvelle heureuſe
Ne vous cauſe une joie un peu trop dangereuſe....

Madame MONGEI, *vivement.*

Ne craignez rien; de grace expliquez-vous;
Vincent auroit-il vu, par bonheur, mon époux?

SUZON.

Suppoſons qu'il l'ait vu.

VINCENT.

Oui.

Madame MONGEI.

Ciel! puis-je le croire?
Ah! mes enfans, vous flattez ma douleur,
Je le vois trop, par une douce erreur.

SUZON.

Si nous forgions à plaiſir une hiſtoire,
D'où lui viendroient, pour vous, ces mille francs en or?

VINCENT, *montrant des Louis d'or.*

Oui; c'eſt ça qu'eſt du vrai.

SUZON.

Douteriez-vous encor?

Madame MONGEI.

Je ne le puis ; mais mon trouble eſt extrême,
De ne le pas voir en ces lieux lui-même.
(*Avec inquiétude.*)
Peut-être ſa ſanté....

SUZON, *à Vincent.*

L'en empêche ?... dis...

VINCENT, *embarraſſé.*

Oui....
On peut s'imaginer.... que.... ça pourroit bien être....

Madame MONGEI.

Dieux ! un rayon d'eſpoir m'a trop tôt ébloui ;
Votre embarras me fait aſſez connoître
Ce qui depuis trois mois le retient éloigné,
Sans quoi par une lettre il m'auroit témoigné
Qu'il ſouffre autant que moi d'une cruelle abſence ;
Un ſeul mot de ſa main eût banni mon ſouci.
(*Suzon fait ſigne à Vincent de parler.*)

VINCENT.

Dans peu vous verrez ſa préſence,
(*Montrant l'argent.*)
Vrai, comme il m'a baillé ce que j'apporte ici.
(*A Suzon.*)
Tu vois combian je t'aime, & comme à ton école
J'apprends à parler par bricolle.

Madame MONGEI.

Que vous dit-il ?

SUZON.

Qu'il eſt impatient

Que vous preniez au plutôt votre argent.

VINCENT.

Alle a raiſon ; &, quand on eſt comptable,
Il faut s'acquitter vîte, & d'un air agréable.

Madame MONGEI, *prenant l'argent.*

Je dois être ſenſible à ce bon procédé ;
Suzon, je ſais qu'auprès de votre mere,
C'eſt à votre ſeule priere
Qu'un généreux aſyle ici m'eſt accordé ;
Permettez-moi d'être reconnoiſſante,
Autant qu'il eſt en mon pouvoir :
De grace, daignez recevoir
Ces dix Louis que ma main vous préſente.

SUZON.

Pour moi c'eſt le plus grand bonheur,
Si j'ai pu réuſſir à vous prouver mon zèle.
Et votre offre me fait une peine mortelle ;
J'aime l'argent, mais encor plus l'honneur.

Madame MONGEI.

Je n'inſiſterai pas ; mais au moins tout m'engage
A payer au plutôt à Vincent ſon meſſage ;
Il eſt exact autant que diligent.

VINCENT, *voulant prendre.*

J'aime l'honneur, mais encor plus l'argent.

SUZON, *l'arrêtant.*

Que vas-tu faire ?

VINCENT.

Moi ? prendre ce qu'on me donne.

SUZON.

Ce Monſieur te l'a défendu,
Tu me l'as dit tantôt.

VINCENT, *retirant ſa main avec peine.*

Crois-tu ?

SUZON.

Aſſurément j'ai la mémoire bonne ;
De plus, il t'a promis de te récompenſer
Lui-même à ſon retour.

VINCENT, *comme par réflexion.*

Ah ! tu m'y fais penſer.

Madame MONGEI.

Je vois qu'une ame honnête, & qui connoît la peine,
Mais dont les pouvoirs ſont bornés,
Eſt bien ſouvent, pour les infortunés,
La reſſource la plus certaine.
En faiſant des heureux, tel qui ſuit ſon penchant,
Et de bonne heure en ſait contracter l'habitude,
Peut-il trouver de cœur aſſez méchant
Pour le payer d'ingratitude ?

VINCENT.

Je penſons aſſez comme vous :
Mais la plupart des hommes ſont ſi fous,
Qu'ils ſe faiſont paſſer pour plus bizarres,
Qu'ils ne ſont en effet ; & je ne comprends pas
Qu'on trouve, comme on dit, ſi grand nombre d'ingrats,
Quand je ſonge combien les généreux ſont rares.

Madame MONGEI.

Allez, mon cher Vincent, à Madame Gervais

Porter cette ſomme au plus vîte :
Non que je croye avec elle être quitte,
J'ai le cœur trop rempli de ſes bontés.

VINCENT.

J'y vais.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

Madame MONGEI, SUZON.

SUZON.

PERMETTEZ-MOI, mon aimable commere,
D'oſer vous demander, mais par bonne amitié,
Pourquoi vous envoyez une ſomme à ma mere,
Dont vous ne lui devez, au plus, que la moitié.

Madame MONGEI.

Rien n'eſt plus juſte ; en arrivant chez elle,
Votre mere a pu voir aſſez facilement
Que notre état n'étoit pas opulent.
Sa confiance en nous a pourtant été telle,
Que peu de jours après elle a permis
A mon époux de partir pour Paris ;
Elle m'a, pendant ſon abſence,
Accordé des ſecours en m'avançant ſon bien ;
Puiſque j'en ai maintenant la puiſſance,
Il eſt juſte, à mon tour, que j'avance le mien.

SCENE VI.

SUZON, Mde MONGEI, VINCENT, MONGEI, *qui arrive après Vincent.*

VINCENT.

HÉ bian ! une autre fois, morguenne !
Prendrez-vous de mes Armanacs ?

Madame MONGEI.

Comment ?

VINCENT.

Votre mari viant d'arriver là-bas ;
Le voici que je vous amene.

MONGEI, *dans l'équipage d'un homme qui s'eſt ſauvé de priſon, ſans épée, ſe jette dans les bras de ſa femme.*

C'eſt elle que je vois !

Madame MONGEI.

Cher époux !

MONGEI.

Quel bonheur !

Madame MONGEI.

Le Ciel m'accorde, enfin, ſa plus douce faveur !

MONGEI.

Aux maux les plus cruels, depuis trois mois en proie ;
Mon cœur, preſſé par la douleur,

Se croyoit déſormais inſenſible à la joie ;
Mais dans tes bras je connois mon erreur :
Ciel !

(*Suzon pendant ce temps a été prendre l'enfant dans ſon berceau pour le montrer à ſon pere, qui jettant les yeux ſur le berceau, & ne l'y voyant pas, paroît effrayé.*)

Madame MONGEI.

Que dois-je penſer de ton inquiétude ?

MONGEI.

Ah ! daigne me tirer de mon incertitude.
Oui.... je dois t'avouer.... que je ſuis inquiet,

(*Suzon qui étoit derriere lui, lui préſente ſon fils.*)

Du fruit !... Ah ! je le vois, & je ſuis ſatisfait ;
Je goûte le plaiſir d'être époux, d'être pere :
Je n'ai plus rien à deſirer.

Madame MONGEI.

Pardonne, tendre Époux, ſi j'ai pu différer
A te montrer une image ſi chere :
Le plaiſir de te voir occupoit tous mes ſens ;
Songe que dans ſi peu d'inſtans
On ne peut voir changer ſa deſtinée,
Sans que de ſi grands coups l'ame ſoit étonnée.
Tous les malheurs ſembloient ſe réunir ſur moi.
Mon bonheur eſt au comble en vivant près de toi.
C'eſt une exiſtence nouvelle,
Qui maintenant anime tout mon cœur.

MONGEI.

Tu ne ſais pas, ſans doute, où va notre malheur !
La fortune à nos vœux eſt encor plus rebelle,
Que lorſque je quittai ces lieux.

Cet Enfant, le plus cher des tréſors à nos yeux,
N'aura de nous reçu la vie
Que pour la voir de maux & de honte remplie.
Ce parent ſur lequel j'avois toujours compté,
Dont je croyois l'amitié ſi ſincere,
Avoit été déja prévenu par ton pere,
Lorſque chez lui je me ſuis préſenté:
J'ai trop connu ſa fatale prudence,
Et qu'il craignoit d'irriter contre lui,
En nous accordant ſon appui,
Un homme dont par-tout on vante l'opulence.
En m'accablant de reproches honteux,
Il me déclara que ton pere
N'approuveroit jamais que, bravant ſa colere,
L'hymen, ſans ſon aveu, nous eût unis tous deux.
Vainement, pour notre défenſe,
Je rappellai qu'en des temps plus heureux
Ton pere avoit juré de couronner nos feux:
Du ton le plus ſévere il m'impoſa ſilence.
Je m'apprêtois à le quitter,
Lorſqu'inhumainement il me fit arrêter;
Dans un affreux cachot, deſtiné pour le crime,
(Ayant voulu défendre en vain ma liberté,)
Preſque mourant je fus jetté;
Des rigueurs de la loi prêt d'être la victime.
Au bout de quelques jours, il me vient aſſurer
Que de ma liberté je puis jouïr encore:
Mais à quel prix! Il faut lui déclarer,
Où j'ai laiſſé l'épouſe que j'adore.
Je m'écrie, à ces mots, tranſporté de fureur:
Homme cruel, né pour la perfidie,
Sans doute, par le tien, tu juges de mon cœur;

Apprends que mon ſecret m'eſt plus cher que ma vie.
Tu peux me la ravir ; mais un indigne effroi
Ne perdra pas, du moins, mon épouſe avec moi.

Madame MONGEI.

Pour aſſouvir leur fureur inhumaine,
S'il m'eût été permis de partager ta peine,
Et de ſavoir le lieu de ta captivité ;
Mon tendre cœur, bien loin d'en être épouvanté,
Eût réuni l'époux, & l'enfant & la mere.

VINCENT.

Je vous aurions, parguenne ! empêché de le faire.
Il en eſt de la liberté,
Tout ainſi que de la ſanté ;
On la pard quand on veut, & rian n'eſt plus facile ;
Mais en eſt-on privé, l'on ne peut aſſurer
Quand on pourra la retrouver.
Queu bonheur a donc pu vous retirer des pattes
De ce vilain parent ? Je ne le comprends pas ?

MONGEI.

On trouve, dans tous les états,
Des cœurs compatiſſans, des ames délicates.
Celui que l'on avoit chargé
De m'apporter les beſoins de la vie,
Parut un jour avoir l'ame attendrie
De l'état où j'étois plongé,
Et fut juſques à me promettre
Que ſi, me repoſant ſur ſa fidélité,
Je lui voulois pour toi confier une lettre,
Il te la feroit rendre en toute ſûreté.

SUZON.

Vous fûtes bien charmé, je gage,
De rencontrer cet homme généreux ?

MONGEI.

Qui protége les malheureux,
D'un Dieu pour eux devient l'image.
J'écrivis en effet ; mais prêt à t'adreſſer
La lettre que pour toi je venois de tracer,
Un mouvement ſecret, que je ne pus comprendre,
Sembla tout bas me le défendre.
Puiſqu'une noire trahiſon,
Me livroit aux rigueurs d'une affreuſe priſon,
J'appréhendai pour toi quelqu'injure nouvelle.
Cet homme, à me ſervir, parut trop empreſſé ;
Je crus, par ſon moyen, voir une main cruelle
T'arracher de l'aſyle où je t'avois laiſſé,
Pour te livrer à la fureur d'un pere.
Peut-être lui faiſois-je tort ;
Mais de ce que j'avois de plus cher ſur la terre,
Je craignis en ſes mains de confier le ſort ;
Mon écrit en étoit le ſeul dépoſitaire,
Et la flamme, à ſes yeux, dévora ce myſtere.

VINCENT.

Vous avez plus d'eſprit, tatigué ! que Vincent,
D'avoir appréhendé queuque mauvais négoce ;
Car j'avouerai tout bonnement,
Que j'aurions baillé dans la boſſe.

MONGEI.

Bien loin d'être ſurpris d'une telle action :
Ce trait, dit-il, marque votre prudence,

Monſieur, & je conviens que ma profeſſion,
Ne doit pas attirer beaucoup de confiance :
Mais je vous prouverai que dans de vils emplois
L'humanité ſe trouve quelquefois ;
Et ſaurai vous forcer à me rendre juſtice,
Par un plus important ſervice.
Il eſt en mon pouvoir, dans cette extrémité,
De vous rendre la liberté ;
Ne craignez rien pour moi, je prendrai des meſures
Pour qu'on croye aiſément que vous m'avez trompé ;
Et que, malgré mes ſoins, vous êtes échappé :
Prenez, pour vous ſauver, les routes les plus ſûres.
Après ces mots, il conduiſit mes pas,
Loin de l'affreux ſéjour, fait pour les ſcélérats.
J'ai couru vers ces lieux, malgré la nuit obſcure,
Et n'ai pris, depuis hier, repos, ni nourriture,
Pour moins tarder à remplir en ce jour
Mes devoirs les plus ſaints, la nature & l'amour.

Madame MONGEI.

Va, cher époux, ſi le ſort nous opprime,
On ne nous peut, au moins, reprocher aucun crime ;
Sans doute, il eſt encor des mortels généreux.
Hé bien !... ſoumettons-nous à travailler pour eux :
Nous poſſédions jadis des talens agréables,
Qui peuvent aujourd'hui nous être ſecourables.
On ne doit point rougir d'exercer les talens,
Lorſqu'on y réunit de nobles ſentimens.
Le reſte de l'argent que tu m'as fait remettre
Par Vincent, peut nous le permettre.

VINCENT, *bas à Suzon.*

Bon ! nous voilà dans un bel embarras !

SUZON, *à Vincent.*

Ah ! je ſuis plus morte que vive.

VINCENT.

Tire-t-en comme tu pourras :
Je t'avertis que pour moi je dérive.
(*Il ſe ſauve.*)

SCENE VII.

MONGEI, Madame MONGEI, SUZON.

MONGEI, *à Madame Mongei.*

DE ce que tu me dis j'ai lieu d'être étonné,
Je n'ai pas vu Vincent, & je n'ai rien donné.

Madame MONGEI.

C'eſt à Vincent d'éclaircir ce myſtere :
Suzon.... où donc eſt-il allé ?

SUZON.

Je vois qu'il n'eſt plus temps, Madame, de me taire ;
Malgré moi, tout eſt décélé.
(*Elle ſe jette ſur les mains de Madame Mongei, les baiſe, & lui dit.*)
Me pardonnerez-vous, ô femme reſpectable,
Si d'un ſtratagême innocent,
J'ai cru devoir, avec Vincent,
Me ſervir, pour vous être aujourd'hui ſecourable ?

Je vous informerai d'où cet argent nous vient.
Croyez qu'à votre fils de droit il appartient,
Et cela ne dérange en rien notre fortune,
Qui d'ailleurs avec nous doit vous être commune;
Souvenez-vous que vous avez tantôt
Daigné m'appeller votre amie :
Je reclame ce titre, & ce n'eſt qu'un dépôt
Que par mes mains votre fils vous confie.
Lorſque le Ciel répand ſur nous
Quelque faveur qui nous étonne,
C'eſt un ordre ſecret, ſans doute, qu'il nous donne,
D'en faire part à ceux qui penſent comme vous.

Madame MONGEI, *l'embraſſant.*

Oui, ma chere Suzon, je me croirois coupable,
En refuſant ce prêt noblement préſenté;
L'intérêt, ni la vanité,
N'entrent pour rien dans une offre ſemblable.
Nous pouvons l'accepter de vous,
Comme un nouveau lien qui nous attache enſemble;
Mais je t'avouerai, cher époux,
Que ton récit m'inquiette; & je tremble
Que cette liberté, ce bien qu'on t'a rendu,
Ne ſoit un nouveau piége adroitement tendu,
Pour découvrir le lieu de ma retraite.
Ton Geolier m'eſt ſuſpect, je ne le céle pas;
On peut pendant la nuit avoir ſuivi tes pas.
Mon âme ne ſera pleinement ſatisfaite
Que lorſque nous ſerons éloignés de ces lieux.
Ta tête eſt en danger, & s'il falloit.... Ah! Dieux!
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre....
Mais voici notre ami Vincent.

SCENE VIII.

MONGEI, Madame MONGEI, SUZON, VINCENT.

VINCENT, *accourant avec précipitation.*

J'Accours vîte pour vous apprendre
Que vous êtes, je crois, dans un danger preſſant.

MONGEI.

Comment?

VINCENT.

J'ai peur que l'on ne vous pourſuive.

Madame MONGEI.

O ciel!

VINCENT.

Dans la cuiſine, en ce moment arrive,
Un vieux Monſieur à cheveux blancs,
Qui s'informe de ceux qui ſont logés céans.

Madame MONGEI.

Je n'en doute point, c'eſt mon pere!

SUZON.

Quel malheur!

VINCENT.

J'ai fait ſigne à Madame Gervais,
De ne vous pas nommer, que c'étoit un myſtere:

Alle m'a fort bian compris ; mais
Ce Monſieur veut, dit-il, entrer dans cette chambre ;
Attendant que ſon compagnon,
Qui m'a l'air d'un porte-guignon,
Car il s'eſt dit de la Juſtice un membre,
Ait été chez tous nos voiſins,
Pour s'informer de vous.

(*Madame Mongei court pour prendre ſon enfant.*)

SUZON, *l'arrêtant.*

Laiſſez entre mes mains
Ce cher dépôt, j'en réponds ſur ma vie.
Ses cris pourroient vous découvrir.
Ce petit cabinet, que je vais vous ouvrir,
Peut vous cacher tous deux.

Madame MONGEI, *abandonnant l'enfant avec peine.*

Ah ! ſongez, chere amie....

SUZON.

J'entends monter ; ſauvez-vous promptement.

(*Ils vont ſe cacher dans le cabinet.*)

SCENE

SCENE IX.

M. & Madame MONGEI, SUZON, VINCENT, MARLOT.

VINCENT.

C'Est le Valet, gardez qu'il ne vous voie...
(*Marlot entre.*)
Il vous a vu.

MARLOT.

Sans doute. Ah ! que je ſens de joie
D'être entré le premier dans cet appartement !

MONGEI.

C'eſt mon Geolier, c'eſt Marlot.

Madame MONGEI.

Quoi ! ce traître ?

MONGEI.

Ah ! ſi j'étois armé, je lui ferois connoître
Qu'on ne me trahit pas impunément.

MARLOT.

Tout doux ;
Souvent le repentir ſuit de près le courroux ;
Et, quoique contre moi l'apparence ſoit forte,
Je ne ſuis pas un traître, où le diable m'emporte.
Rendez grace à votre bonheur,
Qui me conduit ici pour vous tirer d'erreur.

VINCENT.

Par ainſi, d'un coquin vous n'avez que la meine?

MARLOT.

Votre pere dans peu d'inſtans
Va monter en ce lieu; ne perdons point de temps.
Sachez qu'innocemment j'ai cauſé votre peine;
Que le malin Vieillard m'a trompé le premier;
Que je ſuis ſon Valet, qu'il m'a contraint à faire,
Quand vous étiez priſonnier dans ſa terre,
Le perſonnage de Geolier.
C'étoit lui qui me faiſoit dire,
Sans le citer en rien, que vous pouviez écrire:
Je n'ai fait qu'obéir à ſes commandemens;
Enfin, quand je vous ai donné la clef des champs....

MONGEI.

Quoi! c'étoit lui?....

MARLOT.

Oui; mais j'ignorois qu'à la porte,
(Ayant exécuté ce qu'il m'avoit permis,)
Un eſpion qu'il avoit mis,
Devoit pendant la nuit vous ſuivre & faire en ſorte
De découvrir le lieu que Madame habitoit,
Où ſans doute l'amour d'abord vous conduiroit.
Quand je l'ai ſu, j'ai tout mis en uſage,
En le voyant partir, pour être du voyage.
Je n'épargnerai rien ici pour vous ſauver....
Vous ne répondez rien, & vous ſemblez rêver....
Mais je ſaurai bannir un ſoupçon qui m'offenſe.
A l'inſtant contre moi de colere animé,
Vous aviez du regret de n'être point armé;

Accordez-moi l'honneur de votre confiance,
Ou, ſi vous perſiſtez à douter de ma foi,
(Il tire ſon couteau de chaſſe, & le lui préſente.)
Contentez-vous, Monſieur; défaites-vous de moi.

MONGEI, *l'embraſſant.*

Non; je me rends, & veux me fier à ton zèle.

BONCOUR, *derriere le Théâtre.*

Marlot....

MARLOT.

Monſieur... J'entends mon Maître qui m'appelle,
Vîte entrez dans le cabinet.
(M. & Madame Mongei entrent dans le cabinet, dont Suzon prend la clef.)

VINCENT, *à Suzon pendant que Marlot va au-devant de ſon Maître.*

Je le crois honnête-homme, & je le dis tout net.
Mais taiſons-nous, velà le Daron qui s'avance.

SCENE X.

BONCOUR, MARLOT, VINCENT, SUZON, *ſur le derriere du Théâtre. Suzon tient l'enfant.*

BONCOUR.

DANS cet appartement je ſerai mieux, je penſe.
(*A Marlot.*)
Pourquoi m'as-tu quitté là-bas?

MARLOT.

Vous me croyez un ſot, mais je ne le ſuis pas
Autant que vous penſez. Il faut de la cervelle
Dans ces occaſions. Vous cauſiez dans un coin
Avec l'Exempt; mais moi toujours rempli de zèle:
Il l'envoye, ai-je dit, peut-être, chercher loin
Ce qu'il tient ſous ſa main.

VINCENT, *bas à Suzon.*

Ah! quelle tricherie!
Après ça, fiez-vous aux gens!

MARLOT.

J'ai voulu viſiter toute l'hôtellerie,
Pour vous montrer, par mes ſoins diligens,
L'intérêt que je prends au chagrin qu'on vous cauſe;
Et s'ils étoient céans, j'en ſaurois quelque choſe.

BONCOUR.

Je me fie à tes ſoins, ſans réſerve.

MARLOT.

Il le faut;
Et ma ſincérité doit égaler la vôtre.
Quand on a rien de caché l'un pour l'autre,
Les médiſans ſe trouvent en défaut.
Je veux vous mettre au point que, ſi, voulant me nuire,
Quelqu'ennemi venoit vous dire :
« Pour vos deux fugitifs, Marlot vous a trompé;
» Il prend leurs intérêts, & connoît leur retraite :
» Les ſervir contre vous eſt tout ce qu'il projette,
» Et par lui vous ſerez dupé »;
Oui, quand je vous dirois moi-même :
Je vous trompe, Monſieur... ſouvenez-vous-en bien;
Il faut abſolument que vous n'en croyiez rien.

BONCOUR.

(*Il s'aſſied dans un fauteuil.*)

J'y ſuis bien réſolu.... Dans ma colere extrême,
La vengeance eſt mon ſeul eſpoir :
N'importe à qui je puiſſe la devoir.

MARLOT.

J'y prends un intérêt que je ne puis vous dire,
Monſieur; & vous ſurprendre eſt le but où j'aſpire.
Mais au moment de vous venger
D'une fille jadis ſi chere,
Songeant au triſte état où vous l'aller plonger,
Sentez-vous remuer les entrailles de pere ?

BONCOUR.

Ces tendres ſentimens deviendroient ſuperflus;

C'en eſt fait, pour moi ſang je ne la connois plus :
Oui, l'amour paternel eſt éteint dans mon ame.
Depuis un an, pour ſuivre un ſéducteur infâme,
Dans les horreurs elle m'a pu laiſſer :
Aux droits du ſang on l'a vu renoncer.
Tout ingrat doit braver quiconque lui pardonne.
Et qui ſuit-elle, encor, lorſqu'elle m'abandonne !
Un homme ſans appui, dont le ſort malheureux
Ne lui laiſſe eſpérer qu'un avenir affreux.
Puis-je, d'ailleurs, approuver l'alliance
D'un roturier, ſans bien ? Prendrois-tu ſa défenſe ?

MARLOT.

Non, je n'entreprends point de le juſtifier.
Il a tort ; mais je crois, à parler ſans fineſſe,
Que de tout arbre de nobleſſe
La tache eſt un roturier.

BONCOUR.

Qu'elle demeure, au moins, ſous terre enſévelie.
En voyant ſes rameaux aiſément on l'oublie.
Qu'attendre d'un mortel aux travaux deſtiné ?
Nourri dans la baſſeſſe, il meurt comme il eſt né.

VINCENT, *s'approchant.*

Excuſez-moi, Monſieur, ſi j'ons la hardieſſe,
Comme étant roturier, d'entrer dans l'entretien.
Je devons, il eſt vrai, reſpect à la nobleſſe ;
Mais ça ne conclut pas que je ne valons rien.
Les honnêtes gens & les traîtres
Sont de tous les états & de tous les pays.
Je voyons, chaque jour, dans nos travaux champêtres,
Qu'un ver ne ronge pas le cœur de tous les fruits.

BONCOUR.

Je dois en convenir, & je ſuis incapable,
Mes chers enfans, de vous humilier.
L'homme que la douleur accable
Peut bien dans ſes diſcours quelquefois s'oublier.
Mon âge & mes chagrins me ſerviront d'excuſe.

VINCENT.

Quand les Grands ont quelque chagrin,
Les Petits, d'ordinaire, en patiſſont un brin.
Je ſavons ça. C'eſt, ſi je ne m'abuſe,
Comme quand le grand vent boute un clocher à bas;
Les maiſons d'alentour en ſentont les éclats.
Partant, j'allons laiſſer Monſieur tranquille.

MARLOT, *à Boncour.*

Si par hazard ici je vous ſuis inutile,
Monſieur, j'irai là-bas, & je m'informerai
Finement de nos gens. Peut-être....

BONCOUR.

A la bonne heure;
Mais pourvu que quelqu'un auprès de moi demeure.

SUZON.

Avec bien du plaiſir, Monſieur, j'y reſterai.

BONCOUR.

Ce ſera m'obliger; je crains la ſolitude;
Elle ajoûte toujours à mon inquiétude.
(*Suzon s'aſſied avec l'enfant dans ſes bras.*)

MARLOT, *bas à Vincent.*

Nous ne gagnerions rien à le contrarier;
Mais, malgré ce qu'il dit, il adore ſa fille:

Il faut qu'avec l'hôteſſe un moment je babille,
Pour jouer au bon-homme un tour de mon métier.

(Il ſort avec Vincent.)

SCENE XI.

BONCOUR, SUZON.

BONCOUR, *ſe leve de ſon fauteuil.*

DANS ce logis êtes-vous étrangere,
Ma belle enfant ?

SUZON.

Non, Monſieur ; la maiſon
Depuis trois ans appartient à ma mere.

BONCOUR.

Et quel eſt votre nom ?

SUZON.

Je m'appelle Suzon,
Pour vous ſervir, ſi j'en étois capable.

BONCOUR.

Vous tenez dans vos bras un enfant bien aimable.

SUZON.

Trouvez-vous cela tout de bon ?

BONCOUR.

Oui ; de quel ſexe eſt-il ?

SUZON.

Monſieur, c'eſt un garçon.

BONCOUR.

Vous êtes ſa mere, ſans doute ?

SUZON, *troublée.*

Monſieur... il.... m'appartient.

BONCOUR.

Hé quoi ! vous rougiſſez !
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte
A voir ce bel enfant.

SUZON.

Ah ! vous me raviſſez !
Si vous ſaviez.... combien je l'aime !

BONCOUR.

L'homme qui dans l'inſtant étoit auprès de vous,
Eſt donc ſon pere & votre époux ?

SUZON.

Vous le dites.

BONCOUR.

J'aurois une douleur extrême,
S'il arrivoit quelqu'accident,
Je vous l'avoue, à cet enfant.
Ayez-en ſoin, ſa vue a pour moi tant de charmes,
Que je ne ſais d'où vient qu'en le voyant,
Je me ſens ému juſqu'aux larmes.

SUZON.

Vous en avez auſſi, Monſieur, apparemment ?

BONCOUR.

Hélas ! je n'avois qu'une fille,
Qui faiſoit mon eſpoir & toute ma famille :
Je l'ai perdue, elle n'eſt plus pour moi !

SUZON, *en riant.*

A ſa place, prenez le mien.

BONCOUR, *ſérieuſement.*

De bonne foi,
Me le donneriez-vous ?

SUZON, *prenant auſſi l'air ſérieux.*

De grand cœur ; car j'eſpere,
Si vous lui faiſiez cet honneur,
Qu'il pourroit faire le bonheur
Un jour de ſon pere & ſa mere.

BONCOUR.

Peut-être votre époux, en ſuppoſant le cas,
S'oppoſeroit....

SUZON, *riant.*

Lui, Monſieur ? Au contraire,
A cet égard, vous pouvez faire
Comme ſi je n'en avois pas.

SCENE XII.

BONCOUR, SUZON, VINCENT.

VINCENT, *ſe parlant à lui-même.*

ILs complottent là-bas queuque nouvelle hiſtoire,
Qui ne me plaît pas trop ; ils voulont faire accroire....

BONCOUR, *voyant Vincent.*

Ah ! mon ami, vous venez à propos.
Il s'agit d'un heureux que nous ſouhaitons faire :
Votre femme y conſent, mais il eſt néceſſaire....

VINCENT, *étonné.*

Mais ce n'eſt pas ma femme....

SUZON, *bas.*

Écoute quatre mots.

BONCOUR, *continuant.*

Je ſais que ſon aveu ne peut rien ſans le vôtre.
Si vous me l'accordez, mon deſſein à l'inſtant
Eſt d'aſſurer un ſort brillant à votre enfant.

VINCENT, *encore plus ſurpris.*

A mon enfant ! parguenne, en voici bien d'une autre !

BONCOUR.

Il paroit bien ſurpris.

VINCENT.

Qui ne le ſeroit pas ?

(*Bas à Suzon.*)

Quoi ! je me ſauve de là-bas,
Pour ne pas mentir, &....

SUZON, *à Boncour.*

Souffrez, je vous conjure,
Monſieur, que je lui parle un moment à l'écart ;
Il y conſentira.

BONCOUR, *pendant que Suzon parle à Vincent.*

Je l'avouerai ſans fard,
J'admire dans nos cœurs l'effet de la Nature.
Un pauvre Payſan ne ſauroit conſentir
Qu'on le prive d'un fils deſtiné pour la peine,
Et dont il voit la fortune certaine ;
Mais nos cruels enfans ſe preſſent de ſortir
De nos bras paternels, & leur premiere envie,
Dès leur adoleſcence, eſt de prendre l'eſſor.
Ce n'eſt qu'à des ingrats que nous donnons la vie ;
Et qui, preſque toujours, avancent notre mort.

SUZON, *s'approchant de Boncour.*

Il y conſent, Monſieur ; l'affaire eſt décidée.

VINCENT.

Oui ; ça vaut fait, j'en ſis d'accord :
Je nous ſerions rendu plutôt à votre idée ;
Mais je n'entendions pas tout ce mic-mac d'abord :
L'Enfant vous appartiant.... Mais qu'en voulais-vous faire ?
Il faut que ſes parens apprennions ça de vous,
Et qu'il ſoit plus heureux qu'il ne ſeroit cheux nous.

BONCOUR.

Me cédez-vous ſur lui vos droits de pere ?

VINCENT.

Oh ! pargué, tant qu'il vous plaira.
J'en aurions trente comme ça,
Qu'ils ſeriont à votre ſarvice,
Et je ne croirions pas les pouvoir mieux placer ;
Je connoiſſons nos gens.

BONCOUR.

D'un pareil ſacrifice
Je ſaurai vous récompenſer.

VINCENT.

Ah ! vous vous bouteriez en frais pour peu de choſe ;
Car, dans le vrai, vous ne nous devais rien.

BONCOUR.

Apprenez que je me propoſe
De l'adopter pour fils, de lui donner mon bien,
Pour punir une fille ingrate,
Qu'un lâche ſuborneur entraîna loin de moi.
Elle a ſans mon aveu diſpoſé de ſa foi,
Et d'attendrir mon cœur, peut-être encor ſe flatte.
Mais j'atteſte le Ciel, & l'Univers entier,
Que cet enfant ſera mon unique héritier.

SUZON.

Nous comptons ſur votre parole.

BONCOUR.

J'engage mon honneur de n'y jamais manquer.

SCENE XIII.

Madame GERVAIS, BONCOUR, SUZON, VINCENT, MARLOT.

MARLOT.

MA peine heureuſement n'a pas été frivole.

BONCOUR.

Sais-tu quelque nouvelle ?

MARLOT.

Avant de m'expliquer,
Daignez m'inſtruire, au vrai, de l'état de votre ame.
Votre fille, Monſieur, cet objet tant aimé,
Votre cœur ſans retour pour elle eſt-il fermé ?

BONCOUR.

Sans doute, & pour toujours : qu'on m'approuve ou me blâme,
Je ne veux écouter que mon reſſentiment.

MARLOT.

Quoi ! vous ne ſentez pas le moindre mouvement....

BONCOUR.

Non ; que celui de voir ma colere aſſouvie.

MARLOT.

Vous voulez la punir ?

BONCOUR.

Je le veux, je le dois.

Madame GERVAIS.

Elle eſt plus heureuſe cent fois,
En ce cas-là, d'avoir perdu la vie.

BONCOUR, *avec ſaiſiſſement.*

Ah! que m'apprenez-vous?

MARLOT, *à part.*

Le grand coup eſt frappé!

BONCOUR, *tombant dans un fauteuil.*

Je n'y ſurvivrai pas, ſi la choſe eſt certaine.

Madame GERVAIS.

Je n'ai pas cru, Monſieur, vous faire de la peine;
Et tout innocemment ça nous eſt échappé.
Excuſez, s'il vous plaît.

BONCOUR, *tirant ſon mouchoir.*

O Ciel! quel coup de foudre!
Je ne la verrai plus!

Madame MONGEI, *ſort un peu du Cabinet.*

Je ne puis me réſoudre
A le laiſſer plus long-temps dans l'erreur.

MARLOT, *la faiſant rentrer.*

Il n'eſt pas temps....

BONCOUR, *l'ayant entendu.*

Comment?

MARLOT, *feignant de pleurer.*

Oui, de votre douleur

Il n'eſt pas temps d'augmenter l'amertume,
En vous contant le triſte événement
Qui l'a miſe au tombeau.

BONCOUR.

Point de ménagement :
Que dans le déſeſpoir mon ame ſe conſume.
Oui, redoublez le coup dont vous m'avez bleſſé.
L'on ne doit voir en moi qu'un vieillard inſenſé,
Qui par ambition a trahi ſa promeſſe.
De Mongei mon épouſe approuvoit la tendreſſe :
Avec ſa fille elle vouloit l'unir ;
Elle me fit jurer, à ſon dernier ſoupir,
Quoi qu'il pût arriver, de le choiſir pour gendre.
Par des malheurs, depuis ayant perdu ſes biens,
Qu'il eût pu recouvrer par le ſecours des miens,
J'oubliai mes ſermens, & j'oſai lui défendre
De ſe flatter jamais de l'hymen projetté.
D'un autre amant, qui me fut préſenté,
(Dont la haute fortune égaloit la naiſſance,)
L'ambition me fit deſirer l'alliance.
De ma fille à mes pieds je mépriſai les pleurs,
J'abuſai d'un pouvoir qu'à préſent je déteſte ;
Et, le jour pris pour cet hymen funeſte,
Sa fuite, qu'on m'apprit, redoubla mes fureurs.

Madame GERVAIS.

Ah ! pour elle, Monſieur, le coup le plus ſenſible
Fut dans l'inſtant qu'on lui dit qu'en priſon
Son pauvre époux étoit, par trahiſon.
A cette nouvelle terrible,
Elle ſe lamenta d'une telle façon,
Qu'elle accoucha céans d'un beau garçon,

Qui

Qui nous eſt demeuré pour gage ;
Car peu d'inſtans après elle plia bagage.

BONCOUR, *ſe levant avec vivacité.*

Que dites-vous ? Un fils d'elle vous eſt reſté ?
Ah ! de grace que je le voie.

SUZON, *lui préſentant l'enfant.*

C'eſt un conſolateur que le Ciel vous envoie ;
L'enfant que dans l'inſtant vous avez adopté,
N'en doutez pas, Monſieur, eſt votre fils lui-même ;
J'ai cru pouvoir uſer de ſtratagême,
En vous laiſſant quelque temps dans l'erreur.
Quoi ! ce titre ſi doux ſeroit-il inutile ?
On voit en lui vos traits, vos bras ſont ſon aſyle,
Et votre ſang fait palpiter ſon cœur.
S'il étoit quelqu'ame aſſez dure
Pour avoir contre lui quelque mauvais deſſein,
Il devroit n'avoir pas de retraite plus ſûre,
Qu'en ſe jettant dans votre ſein.

(*Ici M. Boncour regarde l'enfant un moment, puis s'en détourne.*)

VINCENT.

Vous n'oſez devant nous li marquer de tendreſſe ?
Méconnoître ſon ſang, eſt-ce un trait de nobleſſe ?
Hé bien ! morgué, je ſommes ſon parrein ;
Rian ne li manquera, tant que j'aurons du pain.
Eſt-ce ſa faute, à li, s'il n'eſt pas genti-zomme ?
Tenez, s'il en vaut moins, je veux bian qu'on m'aſſomme :
J'en ferons un gentil garçon.
Il ſaura travailler ; la Providence eſt bonne.

Quand il faut accomplir ce qu'alle nous ordonne,
Tout noble peut chez nous venir prendre leçon.

BONCOUR, *avec le plus grand attendriſſement.*

Mon courroux eſt vaincu, la Nature l'emporte;
Mon ame n'eſt point aſſez forte,
Pour réſiſter à des coups ſi puiſſans.
Allez chercher Mongeï; courez, mes chers enfans.
Du paſſé dans mon cœur le ſouvenir s'efface;
Le fruit de ſon erreur vient d'obtenir ſa grace.

SCENE XIV. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, & MONGEI.

MONGEI, *ſortant du cabinet, & ſe jettant à ſes pieds.*

VOus le voyez à vos genoux :
Il ne vous a jamais rendu haîne pour haîne ;
Et même, en éprouvant votre injuſte courroux,
Sa tendreſſe pour vous n'étoit pas incertaine.

BONCOUR.

Me pardonneras-tu, dis-moi,
Les maux que t'a cauſé mon injuſte colere ;
Et la perte ſur-tout d'une épouſe ſi chere,
Que je regrette autant & plus que toi ?

(*Ici Marlot amene Madame Mongei à côté de ſon pere ; elle prend la place de ſon mari, ſans que Boncour s'en apperçoive, & il continue à parler.*)

Par ma ſévérité j'ai cauſé ſa diſgrace :
Reproche-moi ſans ceſſe une injuſte rigueur,
Qui me prive de la douceur
De l'embraſſer ainſi que je t'embraſſe.

(*Il croit embraſſer Mongei, & embraſſe ſa fille.*)

Madame MONGEI.

Ne vous reprochez rien, elle eſt entre vos bras.

BONCOUR, *avec la plus grande joie.*

Que vois-je ? Hé quoi ! mes yeux ne me trompent-ils pas ?

Le Ciel daigne me rendre une fille chérie ;
Tous mes deſirs ſont ſatisfaits.

VINCENT, *à Suzon.*

Sans avoir dit, pourtant, un mot de menterie,
J'ons eu part, comme un autre, à cet heureux ſuccès.

Madame MONGEI.

Vous oubliez mes torts ? Tant de bonté m'accable,
Mais pour les réparer....

BONCOUR.

Va, je ſuis ſeul coupable.
Je vois en vous l'appui de mes vieux ans ;
Le Ciel a tout conduit ſans doute.
Il n'appartient qu'à lui de remplir tous mes ſens
Du plaiſir parfait que je goûte.

Madame GERVAIS.

Oui, Monſieur a raiſon, le Ciel a tout conduit ;
Et de bon cœur je lui rends grace,
De ce que c'eſt chez moi que tout cela ſe paſſe.

Madame MONGEI.

Ah ! mon pere, il eſt bon que vous ſoyez inſtruit
Que ces cœurs généreux ont eu la confiance
De ſoutenir notre exiſtence.
Je vous dirai, de plus, que Suzon & Vincent....

VINCENT, *l'interrompant.*

Parlons d'un point bian plus intéreſſant.
Songez que votre époux, morguenne,
A jeûné pendant ſa priſon ;
Qu'il reviant de Paris ici tout d'une haleine,

Et qu'il doit, comme de raiſon,
Avoir grand beſoin de repaître.
J'ons trop bon appetit pour ne pas m'y connoître.
Entrez donc, s'il vous plaît, dans la ſalle à manger;
C'eſt-là qu'en déjeûnant, tout pourra s'arranger.
On ne s'accorde, ce me ſemble,
Jamais ſi bian, que quand on trinque enſemble.

BONCOUR, *à Vincent.*

Des obligations que nous vous avons tous,
En vain, par ce conſeil, vous voulez nous diſtraire.
Je ſens trop ce que je dois faire
Pour d'auſſi dignes gens que vous.
Que mon exemple ſerve à vous faire connoître
Qu'on ne punit jamais ſes enfans, ſans effort.
Quelque reſſentiment que l'on faſſe paroître,
Le cri de la Nature eſt toujours le plus fort.

FIN.

AVIS NÉCESSAIRE.

COMME il eſt important, pour la réuſſite de cette Pièce, de ne pas y faire paroître un enfant véritable, qui, s'il venoit à crier, ne pourroit que produire un très-mauvais effet; l'Auteur a fait faire exprès un buſte d'enfant, dont la figure eſt auſſi naturelle qu'intéreſſante. Les Troupes de Province qui voudront jouer la Pièce, pourront s'adreſſer, pour en avoir un, au Sieur Renaud, Peintre & Statuaire, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, chez M. Bernard, Perruquier, au quatrième étage. Ledit buſte, bien peint, & empaqueté dans une boëte, pour qu'il ne ſe gâte pas pendant les voyages, coûtera neuf francs. On aura la bonté d'affranchir les lettres, & de prévenir le Sieur Renaud, huit jours avant l'envoi.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie en un Acte, intitulée, *le Cri de la Nature*; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, le 4 Avril 1771.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1771.

LA CRITIQUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

De *Monſieur* DE BOISSY,
de l'Académie Françoiſe;

Précédée de l'AUTEUR SUPERSTITIEUX,
Prologue :

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1762.

Nouvelle Édition, avec la Muſique.

ACTEURS
du Prologue.

CLITANDRE, Amant d'Hortenſe.

DAMON, ami de Clitandre.

ARLEQUIN, valet de Clitandre.

UN LAQUAIS d'Hortenſe.

La ſcene eſt à Paris, chez Clitandre.

L'AUTEUR SUPERSTITIEUX,

PROLOGUE.

SCENE PREMIÈRE.

CLITANDRE, DAMON.

DAMON.

QUi vous fait bruſquement quitter ainſi la table,
Au milieu d'un repas & d'une troupe aimable ?
Pouviez-vous être mieux que parmi vos amis,
Et près du tendre objet dont vous êtes épris ?
Toute la compagnie en a paru choquée ;
Mais Hortenſe, ſur-tout, doit en être piquée ;

Elle que vous aimez, & qui donne à dîner
Un procédé ſemblable a lieu de m'étonner.

CLITANDRE.

Cher ami, c'eſt l'effet d'une foibleſſe extrême,
Que je ne puis dompter, dont j'ai honte moi-même,
Dont, à d'autres que vous, mon cœur n'oſe parler,
Qu'aux yeux même d'Hortenſe il a ſoin de voiler.

DAMON.

Mais, quoi que vous diſiez, une telle foibleſſe
N'a pas dû vous porter à cette impoliteſſe
Que la raiſon, Monſieur, ne ſçauroit excuſer.

CLITANDRE.

C'eſt elle, cependant, qu'on en doit accuſer;
Et, puiſqu'il faut vous faire un aveu véritable,
Nous étions... j'en rougis.. nous étions treize à table,
Et l'on nous a ſervi treize plats à la fois.

DAMON, *d'un air railleur.*

Ajoûtez qu'aujourd'hui c'eſt le treize du mois.

CLITANDRE.

Moquez-vous de ma peur, Damon, je le mérite;
Mais elle n'eſt pas moins la cauſe de ma fuite.

DAMON.

Se peut-il qu'un Auteur qui veut railler autrui,
Par un foible ſi grand, donne à rire de lui?

CLITANDRE.

Je me ſuis déja fait les mêmes remontrances;

Mais je ſuis dans un cas & dans des circonſtances,
Où, malgré ma raiſon, tout allarme mon cœur :
Elles doivent ſervir d'excuſe à ma terreur.

DAMON.

Qui vous inſpire donc les frayeurs d'une femme?
Parlez.

CLITANDRE.

Tout ce qui peut tyranniſer une ame.

DAMON.

Mais encor ?

CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire avec l'amour ;
Ils m'occupent tous trois : &, dans ce même jour,
On juge mon affaire, on doit jouer ma Pièce,
Et je ſuis ſur le point d'épouſer ma Maitreſſe.
Jugez s'il eſt quelqu'un en proie à plus de ſoins.

DAMON.

Je n'ai plus rien à dire. On trembleroit à moins.

CLITANDRE.

Tous mes ſens ſont émus d'une façon terrible.
Pour l'intérêt, ami, je ſuis très-peu ſenſible.
Si je perds mon procès, comme je le crois fort,
Je m'en conſolerai, ſans faire un grand effort.
Pour l'amour & la gloire, il n'en eſt pas de même;
Tous deux me font ſentir leur aſcendant ſuprême;

Tous deux, d'un feu pareil, enflamment mon deſir,
Et ſont, en même tems, ma peine & mon plaiſir.
Dans mes ſens agités, leur cruelle puiſſance
Fait ſuccéder la peur, ſans ceſſe, à l'eſpérance.
Plaire à l'objet que j'aime, & me voir ſon époux,
Offre à mon cœur ſenſible un triomphe bien doux;
Mais la crainte de perdre un bien ſi plein de charmes,
Y porte, au même inſtant, les plus vives allarmes.
Par un brillant ouvrage aſſembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les eſprits;
Malgré tous les efforts que tente la Critique,
Captiver par ſon art l'attention publique,
Forcer deux mille mains d'applaudir à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix,
Préſente à mon eſprit la plus haute victoire:
D'un guerrier qui triomphe, on égale la gloire;
Mais, ſi l'honneur eſt grand, le revers eſt affreux:
Du Parterre indigné les cris tumultueux,
Sa fureur qui maudit & l'auteur & l'ouvrage;
La triſteſſe & l'ennui peints ſur chaque viſage;
Tous les brocards malins qu'on vous donne en ſortant,
Et votre nom en bute au mépris éclatant;
Le déſert qui ſuccède à la foule écartée,
Accablent, à leur tour, mon ame épouvantée.
Je crains, de deux côtés, d'avoir un ſort fâcheux
D'être amant traverſé, comme auteur malheureux

Le Public qu'on ennuye, eſt un juge ſévere.
Hortenſe, quoique veuve, attend l'aveu d'un pere;
Si mes vœux ſont trompés, un autre l'obtiendra:
Pour ſurcroît de malheur, ma Pièce tombera;
J'en frémis.

DAMON.

Ah! chaſſez une frayeur ſi noire;
Je réponds de l'amour, eſperez pour la gloire.

CLITANDRE.

Non; j'ai, mon cher ami, des malheurs que je crains,
Trop de preſſentimens & de ſignes certains.
C'eſt peu d'avoir les ſoirs mille terreurs ſecrettes,
D'oüir heurler des chiens, & crier des chouettes,
De rencontrer le jour des créanciers fâcheux;
Sçachez que cette nuit j'ai fait un rêve affreux:
J'ai ſongé que j'allois m'unir avec Hortenſe,
Dans le tems que vers elle un inconnu s'avance,
L'arrache de mes bras, & l'enleve, à mes yeux,
Sur un char que traînoient deux taureaux furieux:
Je veux les arrêter dans leur courſe fougueuſe,
Quand je tombe au milieu d'un eau ſale & bourbeuſe.
Mille confus objets troublent alors mes ſens;
Je prends du poiſſon mort, je ſens tomber mes dents;
J'ai vu mon Procureur boire avec ma Partie,
Puis, j'ai vu, tout-à-coup, jouer ma comédie;

Le Parterre, à mes yeux, les Loges n'ont offert
Qu'un grand vuide effroyable, & qu'un vaſte déſert ;
Des luſtres preſqu'éteints la lueur ſombre & pâle
Éclairoit triſtement la moitié de la ſalle ;
Tout le fond du théâtre étoit tendu de noir,
Et formoit un ſpectacle épouvantable à voir.
Je tremble, & je veux fuir à cet objet terrible ;
Mais je ſuis arrêté par un bras inviſible ;
Pour comble de terreur, cent voix, en même tems,
Pouſſent autour de moi d'horribles hurlemens :
Sur ma tête, j'entends le tonnerre qui roule ;
Sous les pieds des Acteurs le théâtre s'écroule ;
Les luſtres, à l'inſtant, s'éteignent tout-à-fait,
Et mon ſonge finit par trois coups de ſifflet.

DAMON.

C'eſt un vilain réveil, ami, je le confeſſe,
Pour un auteur, ſur-tout, dont on donne la Pièce.

CLITANDRE.

Mon eſprit, dans l'horreur dont il eſt travaillé,
Eſt digne d'être plaint, & non d'être raillé.

DAMON.

Vous méritez, Monſieur, les ris de tout le monde ;
Et, loin que je vous plaigne, il faut que je vous gronde ;
Dans votre ame, aujourd'hui, la ſuperſtition
Étouffe du bon ſens juſqu'au moindre rayon ;

Des plus fauſſes terreurs vous recevez l'empreinte,
Et croyez un vain ſonge enfanté par la crainte.

CLITANDRE.

Tout ce que vous direz ne ſervira de rien ;
Et, pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né ſuperſtitieux, je ne ſuis pas mon maître :
Je penſe, comme vous, qu'il eſt honteux de l'être ;
Ma raiſon me le dit ; mais elle perd ſes ſoins ;
J'en ſens le ridicule, & ne le ſuis pas moins.
Contre les préjugés en vain on ſe rebelle :
La ſuperſtition à l'homme eſt naturelle ;
Et le haſard malin, pour la fortifier,
Se plaît inceſſamment à la juſtifier.
Je l'ai trop éprouvé dans plus d'une occurrence.
La raiſon ne tient pas contre l'expérience ;
Et votre cœur, peut-être, auroit le même effroi,
Si vous étiez, Monſieur, ſur le point, comme moi,
D'attirer du Public la louange ou le blâme,
De perdre ou d'obtenir l'objet de votre flâme.

DAMON.

Mais vous êtes aimé. Dites-moi : pouvez-vous
Avoir pour votre hymen un préſage plus doux ?

CLITANDRE.

En vain, par ſa tendreſſe, Hortenſe me raſſure ;
Je crains de le former ſous un fâcheux augure.

DAMON.

L'inconnu, cher Clitandre, allarme votre cœur;
Et je crois qu'entre nous les taureaux vous font peur.

CLITANDRE.

Damon, encore un coup, trève de raillerie.

DAMON.

Mais vous ouvrez le champ à la plaiſanterie.

CLITANDRE.

Sur ce point, j'en conviens, mon eſprit va trop loin,
Et ſuit trop la frayeur où jette un tendre ſoin;
Mais, ſi dans mes amours je parois moins à plaindre,
Pour ma Pièce avouez que j'ai tout lieu de craindre:
Tant d'exemples fameux, que je vois devant moi,
Ne me doivent-ils pas glacer d'un juſte effroi?

DAMON.

Oui; mais vous m'avez dit que la choſe eſt ſecrette.

CLITANDRE.

Je vous l'ai dit, ſans doute, & je vous le répète:
Je l'ai lue aux acteurs ſous le ſceau du ſecret,
Et nul n'en eſt inſtruit, hors vous & mon valet.
Et trois ou quatre auteurs, amis sûrs, que j'eſtime.

DAMON.

Vous voilà bien caché! D'un brevet d'anonyme,
La Calotte, Monſieur, doit vous faire préſent.

CLITANDRE.

Avoir un prête-nom, eût été plus prudent.

DAMON.

A dire vrai, j'y trouve & du pour & du contre.
Un prête-nom bien sûr rarement se rencontre.
Ces Messieurs, quand l'ouvrage attire & réussit,
Souvent, avec la gloire, emportent le profit.
Selon moi, le plus court & le plus raisonnable,
Est d'oser se montrer sous son nom véritable.
Un auteur mal caché se fait moquer de lui;
Et peu, par ce moyen, font fortune aujourd'hui.

SCENE II.

CLITANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

CLITANDRE, *donnant un soufflet à Arlequin qui entre en sifflant.*

Tiens, voilà pour t'apprendre à siffler de la sorte.

ARLEQUIN.

Peste! quand vous frappez, ce n'est pas de main morte.

CLITANDRE.

Je te l'ai défendu cent fois.

ARLEQUIN.

J'ai tort, Monsieur;

Et j'avois oublié que je ſers un auteur,
Et que l'on repréſente aujourd'hui votre Pièce ;
Je ne tomberai plus dans cette impoliteſſe.
L'augure vous allarme ; & j'ai...

CLITANDRE.

Tais-toi, faquin,
Quel eſt donc ce papier que tu tiens dans ta main ?
Dis.

ARLEQUIN.

De votre Avocat, Monſieur, c'eſt une lettre,
Qu'un homme, de ſa part, m'a dit de vous remettre.

CLITANDRE, *prenant la lettre.*

J'ai perdu mon procès, je gage.

(*il lit.*)

Vous venez, Monſieur, de perdre votre procès.
Qu'ai-je dit ?
Vous le voyez déja, mon ſonge s'accomplit.

ARLEQUIN.

J'ai rêvé, comme vous, de poiſſon mort, d'eau ſale ;
Si la journée auſſi m'alloit être fatale ?
Mais elle l'eſt déja ; je viens d'être battu.

DAMON.

Voyez donc juſqu'au bout.

CLITANDRE.

Je ſçais que j'ai perdu.
Du reſte de la lettre à quoi ſert de m'inſtruire ?
Pour moi, ſi vous voulez, vous n'avez qu'à la lire.

DAMON.

Très-volontiers.

(*il lit.*)

Vous venez, Monsieur, de perdre votre procès, malgré votre bon droit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai plaidé comme un Ange.

CLITANDRE.

Le trait est des plus consolans,
Pour un homme qui perd plus de vingt mille francs!

DAMON *poursuit.*

Tout le monde a trouvé le jugement ridicule, & a dit hautement que, pour n'avoir pas gagné une cause que j'avois si bien plaidée, il falloit que ma Partie fût née sous une planette bien malheureuse.

CLITANDRE.

Ah! qu'on a bien raison! Graces à ma planette,
Je suis de l'infortune une image parfaite.

DAMON *poursuit.*

Ce vendredi, à deux heures après midi.

CLITANDRE.

Du malheur qui m'arrive, ah! je suis peu surpris;
Rien ne me réussit jamais les vendredis.

DAMON *reprend.*

J'avois oublié de vous marquer que je soupçonne votre Procureur d'avoir été d'intelligence avec votre Partie adverse.

GLITANDRE.

Oh ! mon rêve, à ce coup, en plein ſe vérifie :
J'ai vu mon Procureur boire avec ma Partie.
Qu'on diſe, après cela, que tout ſonge eſt menteur;
Et vous, préſentement, riez de ma terreur :
Dites, du moindre effroi, que je reçois l'empreinte,
Et crois un ſonge vain enfanté par la crainte.
Démentez ce billet.

DAMON.

Je veux qu'à cet égard,
Votre rêve, Monſieur, ait dit vrai par haſard ;
Vous le trouverez faux bientôt dans tout le reſte.

GLITANDRE.

Non, dans ce triſte jour, tout va m'être funeſte.
Vous me verriez tranquille, & non pas éperdu,
Si mes maux ſe bornoient à mon procès perdu ;
Mais je regarde en lui les ſuites qu'il préſage :
Il eſt comme l'éclair qui devance l'orage ;
Il eſt le noir ſignal que le Ciel en courroux,
Vient, tout prêt à frapper, de déployer ſur nous :
Hortenſe recevra de fâcheuſes nouvelles ;
Mon ouvrage eſſuiera des diſgraces cruelles.
Juſtifiant l'effroi dont mon cœur eſt rempli,
Mon rêve, en tous ſes points, va ſe voir accompli.
Courez dire aux acteurs, cher ami, je vous prie,
De ne pas aujourd'hui donner ma Comédie ;

Que, pour la retarder, j'ai des motifs puiſſans :
Rendez-moi ce ſervice, & ſans perdre de tems.

DAMON.

N'en déplaiſe aux frayeurs de votre eſprit crédule,
Cette commiſſion eſt par trop ridicule ;
Je ne m'en charge point.

CLITANDRE.

Seulement, dites-leur
De remettre à lundi ; c'eſt mon jour de bonheur.

DAMON.

Vous vous moquez ; la Pièce eſt pour ce ſoir promiſe :
Au lieu de vous ſervir, c'eſt vouloir qu'on vous nuiſe.
Vous indiſpoſeriez le Public contre vous :
Les acteurs à cela doivent s'oppoſer tous.

CLITANDRE.

Après votre refus, dans ce péril extrême,
Je ſçaurai les trouver, & leur parler moi-même.

DAMON.

Ah ! vous n'en ferez rien ; & vous n'y ſongez pas :
Pour vous en empêcher, je marche ſur vos pas.
(*il ſuit Clitandre.*)

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

Avec tout son sçavoir, ah! que mon Maître est bête!
La frayeur, à la fin, lui tournera la tête.
Elle est cause, morbleu! cette folle frayeur;
Qu'il m'a frappé d'un coup que j'ai fort sur le cœur!
Me battre pour sifflet par pure inadvertence!
Que n'en puis-je au Parterre aller prendre vengeance!
A Messieurs mes pareils pourquoi l'interdit-on?
Je sifflerois alors, mais sur un joli ton.
Quel plaisir, pour vingt sols, de huer comme un diable!
Je rendrois, pour le coup, son rêve véritable.
Il veut être caché dans cette occasion;
Mais, pour mieux me venger, je nommerois son nom,
Et je dirois tout haut: la Pièce est de Clitandre.
Épargnez-vous, Messieurs, la peine de l'entendre.
Il croit avoir produit quelque chose de beau;
Mais l'ouvrage est un monstre, & l'Auteur un bourreau.

SCENE

SCENE IV.

CLITANDRE, ARLEQUIN.

CLITANDRE.

DAmon m'a ſçu convaincre ; & ſa raiſon m'éclaire ;
Mon effroi ſe diſſipe aux traits de ſa lumière.
Sans lui, ſans ſes conſeils, dans mes fauſſes terreurs,
J'allois, à mes dépens, divertir les acteurs ;
J'aurois, à leurs regards dévoilant ma foibleſſe,
Ajouté follement une ſcène à ma Piéce,
Dont j'allois devenir moi-même le héros :
Je lui dois ma raiſon, je lui dois mon repos.
C'en eſt fait, mon eſprit ne croit plus au préſage ;
J'attends préſentement le ſort de mon ouvrage,
Avec la fermeté qu'un ſage doit avoir ;
Et, ſans trop préſumer, je ſens un noble eſpoir :
Je prétends me montrer, quoi que le deſtin faſſe,
Modeſte dans ma gloire, ou fort dans ma diſgrace.

ARLEQUIN.

Ah ! qu'entends-je ? Monſieur, quel heureux changement !
Puiſſiez-vous perſiſter dans un tel ſentiment !

CLITANDRE.

Oui, j'y perſiſterai. Je ſuis aimé d'Hortenſe :
Mes feux vont être heureux, ſelon toute apparence.
Que me faut-il de plus ? armé d'un tel bonheur,
Je puis du ſort jaloux défier la fureur.

ARLEQUIN.

Tremblez, Monſieur; j'entends la pendule qui ſonne.

CLITANDRE.

Voilà l'heure fatale, & tout mon corps friſſonne.

SCENE V.

CLITANDRE, ARLEQUIN, DAMON.

DAMON.

ALlons, courage, ami ; le préſage eſt flatteur :
Votre ſonge commence à ſe trouver menteur ;
Car vous aurez grand monde à votre Comédie ;
De caroſſes, déja, cette rue eſt remplie.

CLITANDRE.

Tant pis; un ſi grand monde eſt toujours dangereux:
Le tumulte accompagne un Public trop nombreux.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, diſſipez la peur qui vous domine.
Le Soufleur avec qui j'ai bu tantôt chopine,

M'a dit que ſur la Pièce il faiſoit un grand fond ;
Et, qui plus eſt encor, tout l'orqueſtre en répond.

CLITANDRE.

Ce ſuffrage me donne une aſſurance extrême.

DAMON.

Mais les Comédiens en répondent eux-mêmes ;
Ils le diſent tout haut.

CLITANDRE.

Que m'annoncez-vous-là ?
Je ſuis perdu, Monſieur ; ma Pièce déplaira.
Le malheur ſuit toujours les ouvrages qu'on vante ;
L'exemple nous le prouve, & le ſort m'épouvante.

DAMON.

Moi, j'eſpere, au retour, vous faire compliment ;
Et je cours me placer, ſans perdre un ſeul moment.

CLITANDRE.

Allez vîte ; en un jour de combat & de guerre,
On ne ſçauroit avoir trop d'amis au Parterre.
De marcher ſur vos pas, je ne puis m'empêcher ;
Au fond du Paradis, je m'en vais me cacher.

ARLEQUIN.

C'eſt l'enfer des auteurs, qu'un Paradis ſemblable,
Monſieur.

CLITANDRE, *en s'en allant.*

Ce qu'il me dit n'eſt que trop véritable.

SCENE VI.

ARLEQUIN *ſeul.*

S'Il tremble maintenant, ce n'eſt pas ſans raiſon ;
Tout brave que je ſuis, j'ai pour lui le friſſon.
Ce qui préſentement m'allarme davantage,
C'eſt qu'il m'a, ventrebleu ! dépeint dans ſon ouvrage :
J'y parois ſous mon nom, comme ſous mes habits.
Un homme comme moi craint d'être compromis.
Si le nom d'Arlequin, ce nom ſi reſpectable,
Se voyoit bafoué, ce ſeroit bien le diable !
Comme la Comédie eſt à deux pas d'ici,
Je n'irai pas bien loin pour en être éclairci :
Courons-y de ce pas. . . . Mais on vient. C'eſt mon Maître !
O Ciel ! en quel état je le revois paroître !

SCENE VII.

CLITANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QU'avez-vous?

CLITANDRE.

Un fauteuil, vîte; je n'en puis plus!
Mes ſens, jamais mes ſens ne furent plus émus.
J'entre à la Comédie, admire mon étoile!
Dans le moment fatal que l'on leve la toile,
Du monde que je vois, je ſuis épouvanté;
J'entens mugir les flots du Parterre agité:
Je regarde, en tremblant, tous ces juges ſéveres,
Que ne ſçauroient fléchir ni brigues, ni prieres.
De mon ſupplice alors je crois voir les apprêts;
Tous les cris que j'entends me ſemblent des ſifflets;
Quand, pour comble d'effroi, j'apperçois un vieux cuiſtre
Dont je n'ai jamais vu le viſage ſiniſtre,
Qu'il ne m'ait annoncé quelque malheur prochain;
Il me fixe des yeux, me montre de la main:
Je lis dans ſes regards ma mortelle ſentence,
Et veux me dérober à ſa noire préſence;

Mais je fais un faux pas, & culbute en fuyant.
Voilà l'auteur tombé, dit-il, en me voyant;
C'eſt lui, je le connois: je crains que pour l'ouvrage,
Cette chûte ne ſoit d'un funeſte préſage.
Ces mots me percent l'ame, & je reviens enfin,
La pâleur ſur le front, & la peur dans le ſein.

SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, ARLEQUIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

UNe lettre, Monſieur...

CLITANDRE.

De quelle part vient-elle?
Tu fus toujours porteur de mauvaiſe nouvelle.
(*il lit.*)
Mon pere arrive en ce moment,
Il approuve notre flamme;
Et, pour époux, j'obtiens l'amant
Qui pouvoit ſeul toucher mon ame.
Enchanté, comme moi, d'un aveu ſi flatteur,
Clitandre connoît-il l'excès de mon bonheur?

HORTENSE.

Mon cœur eſt tranſporté ! Si le Public affable
Faiſoit à mon ouvrage un accueil favorable,
Et s'il m'applaudiſſoit en cet heureux inſtant,
Non, il ne ſeroit pas de mortel plus content !

ARLEQUIN.

Monſieur, d'un bon ſuccès ce billet vous aſſure.

CLITANDRE.

Ah ! mon procès perdu m'eſt d'un mauvais augure.
Mais, voyons au plutôt cet objet raviſſant,
Et nous viſiterons le Parterre en paſſant.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

APOLLON.

THALIE.

LA CRITIQUE.

UN AUTEUR SATYRIQUE.

CHRISANTE, homme ſingulier.

LA MÉDISANCE.

LE VAUDEVILLE.

CORESUS, Arlequin.

La Contredanſe, le Tambourin, le Menuet, &c.

La Scene eſt au Parnaſſe.

LA CRITIQUE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

APOLLON, THALIE.

THALIE.

Seigneur, malgré la brigue & la clameur publique,
Parmi les doctes Sœurs vous venez de placer
La Juſte & la ſaine Critique.
Elle vient s'établir dans l'État Poëtique,
Pour y maintenir l'ordre, & pour le policer.

Je ne ſçaurois, pour moi qui préſide au Comique,
Et qui tiens de ſes traits mon plus grand agrément,
Donner à votre choix trop d'applaudiſſement.
Quel bonheur de la voir gouverner le Parnaſſe,
Elle qui par le Vrai ſe régle uniquement,
Et ne fait à perſonne injuſtice ni grace!

APOLLON.

Dans le monde on a d'elle une autre opinion;
Par un injuſte effet de la prévention,
De tout le genre humain on la croit l'ennemie:
On croit que, ſans égard & ſans diſtinction,
Elle condamne tout par une baſſe envie.
Pour détruire les faux portraits
Qu'a fait d'elle, en tous lieux, la noire Calomnie,
Il faut, aux yeux de tous, qu'elle ſe juſtifie,
Et dévoile au grand jour ſes véritables traits.
Chacun viendra lui rendre hommage,
Et la féliciter ſur ſes honneurs nouveaux.
Elle doit faire voir que ſon goût, toujours ſage,
Sçait approuver le vrai, comme blâmer le faux,
Qu'elle reprend ſans fiel, & que ſon badinage,
Sans bleſſer la perſonne, attaque les défauts.
Elle ne prétend plus, ſur-tout, qu'on la confonde
Avec la Satyre ſa ſœur,
Qui, ſous ſon nom, s'affichant dans le monde,

Lui fait partager ſa noirceur.
Elle ſent trop qu'il eſt de ſon honneur
De démaſquer cette même Satyre,
Qui, dans ſa maligne fureur,
Ne reprend point par le deſir d'inſtruire,
Mais par le noir plaiſir qu'elle prend à médire,
Et de déſavouer tous ces auteurs obſcurs,
Dont la plume anonyme
Juſques ſur la Vertu répand ſes traits impurs,
Et qu'inſpire en ſecret ſa Sœur illégitime.
Je dois moi-même les punir,
Et pour jamais bannir
Cette engeance coupable,
Pour la gloire de l'Art qu'elle rend mépriſable.
Mais j'en vois un qui paroît en ces lieux:
Par le talent de mordre, il s'eſt rendu fameux;
Son eſprit fécond en injures,
Innonde le Public d'un torrent de brochures.

THALIE.

C'eſt la Critique apparemment
Qui l'attire au Parnaſſe;
Il vient lui faire compliment.
Je vous laiſſe avec lui.

(*Elle s'en va.*)

APOLLON.

J'admire ſon audace!

SCENE II.

APOLLON, UN AUTEUR.

APOLLON.

Parlez. Qui vous conduit dans le ſacré valon ?

L'AUTEUR.

Je me ſuis diſtingué dans votre République ;
Et je viens, ſçavant Apollon,
Pour complimenter la Critique,
En qualité de Nourriſſon.

APOLLON.

Vous êtes bien hardi de prendre un pareil nom,
Et de paroître en ma préſence,
Vous que guident la Haine & la Prévention ;
Qui n'êtes inſpiré que par la Médiſance,
Dont les écrits, remplis de contradiction,
Tronquent la Vérité, dégradent la Raiſon ;
A qui la Satyre effrénée
Dicte tant de faux jugemens,
Et dont l'haleine empoiſonnée
Obſcurcit le mérite, & ternit les talens !

L'AUTEUR.

Ce ſont de petits badinages,

Faits pour égayer mes ouvrages ;
Et pour divertir le Lecteur.
Je croyois par-là même obtenir vos ſuffrages.

APOLLON.

Allez, je mépriſe un auteur
Qui n'a pour Muſe que l'Envie,
Et dont le mauvais cœur
N'eſt racheté d'aucun trait de génie.
Sortez de votre erreur,
Et connoiſſez mieux la Critique :
Contre la Vérité jamais elle n'agit ;
Elle veut qu'un auteur, dans tout ce qu'il écrit,
Cenſure en galant homme, & non en ſatyrique ;
Qui ne reſpecte rien, & qui mord à crédit.

L'AUTEUR.

Je ne la croyois pas capable de ſcrupule :
J'ai penſé juſqu'ici qu'elle mettoit ſon art
A tourner tout en ridicule ;
Qu'au mérite réel elle avoit peu d'égard ;
Que le ſuccès d'un Livre étoit chez cette Dame,
Un droit pour le fronder, fut-il blâmable ou non ?
Et qu'elle preféroit une bonne Epigramme
A la plus ſolide raiſon.
Pour moi, je l'avoûrai, je ne lis une Pièce,
Que pour en déchirer l'auteur ;

Et jamais je ne goûte un plaiſir plus flatteur ;
Que lorſque j'emporte la pièce.

APOLLON.

Le charmant petit cœur !

L'AUTEUR.

Là, ſans détour, Seigneur,
Parlons de la Critique, & rendons-lui juſtice :
Son eſprit n'eſt point fait pour abolir le beau ;
Elle eſt, autant que moi, portée à la malice ;
Sa main pour rien ne tient pas un flambeau ;
Brûler, eſt pour elle un délice.

APOLLON.

Otez-vous de mes yeux, ſortez de l'Hélicon ;
Je jure à vos pareils une éternelle haine,
Et vous défends, ſous la plus rude peine,
D'oſer à l'avenir vous parer de ſon nom.
Apprenez qu'en tout tems le Vrai ſeul la tranſporte ;
Que jamais aucun fiel n'empoiſonne ſes traits,
Et que le flambeau qu'elle porte
Eclaire & ne brûle jamais.

(*L'Auteur s'en va.*)

SCENE III.

APOLLON, CHRISANTE.

APOLLON.

QUe demande Monſieur ?

CHRISANTE.

Je viens voir la Critique,
Pour un deſſein qu'il faut que je lui communique.

APOLLON.

Vous pouvez vous ouvrir à moi,
Car elle ne gouverne ici que ſous ma loi.

CHRISANTE.

Seigneur, c'eſt ce que je vais faire:
Vous voyez devant vous un homme ſingulier :
J'ai le goût excellent, mais très-particulier :
Ce qui plaît au Public, a droit de me plaire ;
Je blâme conſtamment ce qu'il ſemble eſtimer,
Et j'eſtime, au contraire,
Ce qu'il affecte de blâmer.

APOLLON.

Pourquoi vous écarter du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui ſi fort vous animer ?

CHRISANTE.

C'eſt la droite Equité que jamais il n'écoute :
Conduit par ſon caprice, il eſt extrême en tout ;
Et je viens vous prier de réformer ſon goût.

APOLLON.

Sur le vôtre, ſans doute ?

CHRISANTE.

Ne penſez pas railler ; tout n'en iroit que mieux ;
S'il ſuivoit, aujourd'hui, mon goût judicieux ;
La Raiſon fixeroit ſon eſprit trop volage ;
Et lui feroit tenir une route plus ſage ;
On verroit moins d'abus ; la prudence & la paix ;
Dans tous les lieux publics, regneroient à jamais
Nuls orages, ſur-tout, nuls flots & nuls obſtacles
Ne troubleroient, Seigneur, les tranquilles ſpectacles ;
On n'entendroit plus de ſifflets :
L'humanité condamne un inſtrument ſi triſte :
Je ne m'en ſuis jamais ſervi que contre Inès
Et contre Rhadamiſte.

APOLLON.

Qui vous rend leur antagoniſte ?

CHRISANTE.

Belle demande ! Leur ſuccès.
Le ſentiment commun eſt toujours le mauvais ;
Je vous l'ai déja dit, c'eſt pourquoi j'y réſiſte.
Par la même raiſon, je me pique aujourd'hui
D'être

D'être le chevalier des Pièces malheureuſes:
Mes poumons éloquens & mes mains généreuſes
Combattent pour leur cauſe, en dépit de l'ennui;
Et tout auteur qui tombe, en moi trouve un appui.

APOLLON.

Voilà des ſentimens tout-à-fait charitables.
Mais, entre nous, mon cher Monſieur,
N'auriez-vous point pitié de vos ſemblables!
Et du public qui cauſe votre aigreur,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigeur?

CHRISANTE.

Il m'a bruſqué, Seigneur, une fois en ma vie;
Mais à la charge il n'eſt plus revenu,
Car je m'en ſuis fort ſagement tenu
A ma premiere tragédie.

APOLLON.

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier ſans ceſſe,
Et de me déchaîner contre ſon jugement,
Sans redouter ſa fureur vengereſſe;
C'eſt pour jouir de ce contentement,
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il? J'apologie.
Applaudit-t-il? Je ſuis ardent

A faire la contre-partie.
Ce qui me flatte enfin, & qui doit le piquer ;
Puiſqu'avec vous il faut que je m'épanche,
C'eſt qu'il n'a jamais pu qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

APOLLON.

Vous n'êtes pas ingrat, je puis vous l'atteſter ;
Vous lui rendez, Monſieur, ce qu'il peut vous prêter.
Sans vous donner le ſoin de rimer & d'écrire,
Vous n'avez qu'à parler & qu'à vous préſenter,
Pour mériter d'abord les traits de ſa ſatyre.

CHRISANTE.

Vous avez beau, dans ce moment,
Prendre ſa cauſe en main à mon déſavantage,
J'ai là dans mon cerveau le deſſein d'un ouvrage
Qui vous fera bientôt changer de ſentiment.
Vous l'allez applaudir je gage :
Son titre ſeul m'eſt d'un bon pronoſtic.

APOLLON.

Quel eſt donc ce deſſein digne de mon ſuffrage ?

CHRISANTE.

C'eſt la Critique du public :
Ses écarts, démontrés par ſa propre conduite,
Par ſon peu de lumière, ou ſon peu d'équité,
Et ſon infaillibilité
Totalement détruite ;

Par tous ſes jugemens pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction;
Par ſes geſtes & dits, qui n'ont ni fin ni ſuite.

APOLLON.

Le projet eſt nouveau! Mais, voudriez-vous bien
Me détailler & m'apprendre
Ce que dans le public vous trouvez à reprendre,
Soit dans ſes actions ou dans ſon entretien.

CHRISANTE.

Mille travers, mille bévûes;
Son goût pour le clinquant dont il eſt le ſoutien,
Et pour la nouveauté qu'il porte juſqu'aux nues,
Ou qu'il met au-deſſous du rien;
Car jamais il ne garde un milieu raiſonnable:
Chez lui tout eſt divin, ou tout eſt miſérable:
Sa fureur pour la mode & pour tout charlatan:
Tous les uſages fous dont il eſt partiſan;
Toutes ſes politeſſes fades,
Ses viſites, ſes embraſſades,
Et ſes ſaluts du premier jour de l'an;
Du carnaval ſes maſcarades,
Du mardi-gras ſon tranſport calotin,
Et ſon air ſot le lendemain:
Son exercice aux Thuileries,
Ses caracols, ſes lorgneries;
Aux ſpectacles ſes flots, ſes vertiges fréquens,

Ses battemens de mains donnés à contre-tems :
Toutes ses moucheries,
Ses bâillemens, ses crachemens,
Aux endroits les plus beaux, les plus intéreſſans ;
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus inſipide louange,
Et d'applaudir toujours le banal compliment,
Qu'on lui retourne inceſſamment ;
Sa rage opiniâtre
De crier preſqu'à tout moment,
Place aux Dames, place au Théâtre ;
Parlez plus haut ; l'habit noir, chapeau bas ;
Paix. Monſieur l'abbé, haut les bras :
Annoncez ; *bis* ; la capriole :
Et pour tout dire, enfin l'inſupportable rôle
Qu'il fait, dès qu'au parterre il ſe trouve preſſé,
Ce qui révolte l'ame, & fait hauſſer l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme ſenſé.

APOLLON.

Vous peignez-là la multitude,
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple ſéduit ;
Qu'entraîne la coûtume, ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public que la raiſon conduit,
D'où part ce grand corps de lumière,

Qui me guide moi-même, & ſans ceſſe m'éclaire;
Ce Public, en un mot, avec choix aſſemblé,
Tel qu'on le voit paroître
Aux jeux d'un Théâtre règlé,
Quand il écoute en ſage, & qu'il prononce en maître
Ses arrêts qui le font ſi dignement connoître,
Et dont nul, avant vous, n'a jamais appellé.

CHRISANTE.

Vous nous repréſentez une belle chimere:
Le Public que nous connoiſſons,
Tient juſtement un chemin tout contraire;
Et pour en appeller, j'ai de bonnes raiſons,
Quand dans ſa fougue extrême,
Il juge ſans entendre & s'inſtruire du fond,
Et qu'il ſe contredit à chaque inſtant lui-même,
Par ſes oüi, & par ſes non.
Je porte ici de quoi prouver la choſe:
Tenez, liſez, ſans attendre plus tard,
Vous verrez qu'il approuve ou condamne au hazard,
Et ſans connoiſſance de cauſe.
La Liſte que voilà
Montre ſon injuſtice,
Sa légereté, ſon caprice,
Et ſon goût dépravé, qui toujours l'émporta.

APOLLON *lit.*

Pièces que le Public a ſifflées, & qu'il devoit applaudir,
LE CHEVALIER BAYARD.

CHRISANTE.

Il l'a condamné ſans l'entendre,
Ce généreux Bayard qu'on nous a peint ſi tendre,
Et ſi plein d'amitié.
Il l'a proſcrit ſans aucune pitié,
Pour les vertus de l'aimable Julie.
Sans nul égards pour le brave Montfort,
Qui d'abord, quoiqu'aimé, par un ſublime effort,
A Bayard cede ſa maîtreſſe,
Et prend en même tems, par un trait de nobleſſe
Et plus grand & plus fort,
Tout l'argent du convoi que ſon rival lui laiſſe.
Sans reſpecter enfin dans ſon tranſport,
Madame Marc, la bonne amie
De ce pauvre Saint Pol que j'aime à la folie,
De rage contre lui, j'en ſuis tout tranſporté.

APOLLON.

Sçachez que le Public juſtement révolté,
A proſcrit dans Bayard un monſtre dramatique,
Dont on n'admire plus que ſon premier renom,
Où, ſans intéreſſer, tout choque la raiſon,
A qui l'on fait honneur d'en faire la critique.
(*Il lit.*) ERIGONE.

CHRISANTE.

Voyons un peu comment, & par quelle couleur,
Vous pourrez du Public excuſer la rigeur,
Pour cette reine infortunée,
Preſque en naiſſant abandonnée ?

APOLLON.

Sa conduite pour elle eſt pleine d'équité.
Au ſecond Acte il a rendu juſtice,
Applaudiſſant à ſa beauté.

CHRISANTE.

C'eſt ce qui prouve ſon caprice ;
Et qui fait voir le mauvais goût qu'il a
De préférer cet Acte là,
Qui n'eſt qu'un r'habillage
D'Heraclius, d'Amaſis, de Cinna.

APOLLON.

Mais le dernier eſt pis que tout cela.

CHRISANTE.

C'eſt juſtement le plus beau de l'ouvrage ;
Le bon cœur & l'honnêteté
En font par-tout la baſe.
On y voit la vertu regner dans chaque phraſe.
Erigone & Nerée offrent en vérité
Un combat de civilité,
Qui doit toucher les belles ames ;
Pour moi, je n'ai pu voir, ſans en être enchanté,

La politeſſe de ces Dames,
Qui font aſſaut de compliment,
En ſe renvoyant la couronne.
L'une la quitte galament,
L'autre fait des façons pour s'aſſeoir ſur le trône
Qu'on lui préſente poliment.
Voilà, Seigneur, voilà de ces traits qui font rire
Le Public d'aujourd'hui fauſſement délicat.
Pour moi, je les admire,
Et je trouve charmant ce qu'il trouve ſi plat.

APOLLON.

C'eſt pour le contredire.

(*Il lit.*)

Pièce que le Public a applaudie, & qu'il devoit ſiffler.

LE GLORIEUX.

CHRISANTE.

C'eſt ici que je vous attens,
Je vous défie, en ces inſtans,
De me juſtifier ſa grande réuſſite.

APOLLON.

Il a le ſuccès qu'il mérite.
Et le public par là, vous fait voir hautement....

CHRISANTE.

Le comble de l'égarement,
D'applaudir un pareil ouvrage,
Dont le héros n'eſt qu'un plat perſonnage,

Copié d'après l'Important,
Et choquant de toute manière;
Avec ſa maîtreſſe inſolent,
Malhonnête homme envers ſon pere;
C'eſt le plus mauvais caractère.

APOLLON.

Tout eſt ſauvé par l'art d'avoir ſçu l'aſſortir:
Ses contractes le font ſortir,
D'une façon brillante & ſingulière.

CHRISANTE.

Oh! vous avez raiſon;
L'art de la Pièce eſt grand, & la conduite exacte;
Car l'expoſition,
Ne s'en fait qu'au quatrième acte.
Quant à l'intrigue, elle eſt neuve vraiment;
Une reconnoiſſance en eſt le fondement;
Oh! le beau nœud de Comédie,
Qu'un lieu commun de Tragédie
Qui fait pleurer les gens!
Et l'heureux dénoûment de Pièce,
Que celui qu'on a vu dans plus de vingt Romans!
Encore y prenoient-ils ſix francs!

APOLLON.

N'importe, il intéreſſe.
Le Public dépouillant ſa rigeur à propos,
En faveur des beautés a fait grace aux défauts;

Et, tout peſé dans la balance,
Il n'a pu refuſer ſon applaudiſſement
A qui l'a ſçu divertir noblement,
Et dans la bienſéance.

CHRISANTE.

Et dans la bienſéance? Ah! le trait eſt fort bon!
Eh! comment nommez-vous la propoſition
Que Liſimond fait à Liſette,
A qui juſqu'au valet chacun conte fleurette,
De lui meubler une maiſon?
Vous nous vantez les mœurs, la choſe eſt ſans égale!
D'un ouvrage qui peint le vice tout a nu,
Et qui préciſément ouvre par le ſcandale.

APOLLON.

Mais il finit par la vertu.

CHRISANTE.

Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie:
Aprés un pareil trait,
Le public me révolte; & qui le juſtifie,
Ne peut être mon fait.

APOLLON.

Vous êtes fort le nôtre, & je vous certifie,
Que pour la raillerie,
On ne ſçauroit trouver un plus heureux ſujet:
Ne craignez pas avec votre projet,
Que la Critique vous oublie.

CHRISANTE.

Je ſçais qu'à nos dépens, chargeant notre portrait,
Vous allez divertir le Peuple Poëtique;
Tirer ſur les paſſans fut toujours votre tic;
Mais apprenez, Monſieur le Dieu cauſtique,
Qui ſe moque du Public,
Se moque auſſi de la Critique,
Et d'Apollon & de toute ſa clique. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

APOLLON *ſeul.*

SOn ridicule eſt ſans égal;
Tout ſingulier qu'il eſt dans ſa folie,
C'eſt pourtant un original,
Qui dans Paris a plus d'une copie.
La Critique paroît: c'eſt elle, je la vois.

SCENE V.

APOLLON, LA CRITIQUE.

APOLLON.

VEnez, juſte Critique, il eſt tems qu'au Parnaſſe
Vous faſſiez reſpecter mes loix;

Et l'égorge avec politeſſe.

LA CRITIQUE.

Il eſt vrai que j'agis avec plus de rudeſſe ;
Aux auditeurs je ne tends point d'appas,
Et devant eux je dis ce que je penſe.
Ma langue n'a pas la prudence,
De ne percer que ceux qui n'y ſont pas.

LA MEDISANCE.

C'eſt par cette conduite & mes façons polies,
Que je me vois reçue avec empreſſement
Dans les meilleurs compagnies;
J'en fais tous les plaiſirs & tout l'amuſement ;
Je porte avec moi l'enjoûment,
Et réveille par mes ſaillies.
Par exemple, je ſors d'un cercle maintenant,
Où j'ai trouvé d'abord en arrivant,
Les hommes aſſoupis, les Dames endormies.
Faiſant ſur un ſopha des nœuds nonchalament,
Une coquette aſſez jolie,
De ſa parure ennuyoit ſon amie,
Qui ſommeilloit en l'écoutant.
Une prude enrageoit, & parloit de la pluie:
Un Officier barbon, jurant entre ſes dents,
Contre l'extrême diſette
Des nouvelles du tems,
Déploroit de la paix les malheurs éclatans,

La Critique ne devroit pas
Méconnoître la Médiſance ;
Et de moi, dans le monde, on fait aſſez de cas,
Pour m'avouer d'abord ſans nulle répugnance.

LA CRITIQUE.

Si je vous méconnois, il n'eſt pas ſurprenant ;
Le chemin que je tiens eſt différent du vôtre :
La raiſon & le vrai me guident conſtamment ;
Et vous plaiſez le plus ſouvent,
Aux dépens de l'un & de l'autre.

LA MEDISANCE.

Vous, ſi vous m'imitiez, vous feriez ſagement.
Par la vérité trop ſincère,
On eſt preſque toujours aſſuré de déplaire ;
Et l'on ennuie indiſpenſablement,
En ſuivant trop exactement
Les pas de la raiſon ſévère.
C'eſt le trop de franchiſe avec l'auſtérité,
Qui vous rend le fléau de la ſociété.
Vous n'avez point de politique ;
Je ſuis autant que vous mordante & ſatyrique :
Mais je préviens d'abord par mon air ſéducteur.
Je ſçais, pleine d'adreſſe,
Colorer mon poiſon avec délicateſſe :
Par l'art que j'ai de flatter l'auditeur,
Je couronne toujours ma victime de fleurs,

D'abord du cercle entier fixe l'atention.
Je décoche (admirez l'effet de ma puiſſance!)
Je décoche enriant un trait de ma façon,
Qui peint un homme abſent de notre connoiſſance:
De ma bouche le trait eſt à peine parti,
Qu'il répand la chaleur dans toute l'aſſemblée;
L'on badine, l'on cauſe, on n'eſt plus aſſoupi;
Dans tous les cœurs la joie eſt réveillée;
Chacun dit ſon bon mot, & médit à l'envi:
Je triomphe dans la mêlée,
Par un rafinement de malice nouveau;
Et profitant de leur yvreſſe,
Je leur débite un conte, où mon adreſſe,
Sous des noms empruntés, fait leur propre tableau,
Sans qu'aucun d'eux s'y reconnoiſſe:
On m'interrompt par mille ris;
A peine, en éclatant, permet-on que j'acheve!
Je ſuis charmante, je ravis,
Juſqu'aux cieux on m'éleve;
J'avoue, en ces momens flatteurs,
Que rien n'eſt comparable à mon bonheur ſuprême;
Je me fais des amis de tous mes auditeurs,
En goûtant le plaiſir de médire d'eux-même.

LA CRITIQUE.

Je ſuis au déſeſpoir, moi qui ſuis ſans noirceur,
Qui ſeulement exerce ma cenſure,

Pour rendre le monde meilleur ;
Et ne montre jamais d'aigreur
Que contre le faux goût, le vice & l'impoſture :
Je n'ai pas le même bonheur.
On me fuit, on me redoute :
Avec répugnance on m'écoute ;
Et l'on traite ma candeur,
D'eſprit cauſtique & de mauvaiſe humeur :
Tandis que, pleine d'artifices,
Par le plaiſir de nuire exerçant vos malices,
Et de vos traits parés de fleurs & de rubans,
Perçant ſous-main les plus honnêtes gens,
De l'Univers entier vous faites les délices,
Et recevez mille applaudiſſemens.
Non : cela me dépite ;
Et plus j'y ſonge, & plus mon eſprit s'en irrite.

LA MÉDISANCE.

C'eſt votre faute auſſi : pourquoi vous aviſer
De reprendre les gens & de moraliſer ?
On hait le ton pédant dans le ſiecle où nous ſommes.
Renoncez à l'honneur de corriger les hommes ;
Pour gagner leur eſprit & pour les maîtriſer,
Faites comme je fais, ne ſongez qu'à leur plaire,
Et qu'à les amuſer.
Dépouillez-moi cet air ſévere ;
Et dans le grand monde, aujourd'hui,

Venez avec moi vous répandre,
Y puiſer l'agrément qu'on ne prend qu'avec lui :
Et quittez-moi, ſans plus attendre,
Votre Hélicon, le ſéjour de l'ennui.
Les Muſes & Phœbus, (je vous parle en amie,)
Sont la plus ſotte compagnie
Qu'on puiſſe fréquenter ;
N'en déplaiſe à leur beau génie,
Qu'on a grand tort de nous vanter.
Votre Apollon n'a que ſes vers en tête.
Tirez-le de la rime, il eſt ſot, emprunté,
Fait mille quiproquos dans la ſociété :
Et je ne vis jamais un Dieu d'eſprit ſi bête.
Clio, la lunette à la main,
En voulant parcourir le ſéjour du Tonnerre,
Fait mille faux pas ſur la terre,
Et s'écarte du grand chemin.
Euterpe, avec ſon chien & ſa flûte champêtre,
Ne fait plus qu'affadir par ſes vieilles chanſons,
Et n'eſt bonne qu'à mener paître
Ses géniſſes & ſes moutons.
Melpoméne fatigue avec ſes confidences,
Et déſeſpere par ſes pleurs ;
Le Public aujourd'hui qui rit de ſes ſouffrances,
Eſt rebattu de ſes clameurs,
De ſes ſonges, de ſes terreurs,

Raſſaſié de ſes ſermens, de ſes fureurs ;
De ſes oracles pleins d'horreurs,
Et de ſes cruelles vengeances :
Pour moi, ſon ſeul mouchoir me donne des vapeurs.
A la faveur de la ſatyre,
Thalie a le ſecret de nous mieux réveiller :
Mais par malheur pour elle, & puiſqu'il faut tout dire ;
Son devoir eſt de faire rire,
Et ſon deſtin, ſouvent, eſt de faire bâiller.
Pour votre plaiſir propre, & pour celui des autres,
Partons enſemble, croyez-moi ;
Nous vivrons comme ſœurs & dans la bonne foi :
Vous ſaurez mes ſecrets, & me direz les vôtres ;
Nous mordrons en commun. Vos talens, joints aux nôtres,
Soumettront tout à notre loi,
Et nous ſerons, du monde, & l'amour & l'effroi.

LA CRITIQUE.

Par vos diſcours vous êtes ſéduiſante,
Votre air eſt engageant, & votre abord enchante,
Avec peine l'on s'en défend ;
Et vous êtes charmante
A ne voir qu'en paſſant :
Mais à l'uſé, la choſe eſt différente ;

Et pour cauſe, entre nous,
Vous me diſpenſerez de faire choix de vous
Pour mon amie, & pour ma confidente.

LA MÉDISANCE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LA CRITIQUE.

Pourquoi? Belle parente,
C'eſt que, ſous un air prévenant,
Vous êtes fauſſe & méchante;
Que vous ne careſſez les gens ſi tendrement,
Que pour mieux exercer contr'eux, en les quittant,
Votre langue mordante.
Vous le voyez, je parle franchement:
Dans l'art de déguiſer je ſuis très-ignorante;
Et pour faire de vous ce portrait reſſemblant,
Je n'attends pas que vous ſoyez abſente.

LA MÉDISANCE.

Quoi que vous me diſiez, & malgré vos refus,
J'aime votre perſonne, & j'ai pour vos vertus
Une eſtime infinie;
Vous n'avez point de plus parfaite amie:
Si vous ſaviez les tendres ſentimens
(*A part.*)
Qui j'ai pour vous... (Comme je ments!)
Vous auriez de mon cœur une meilleure idée;

Vous feriez cas ſur-tout de ma ſincérité.

LA CRITIQUE.

Oh ! je ſuis très-perſuadée
De votre cordialité.

LA MÉDISANCE.

Adieu, Critique aimable, à regret je vous quitte ;
Et je vais, en tous lieux, prôner votre mérite,
Et célébrer votre candeur.
(*Bas, en ſen allant.*)
Quelle prude ſauvage ! en ce moment je brûle
D'arriver à Paris pour ſoulager mon cœur,
Et la tourner en ridicule.

SCENE VII.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

Air : *Soiffrez que je dreſſe.*

VOTRE regne aimable,
Critique agréable,
Votre regne aimable
M'attire en ces lieux :
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable.

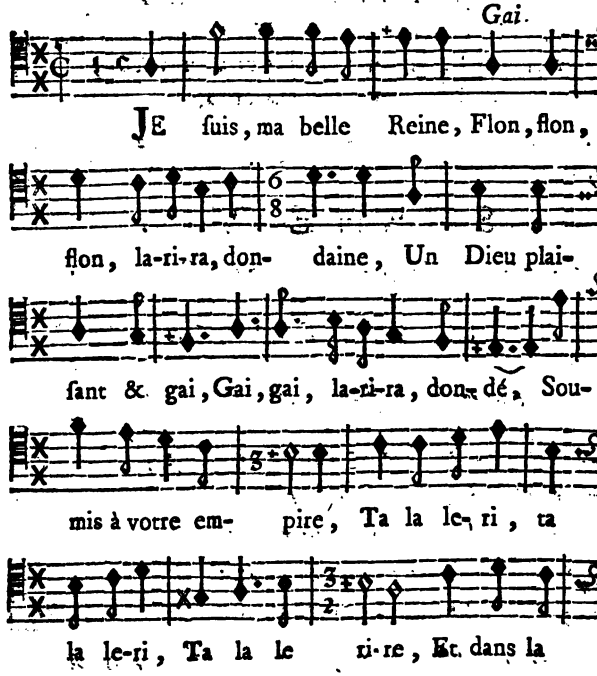
Votre regne aimable
M'attire en ces lieux.

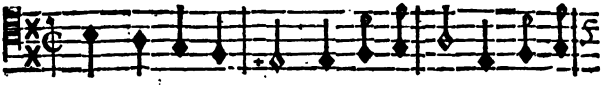
LA CRITIQUE *récite.*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premierement,
Beau chanteur qui venez me rendre
Viſite ſi gaiement.

LE VAUDEVILLE.

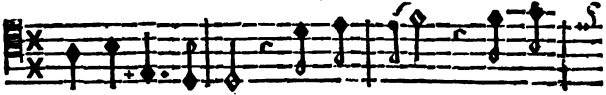
Gai.





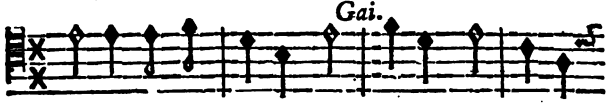
nouveauté cou- ru, Lantu- re- lu, lantu- re-

Gravement.

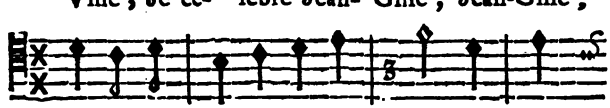


lu, lantu- re- lu. A la Cour, à la

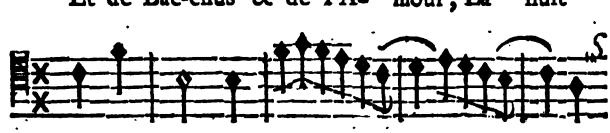
Gai.



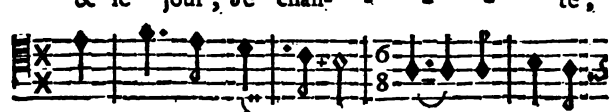
Ville, Je cé- lebre Jean- Gille, Jean-Gille;



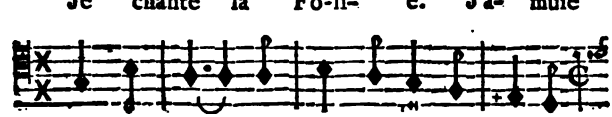
Et de Bac-chus & de l'A- mour, La nuit



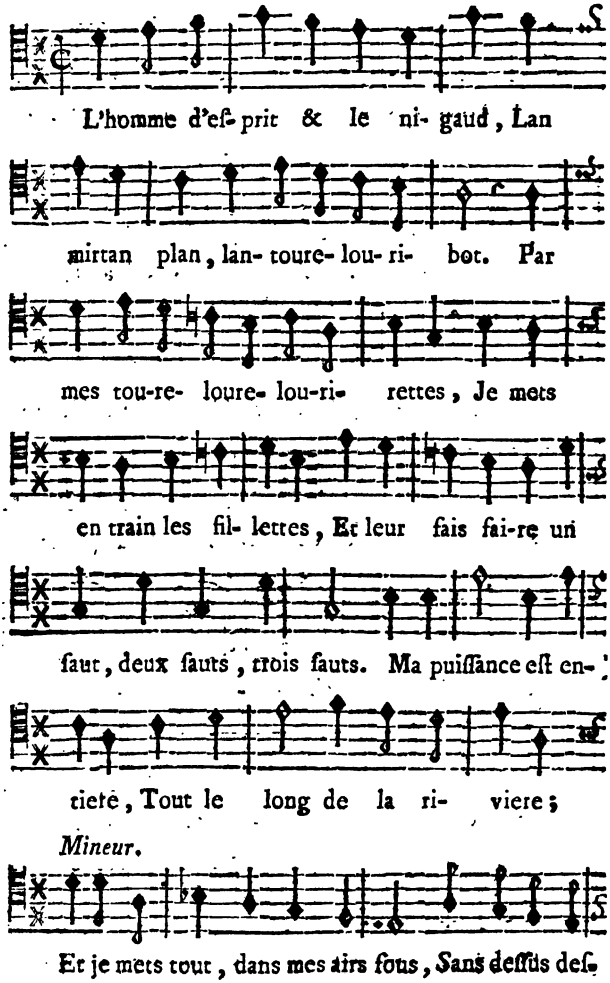
& le jour, Je chan- - - - te,

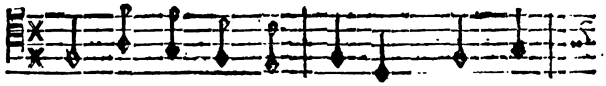


Je chante la Fo-li- e. J'a- muſe

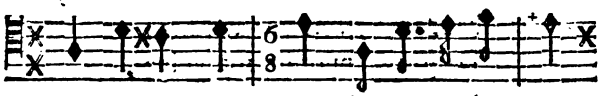


tour à tour La laide & la oj- li- e,

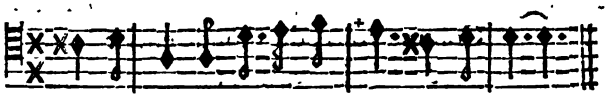

L'homme d'eſprit & le ni- gaud, Lan
mirtan plan, lan- toure- lou- ri- bot. Par
mes tou-re- loure- lou-ri- rettes, Je mets
en train les fil- lettes, Et leur fais fai-re un
ſaut, deux ſauts, trois ſauts. Ma puiſſance eſt en-
tiete, Tout le long de la ri- viere;
Mineur.
Et je mets tout, dans mes airs fous, Sans deſſus deſ-



ſous, Sans devant der- rie- re : Mon ca-



price eſt mon ſeul roi, Et toute la terre



eſt à moi, Et toute la terre eſt à moi.

LA CRITIQUE *récite.*

A ce langage, à ces refrains,
Je reconnois le Vaudeville,
Qui fait les plaiſirs de la Ville,
Et l'ame de tous les feſtins.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Oui, de Comus que je fais rire,
Je ſuis le plus cher favori.

LA CRITIQUE.

Je ne m'étonne plus, beau ſire,
Si vous êtes ſi bien nourri.

(*Elle récite.*)

Mais dans ces lieux quel ſujet vous amene ?

LE VAUDEVILLE.

Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !* ou, *Adieu, ma chere maitreſſe.*

C'eſt mon penchant qui m'entraîne,
Madame, vers vos attraits ;
Daignez annoblir ma veine,
Et me prêter tous vos traits.

Air : *La bonne aventure, ô gué !* des trois Couſines.

Comme vous, du monde entier
Je fais la cenſure ;
Mon plaiſir & mon métier
Sont toujours de publier
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Je fais ſeul l'étude profonde
Des jeunes Robins d'à préſent,
Et tout le ſçavoir éminent
Des Abbés du grand monde.

Air : *Le ciel béniſſe la beſogne.*

De ces Meſſieurs le plus ſouvent
L'eſprit eſt un recueil vivant
De mes chanſons les plus badines.

LA CRITIQUE.

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE *récite.*

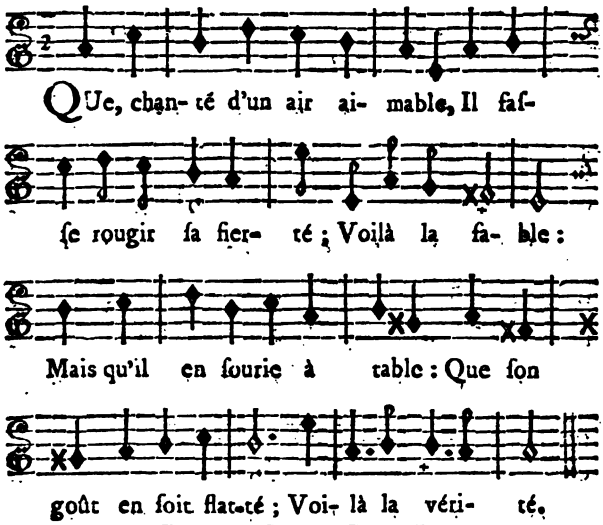
Tout couplet de ce genre eſt d'un ſel enchanté ;
Dans un repas aimable
Il eſt toujours le plus goûté.

LA CRITIQUE.

Mais du beau ſexe il n'eſt point écouté.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Air : *On paſſe les nuits à table.*



LA CRITIQUE.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Oh ! je vous trouve condamnable
En ce point là préciſément :

Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjouement.

(*Elle récite.*)

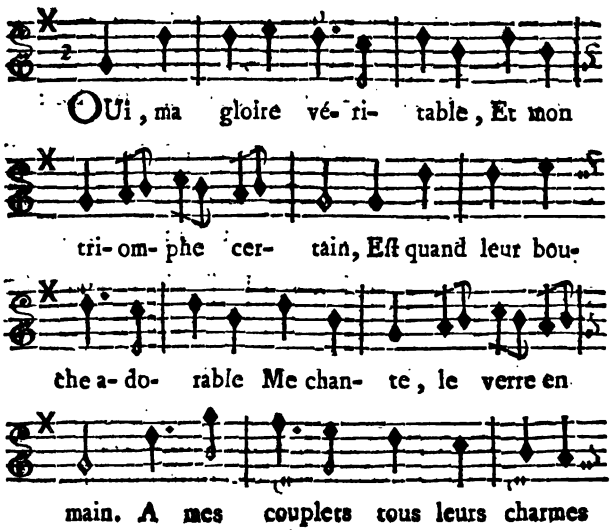
Il faut, pour plaire même au grand nombre de femmes
Qui ne ſçauroient vous chanter ſans rougir,
Vous corriger & m'obéir.

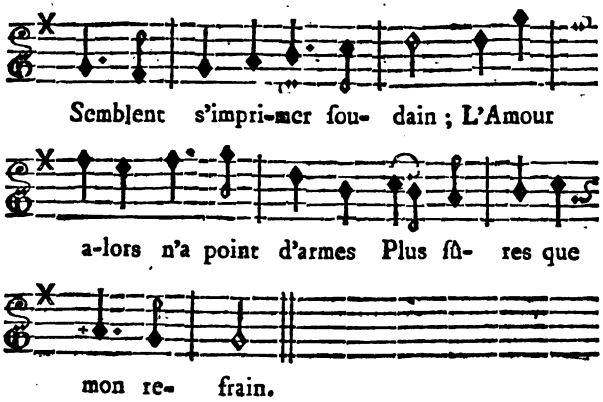
LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaiſir.

(*Il chante.*)

Air : *L'auſtere Philoſophie.*





LA CRITIQUE *récite.*

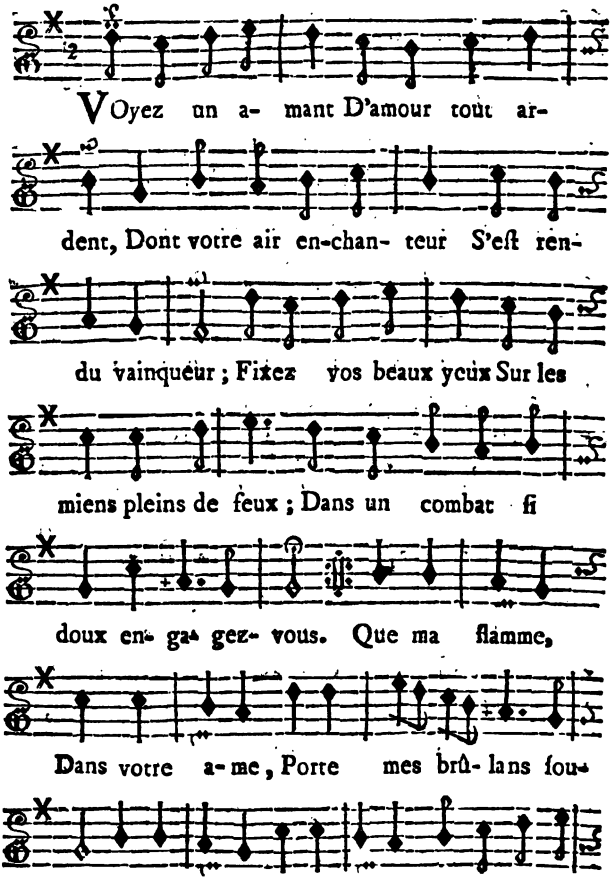
La table fut toujours votre champ de bataille;
Et le fils de Vénus, votre Dieu favori.

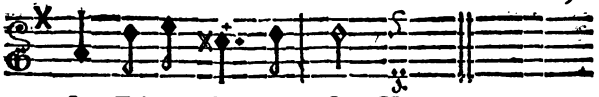
LE VAUDEVILLE.

Pour l'honneur de ce Dieu, dont je ſuis fort chéri
Il eſt vrai, toujours je travaille.
(*Il récite.*)
Selon l'objet, ſelon l'occaſion,
Je ſçais adroitement changer d'air & de ton :
Je prends ce dernier pour mon guide;
Car ſoit caprice, ou ſoit raiſon,
Dans le monde, toujours, c'eſt le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflâmer un tendron
Encore novice & timide,
Ma voix lui gliſſe ainſi doucement ſon poiſon.

(*Il chante.*)

Air : *D'un Zéphir mutin.*





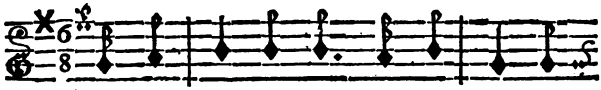
ſirs Faites des plai- ſirs. Voyez, &c.

(*Il récite.*)

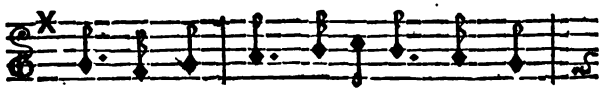
Si je rencontre en mon chemin
Une Beauté plus aguerrie,
Et dans le grand monde nourrie;
Je prends alors un ton plus vif & plus badin;
Et, ſans perdre le tems en des diſcours frivoles,
Voici comment je change d'air ſoudain,
Sans changer de paroles.

(*Il chante.*)

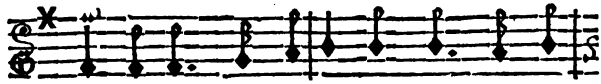
Air : *Laiſſons-nous charmer.*



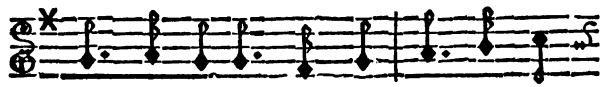
VOyez un amant D'amour tout ar-



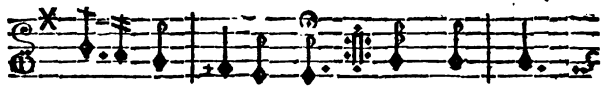
dent, Dont votre air enchanteur S'eſt ren-



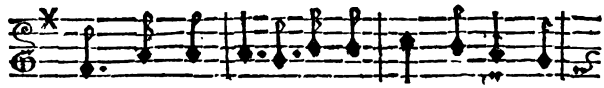
du vainqueur; Fixez vos beaux yeux Sur les



miens pleins de feux; Dans un com-bat ſi

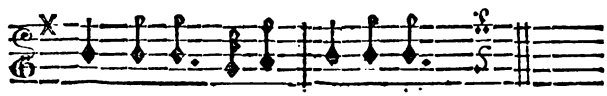


doux En- gagez-vous. Que ma flam-



me, Dans votre ame, Porte mes brûlans fou-

pirs : De ma peine, Belle Reine, De tous



, mes deſirs Faites des plaiſirs. Voyez, &c.

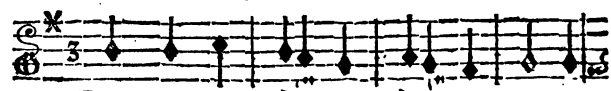
LA CRITIQUE *récite.*

Vous êtes, je l'avoue, un dangereux fripon,
Monſieur le Vaudeville :
Moi-même, en cet inſtant, ſéduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un cœur tranquille.

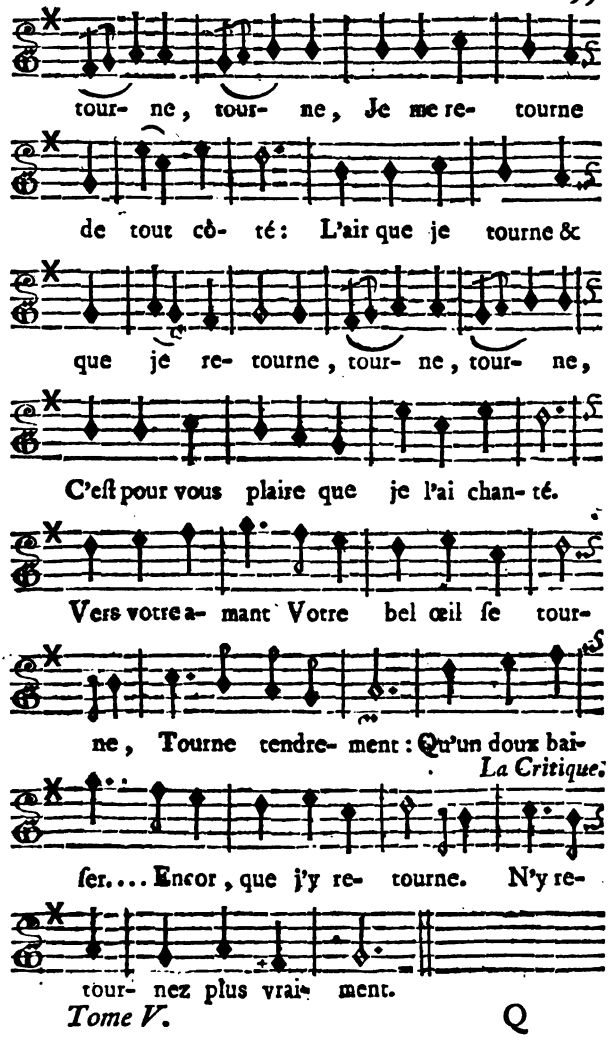
LE VAUDEVILLE.

Ah ! vous avez raiſon
D'être ſenſible à ma chanſon.

(*Il chante.*)



POur plaire à vos yeux je me tourne,
tourne


tour- ne, tour- ne, Je me re- tourne
de tout cô- té: L'air que je tourne &
que je re- tourne, tour- ne, tour- ne,
C'eſt pour vous plaire que je l'ai chan- té.
Vers votre a- mant Votre bel œil ſe tour-
ne, Tourne tendre- ment: Qu'un doux bai-
La Critique.
ſer.... Encor, que j'y re- tourne. N'y re-
tour- nez plus vrai- ment.

LE VAUDEVILLE.

Air : *Chantez, petit Colin.*

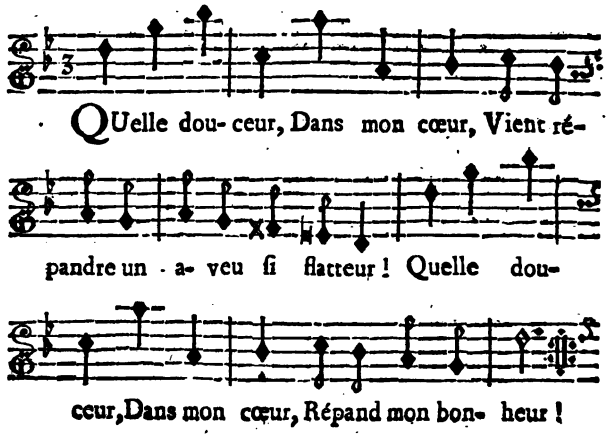
Ce baiſer innocent,
Cette faveur légere,
Ce baiſer innocent
De votre cœur m'eſt-il garant ?

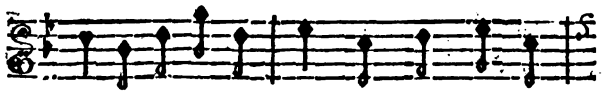
LA CRITIQUE.

La Critique eſt ſincere :
Vous avez ſû me plaire,
Puiſque je le dis ;
Vos airs, quoique pris,
Charment mes eſprits.

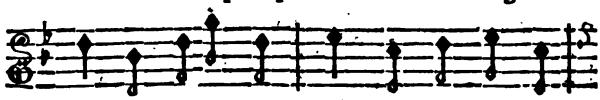
LE VAUDEVILLE.

Premier Menuet.

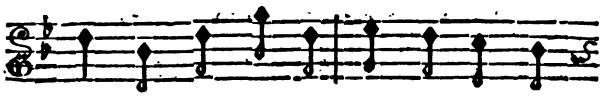




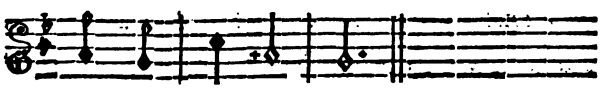
De votre ſel pi- quant Naît mon a- gré-



ment ; Pour unir leurs traits Nos eſprits ſont



faits. Comblez mes ſou- haits ; Je vous a-

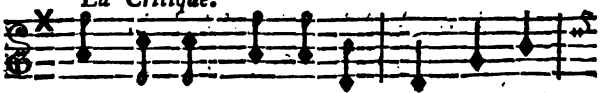


dore & je vous plais.

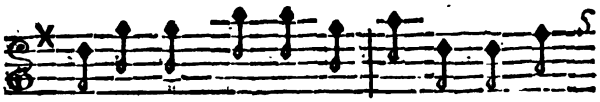
Second Menuet.

VOtre a-mour, quand on lui plaît, Se tait !

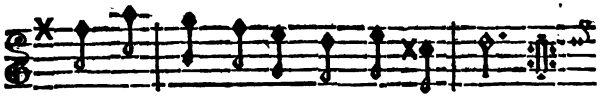
La Critique.



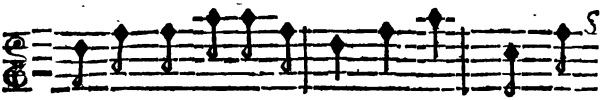
Qui ſe taît, commu- né- ment, Se rend.



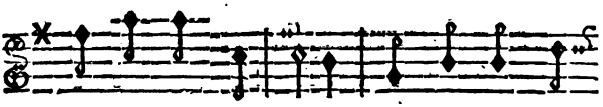
Notre gloire eſt d'être u- nis ; Vous devien-



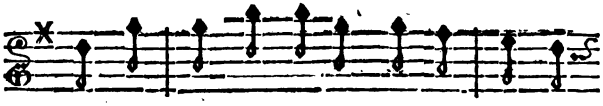
drez plus ſage, Ecou- tant mes a- vis;



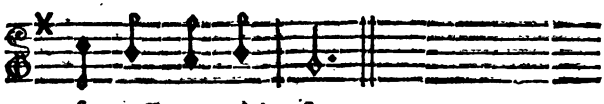
Et vos airs ré-jou- iſ-ſans, Vos chants, Vont me



rendre moins ſau- vage. Tous deux nous al-



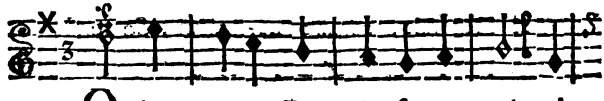
lons u- nir L'enjoûment aux le- çons, la



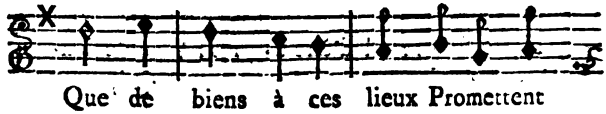
ſa- geſſe au plai- ſir.

LE VAUDEVILLE.

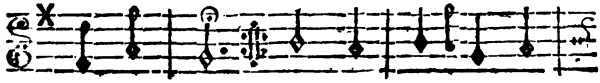
Troiſieme Menuet.



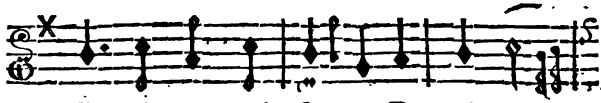
O jour- née Douce & fortu- né- e!



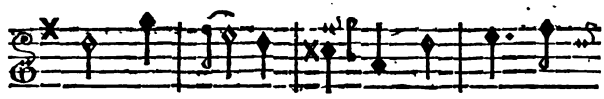
Que de biens à ces lieux Promettent



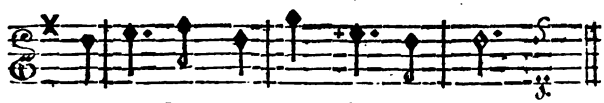
ces beaux nœuds ! Que d'ou- vra-ges Har-



dis, piquans, mais ſa-ges ; De traits heu-



reux, De ba- di- na- ges, De jeux, D'airs



fameux, Vont naî-tre de nous deux ! O, &c.

LA CRITIQUE *récite.*

Quels ſons réveillent les Echos ?
C'eſt Coréſus. De loin je crois le reconnoître.
Pour nous unir vraiment il arrive à propos,
Car de Bacchus il eſt Grand-Prêtre.
Il faut l'un & l'autre, aujourd'hui,
Employer l'ironie,
Pour nous moquer plus joliment de lui.

LE VAUDEVILLE.

Tope à la raillerie.

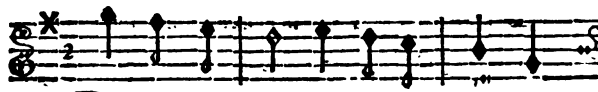
SCENE VIII.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVIL LE, ARLEQUIN.

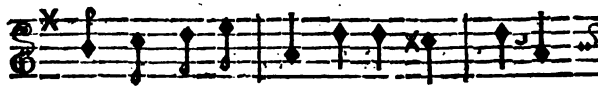
On joue la Marche de Coréſus, ſur l'air : *Faites décroter vos ſouliers.*

LA CRITIQUE, & LE VAUDEVILLE.

Air : *Des gris vêtus.*

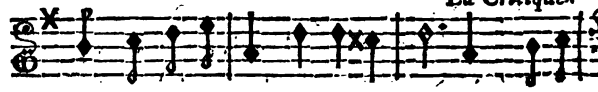


DE Co-ré- ſus Chantons la gloi- re,

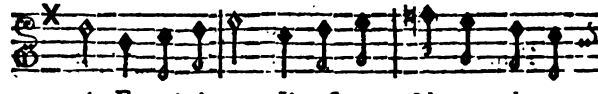


Chantons en cho- rus Ses airs à boire ;

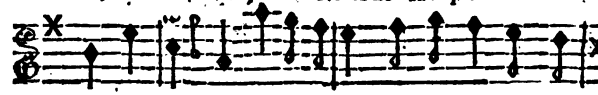
La Critique.



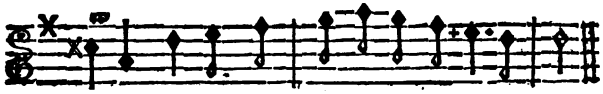
Tous ſes rigaudons, Ses co-til-lons. Propre, ajuſ-



té, En vé-ri- té, Il eſt tout fait pour charmer



les plus fieres. Calli-ro-é A, d'ailleurs, des ma-

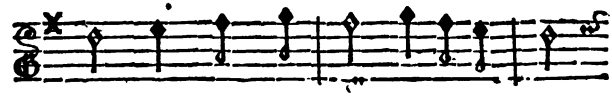


nieres, Et tout ſon train à neuf eſt remon- té.

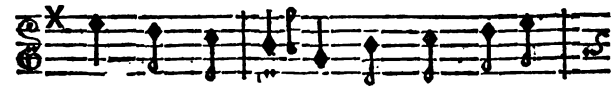
LE VAUDEVILLE.

SUivant de Phaë-ton l'e- xemple, Il a

fait l'achat d'un beau Temple : Hé- las ! ce



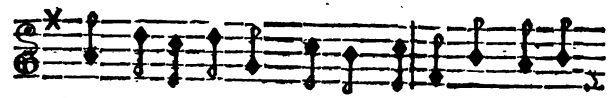
ſont tous frais per- dus. De Coré- ſus



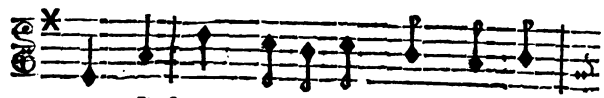
Chantons la gloire, Chantons les ver-

tus, Chantons les Prêtres de Bacchus, Chantons

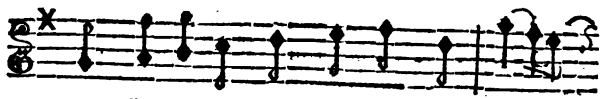
leurs chanſons à boire, Leurs ſauts pé-ril-



leux. Armés de feux, En rond ils danſent tous entr'-



eux, J'uſ- qu'à ſe bruler tous les che-



veux. De Co-ré- ſus Chantons la gloi- - -

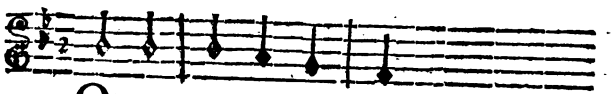
- - - re, Et les ver- tus.

ARLEQUIN *chante.*

Mais, Seigneur.... Mais, Madame....

LE VAUDEVILLE *chante.*

Air : *Un Préfet beau, bien fait.*

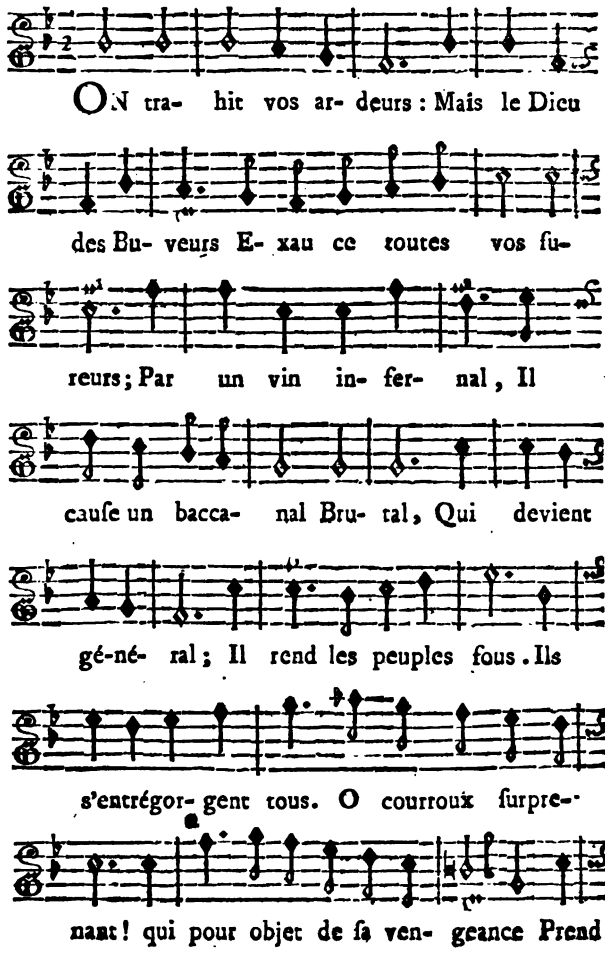


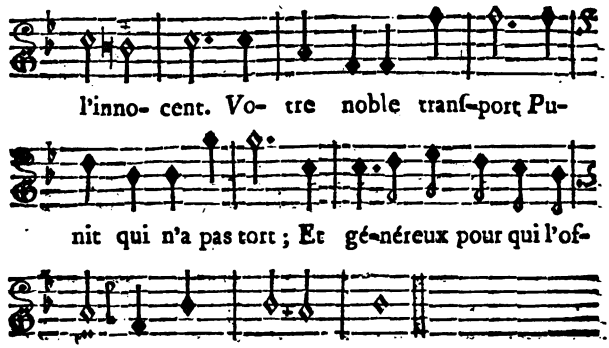
ON tra- hit vos ar- deurs.....

ARLEQUIN *récite.*

Eſt-ce pour inſulter au dépit qui m'enflamme?

LE VAUDEVILLE *reprend.*





ARLEQUIN *récite.*

De m'exalter ainſi, finiſſez, je vous prie ;
Et daignez m'écouter.

LA CRITIQUE.

Vous avez trop de modeſtie.

ARLEQUIN *chante.*

Air : *Des fraiſes.*

Piqué contre tout Paris,
Je viens de ſon caprice,
Et de ſes cruels mépris,
Vous demander à grands cris
Juſtice, juſtice, juſtice.
(*Il récite.*)
Rien n'égale l'horreur de mon chagrin cuiſant ;
Je charmois autrefois, & j'ennuie à préſent.
Ramenez le bon goût, & vengez mon injure.

LE VAUDEVILLE.

Ture lure.

ARLEQUIN *chante.*

Air : *Des Pendus.*

Solitaire, triſte, confus,
Je m'en vais, ſur l'air des pendus,
Vous réciter ma décadence.

LA CRITIQUE.

Seigneur, parlez-moi de la danſe,
Et tréve de récitatif,
Il eſt par trop ſoporatif.

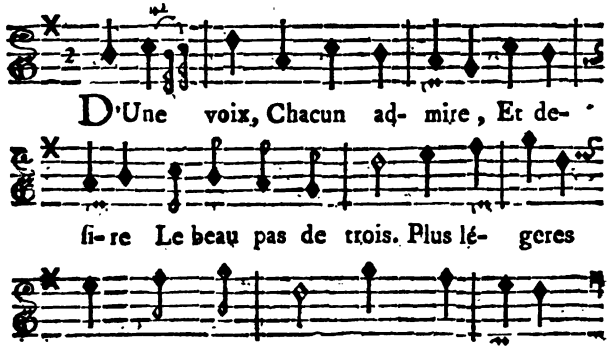
ARLEQUIN.

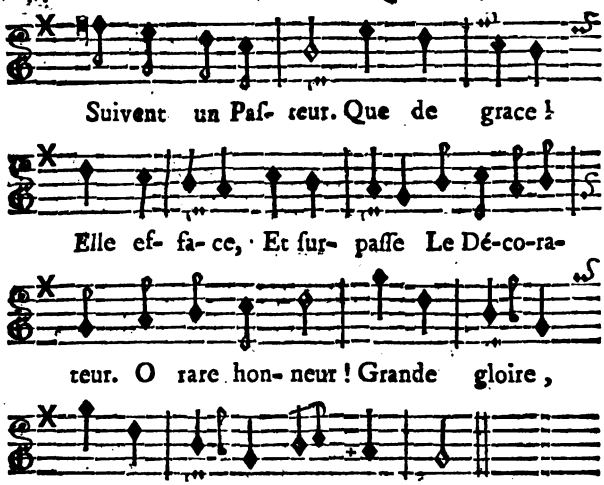
Air : *Quand on a prononcé.*

Je veux me plaindre en vain ; vous m'impoſez ſilence.

LE VAUDEVILLE, *lui coupant la parole.*

Air : *Dans nos champs l'amour de Flore.*





ARLEQUIN.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Ah ! ventrebleu ! c'eſt ſe moquer du monde.

LA CRITIQUE.

Air : *Mariez, mariez, mariez-moi.*

C'eſt-là qu'on voit Agénor.

ARLEQUIN *récite.*

Je ne puis dire un mot, ma rage eſt ſans ſeconde.

LA CRITIQUE *reprend.*

C'eſt-là qu'on voit Agénor
Arriver avec viteſſe,
Et, ſaiſi d'un beau tranſport,
Crier en fendant la preſſe :

Retenez, retenez, retenez-moi ;
Je m'offre pour la Princeſſe.
Retenez, retenez, retenez-moi ;
Ou je mourrai, ſur ma foi.

(*A Arlequin.*)

Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !* ou, *Adieu, ma chere maitreſſe.*

Mais vous lui dérobez, Sire,
La gloire de ce trépas.

LE VAUDEVILLE.

Cette mort que l'on admire,
Je ne l'imiterois pas.

ARLEQUIN.

Air : *Mon Pere, je me confeſſe.*

A tort je le confeſſe,
On l'applaudit beaucoup ;
Car j'étois dans l'ivreſſe,
Quand j'ai fait ce beau coup.

(*Il récite.*)

Mais d'oüir ma complainte, ayez la politeſſe.

LE VAUDEVILLE, *l'interrompant toujours, & continuant l'air.*

Dans le bien, comme dans le mal,
Coréſus eſt extrême ;
Dans le bien, comme dans le mal,
Il eſt original.

Il s'immole lui-même,
Pour unir ce qu'il aime
A ſon heureux rival.
Le trait eſt ſans égal !

LE VAUDEVILLE & LA CRITIQUE.

Exaltons,
Et chantons
Sa nobleſſe
Dans l'ivreſſe.
Ce heros peu commun,
Ne fait le crime qu'à jeun.

(*Arlequin s'en va de dépit de ne pouvoir parler.*)

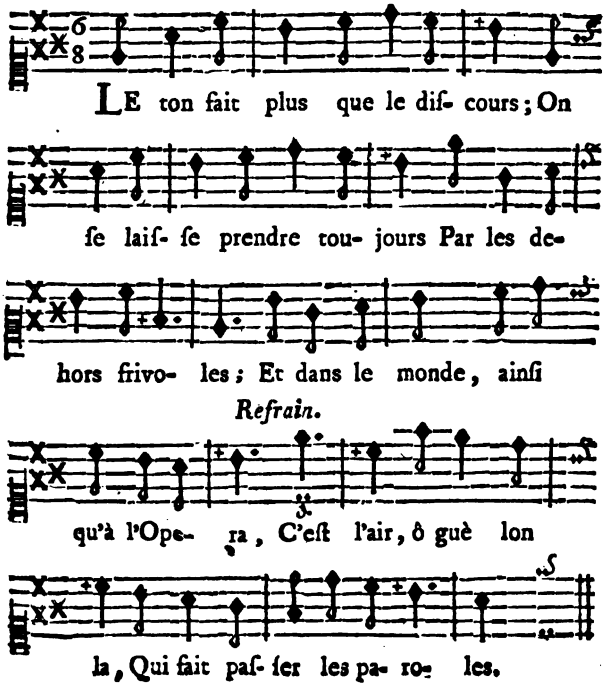
LE VAUDEVILLE.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

A moi, vive Contredanſe,
Tambourin & Menuet :
Venez former notre Ballet ;
Je veux qu'ici, pour le rendre complet,
Le cheval Pégaſe danſe,
Et qu'il henniſſe un couplet.

SCENE DERNIERE.

LE VAUDEVILLE, LA CRITIQUE, LA CONTREDANSE, LE MENUET, &c.

[*On danſe.*]

LE VAUDEVILLE.